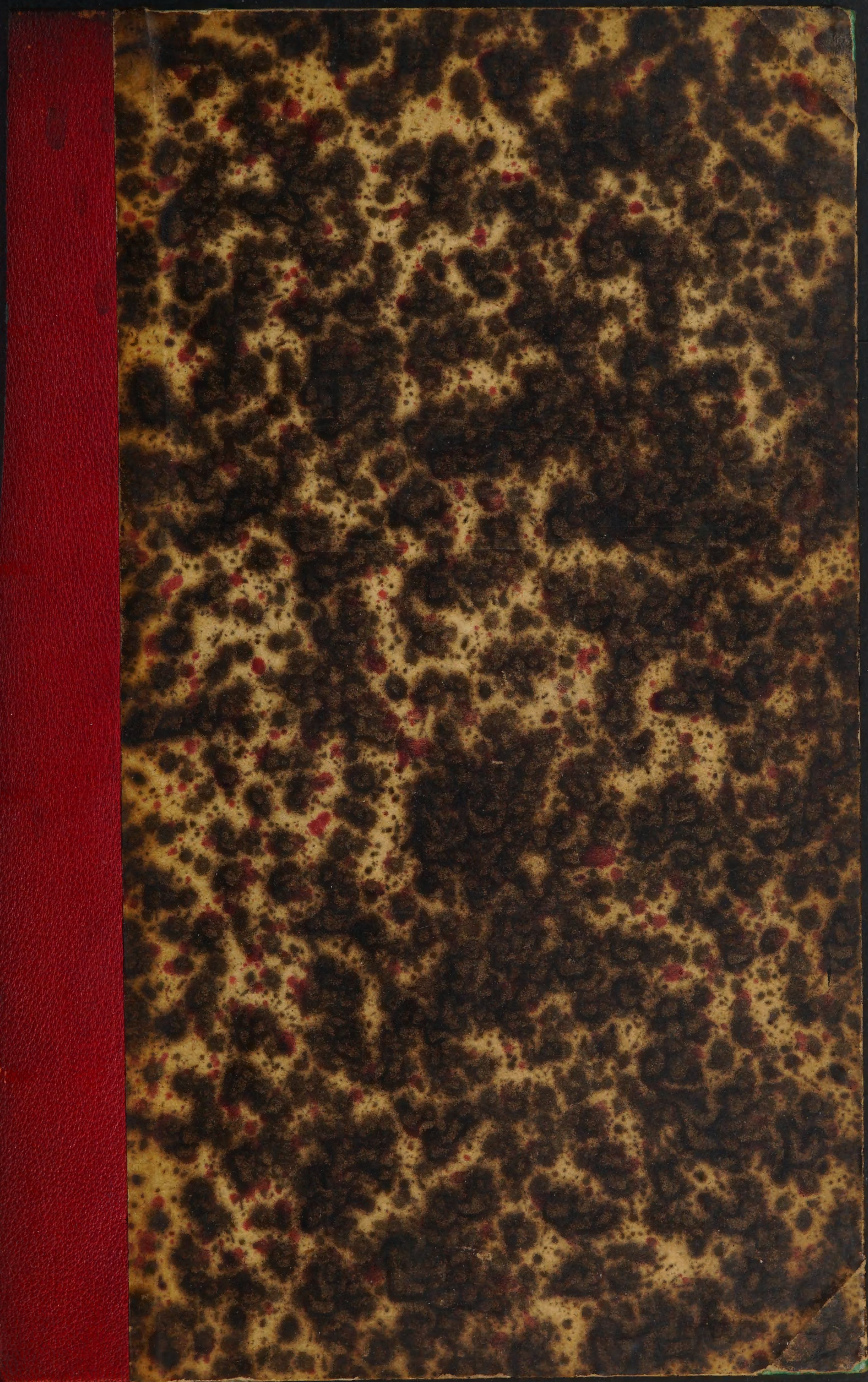
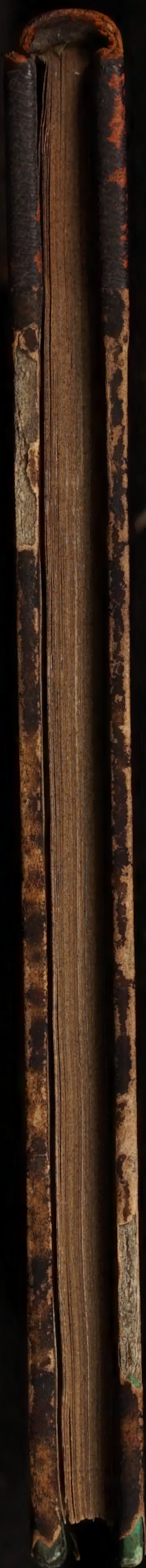


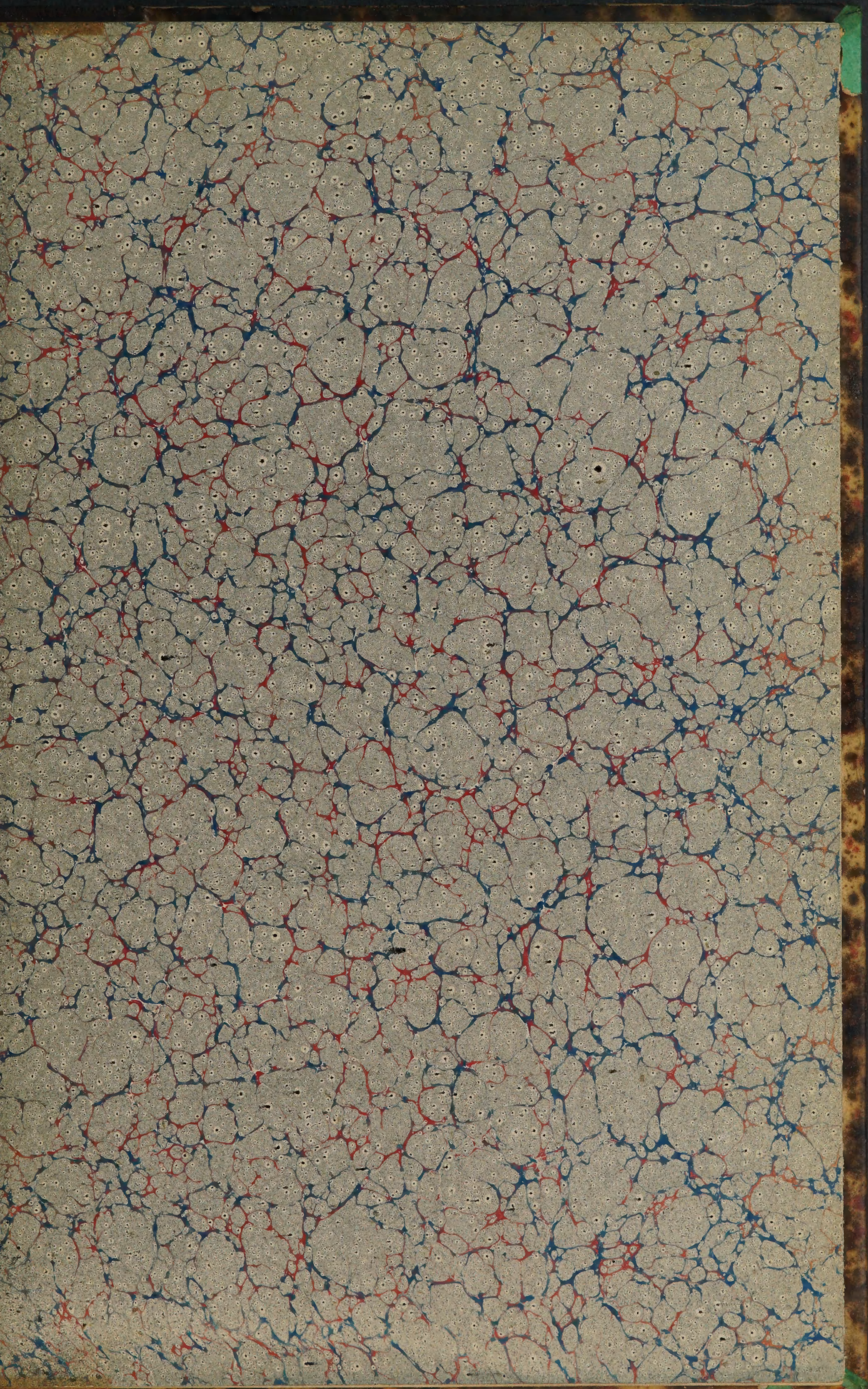
EVALIER

MEXIQUE









EXTRAIT

DE

LA REVUE DES DEUX MONDES

1845

DU

MEXIQUE

AVANT

ET PENDANT LA CONQUÊTE

PAR

M. MICHEL CHEVALIER



PARIS

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ

7 RUE SAINT-BENOIT.

—

1845

DE

LA CIVILISATION MEXICAINE

AVANT FERNAND CORTEZ.[1]



I. — DÉBARQUEMENT DE CORTEZ.

L'an 1519, le soir du jeudi-saint, une flottille guerrière venait de mouiller entre l'îlot de Saint-Jean-d'Ulloa et la côte. Les hommes qu'elle portait étaient jeunes, sauf peut-être deux prêtres à l'air vénérable. Le chef avait trente-quatre ans. La résolution et la confiance brillaient dans leurs regards, et leurs visages brunis par le soleil, indiquaient qu'ils n'étaient pas au début de leur voyage. Quelques-uns qui déjà avaient passé par là dans une première course donnaient à leurs compagnons des détails sur la disposition des lieux, sur le site des montagnes et des rivières, sur le caractère des naturels. A ces récits, l'un des nouveaux débarqués, placé à côté du capitaine, répon-

(1) L'auteur de ces fragmens considère comme un devoir de dire ici qu'indépendamment de ce qu'il avait pu recueillir sur les lieux, et de ce que lui ont fourni des publications importantes d'une date déjà un peu ancienne, en tête desquelles il faut nommer celles de M. de Humboldt, il a beaucoup profité des renseignemens contenus dans deux ouvrages récens. L'un est l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, de M. William Prescott, de Boston. L'autre est la belle *Collection de documens relatifs à la découverte de l'Amérique*, qui est due à M. Ternaux-Compans. Cette collection, que M. Ternaux-Compans poursuit et qui compte déjà vingt-cinq volumes, se compose de pièces qui toutes étaient inédites en français et dont plusieurs étaient restées à l'état de manuscrit, même en espagnol.

dait en chantant d'un ton dégagé quelques vers d'une vieille ballade sur l'enchanteur Montesinos : « Ceci est la France, Montesinos, ici est Paris la grande ville, ici le Duero qui se jette dans la mer, » comme s'il eût voulu exprimer que l'expédition venait d'atteindre enfin un grand empire.

C'était Cortez, qui, après avoir touché à Cozumel et avoir fait une rude campagne contre les Indiens de la province de Tabasco dans la presqu'île de Yucatan, s'était tourné vers les rivages mexicains, où déjà Grijalva avait mis le pied, et quelques-uns des compagnons de ce dernier étaient avec lui. La relation de ce navigateur, les renseignemens recueillis par Cortez dans le Yucatan, et les vagues rumeurs semées dans les îles du voisinage s'accordaient à dire qu'on trouverait sur ces rivages un peuple plus industrieux que tout ce qu'on connaissait alors de l'Amérique, et chez ce peuple beaucoup d'or. Lorsque Cortez, à la vue de quelques ornemens en or parmi les gens de Tabasco, leur avait demandé d'où cela venait, on lui avait constamment répondu : de *Culhua*; c'était le Mexique.

Cortez et ses compagnons s'étaient placés dans la nécessité de se signaler par de grands exploits. Ils avaient commis une faute qui, à moins d'actions d'éclat, ne pouvait s'expier que sur un gibet pour les chefs, dans les présides pour la foule. Ils étaient partis de Cuba en état flagrant de rébellion. Sur le récit de Grijalva, qui, en différens points de la côte mexicaine, avait eu des entrevues avec les naturels, avec des officiers de Montezuma, et avait échangé des verroteries et autres menus objets de production européenne contre de beaux ouvrages en or, le gouverneur Velasquez avait organisé une expédition formidable pour ces temps et pour une colonie naissante telle qu'était Cuba, et en avait confié le commandement à Cortez. Celui-ci avait, dans cet armement, engagé tout son avoir. Un matin au lever du soleil, le 18 novembre 1518, Cortez, prévenu que Velasquez, dont on avait excité la jalousie, s'apprêtait à lui ôter la conduite de l'entreprise, mit à la voile de San Yago de Cuba sans prendre congé, d'accord avec ses lieutenans. Velasquez averti était accouru sur le rivage assez à temps pour voir Cortez prêt à donner le signal et pour s'entendre demander ironiquement ses ordres. De là l'audacieux aventurier était allé continuer ses préparatifs et recruter sa petite armée dans d'autres ports de l'île, à Macaca, à Trinidad, à la Havane, toujours suivi par les anathèmes impuissans et les vains mandats d'arrêt de Velasquez, toujours embauchant des hommes et enlevant des approvisionnemens et des minitions. Il était donc un révolté, un séditieux, un bandit. Il

l'était au vu et au su de tous ses compagnons, qui étaient par conséquent ses complices avérés. Mais ils étaient braves : plusieurs avaient servi contre les Français en Italie, contre les Turcs dans les parages du Levant; ils avaient pris la résolution, facile à tenir aux Castillans de ce temps-là, d'être des héros; ils se croyaient assurés de racheter leur faute par d'insignes exploits.

Naturellement, au moment où l'expédition avait mis à la voile, Cortez et ses compagnons jugeaient les populations mexicaines d'après les tribus sauvages de Saint-Domingue et de Cuba, race inoffensive et molle, sans industrie et sans vaillance, et même en débarquant à Saint-Jean-d'Ulloa, malgré la bravoure des hommes qu'ils avaient rencontrés dans le Yucatan, ils n'avaient pas entièrement secoué cette première illusion. Ils s'attendaient principalement à trouver beaucoup plus d'or et de richesses de tout genre. Sans doute en effet au Mexique il y avait de l'or, mais, ainsi que le disait le chef spartiate à l'envoyé du roi de Perse, il fallait *venir le prendre*. Or, pour cela ils n'étaient que 663 soldats et marins, dont seulement treize arquebusiers et trente-deux arbalétriers, avec dix pièces de canon et quatre fauconneaux. Le nombre de leurs chevaux n'était que de seize, et Dieu sait ce qu'il en avait coûté pour en réunir ce petit nombre (1). Tout le reste était à pied, armé d'épées, de piques ou de masses. Tel était le résultat du dénombrement de ses forces que Cortez avait fait au cap Saint-Antoine, au moment du départ définitif de l'île de Cuba. Six cent soixante-trois hommes contre un empire !

Mais qu'était-ce donc que cet empire?

Dans leurs rapports avec les gens de Tabasco, ce que Cortez et ses compagnons avaient recueilli sur le Mexique indiquait quelque chose à part dans le Nouveau-Monde, une nation dont l'opulence et la puissance n'avaient pas de bornes dans l'opinion de ces tribus, qui pourtant n'étaient pas étrangères aux élémens de la civilisation, car elles avaient de belles cultures et des villes. Les Aztèques (tel était le nom des Mexicains proprement dits) avaient porté leurs armes au loin jusqu'à des centaines de lieues de Tenochtitlan (aujourd'hui Mexico), leur capitale; ils avaient fait de grandes conquêtes qu'ils avaient conservées, et répandu partout la terreur de leurs armes. Jusqu'à Guatimala, on reconnaissait leurs lois ou leur suprématie. Le nom de leur empereur,

(1) Les chevaux étant très rares alors à Cuba, Cortez les avait payés de 450 à 500 *pesos de oro* par tête, soit moyennement 475. La valeur du peso de oro, suivant M. Prescott, est de 64 fr., ce qui porte chaque bête à 30,400 fr.

Montezuma, inspirait le plus profond respect et le plus grand effroi. Dans sa première entrevue avec Teutlile, gouverneur de la province où il avait débarqué, qui était un militaire plein de courtoisie, véritable homme de cour, remarquable par son intelligence et sa finesse, Cortez ayant dit à cet officier qu'il était l'envoyé d'un grand empereur, aussi renommé que son propre maître, Teutlile reçoit avec l'air de la stupéfaction la nouvelle qu'il puisse exister quelque part un souverain d'une puissance égale à celle de Montezuma. Quelques semaines après le débarquement, Cortez, dans une entrevue avec un cacique, lui demande de qui il est le vassal : « Eh! répond le chef, de qui peut-on l'être, si ce n'est de Montezuma? » Plusieurs mois plus tard, quand il s'est avancé dans l'intérieur, après sa lutte contre les Tlascaltèques, interrogeant un autre chef, il s'informe si Montezuma n'est pas son souverain : « De qui Montezuma n'est-il pas le souverain? » fut la réponse. Un luxe inoui régnait autour de la personne de ce prince. L'étiquette était de lui parler les yeux baissés : « Je crois, dit Cortez à Charles-Quint, qu'il n'y a pas de soudan, pas de prince infidèle connu jusqu'aujourd'hui, qui se fasse servir avec autant de faste et de magnificence; » et ici, dans la bouche de Cortez, le mot de soudan et de prince infidèle est une manière de superlatif. Les paroles conservées par Bernal Diaz, par lesquelles l'empereur aztèque accueillit Cortez lorsqu'il lui donna audience dans son palais à Mexico, montrent ce qu'il était pour les populations du Nouveau-Monde, et par conséquent ce qu'il pouvait accomplir, entreprendre ou espérer avec des guerriers aussi braves et aussi innombrables que ceux de ses armées : « Vos amis de Tlascala vous auront probablement raconté, dit-il avec un sourire, que j'étais semblable aux dieux, que j'habitais des palais d'or, d'argent et de pierreries; mais, vous le voyez, ce sont des contes sans fondement. Mes palais sont, comme les habitations de tous les hommes, de pierre et de bois. Mon corps, ajouta-t-il en découvrant son bras, est, regardez-le, de chair et d'os comme le vôtre. Certes, je tiens de mes ancêtres un immense empire, j'ai de grands territoires, de l'or et de l'argent, mais... »

Allons cependant au fond des choses; examinons ce qu'était le capital intellectuel et matériel de l'empire mexicain, à quelle hauteur morale il était parvenu, quelle en était la condition religieuse.

II. — DES ARTS ET DES SCIENCES CHEZ LES MEXICAINS.

La première de toutes les richesses, la population, y était fort abondante. La formule accréditée était que Montezuma comptait trente

vassaux pouvant chacun mettre sous les armes cent mille hommes. Je suis disposé à admettre que, dans ces régions occidentales, on se permettait des hyperboles qui ne le cédaient en rien à celles de l'Orient, et je ne crois pas plus aux trois millions de soldats de Montezuma qu'au million d'hommes amené par Xercès d'une rive à l'autre de l'Hellespont; mais, à chaque instant, dans les lettres de Cortez et les récits de Bernal Diaz ou des chroniqueurs, on voit apparaître des troupes de soldats de quarante ou de cinquante mille hommes. Tout tend à prouver qu'alors le pays était plus populeux qu'aujourd'hui. On sait quel grand nombre d'hommes peut nourrir entre les tropiques une petite superficie. M. de Humboldt évalue la puissance nutritive du sol cultivé en bananes à vingt-cinq fois celle d'une bonne terre à froment dans nos régions d'Europe (1). La banane, à la vérité, ne vient pas sur le plateau même, dans la vallée de Mexico; elle ne réussit que dans les terres moins élevées, dans ce qu'on nomme la *terre chaude* (*tierra caliente*), ou la *terre tempérée* (*tierra templada*); mais, sur les deux versans de l'Océan Pacifique et de l'Atlantique, l'empire aztèque avait une grande étendue de *terre chaude* et de *terre tempérée*, et, sur le plateau, dans la vallée de Mexico, qui est qualifiée de *terre froide* (*tierra fria*), quoiqu'on s'y passe de feu toute l'année, on avait le maïs, qui, entre les tropiques, rend jusqu'à huit cents grains pour un (2), et qui, alors comme aujourd'hui, sous la même forme de *tortillas* (crêpes), faisait le fond de l'alimentation publique. Les grandes villes étaient pressées les unes contre les autres. Tout autour du bassin des lacs dans ce splendide Anahuac (3), plus riant et plus magnifique alors qu'il ne peut l'être de nos jours (4), il y avait vingt cités de la magnificence desquelles on a gardé le souvenir. Outre la superbe capitale, sortant, comme Venise, du sein des eaux, c'étaient Tezcuco et Tlacopan, résidences de souverains; Iztapalapan, fief du frère de l'empereur; Chalco, Xochimilco, Xoloc, Culhuacan, Popotla, Tepejacac, Cuitlahuac, Ajotzinco, Teotihuacan, etc., presque toutes réduites aujourd'hui à de misérables vil-

(1) Voir l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 394.

(2) On estime que le rendement moyen du maïs au Mexique, bon an mal an est de 150 grains pour un. 800 est un rendement extraordinaire et local.

(3) C'est le nom qu'avait reçu et que conserve encore le vaste plateau qui forme une bonne partie du territoire actuel du Mexique, à cheval sur les deux grands océans. Il signifie *voisin de l'eau*, à cause des lacs qui en occupent le centre.

(4) Parce que les Espagnols, dans le but de mettre Mexico à l'abri des inondations, ont à demi desséché les nappes d'eau et mis à nu une terre imprégnée de sel où rien ne peut venir.

lages, comme les métropoles de la Grèce, comme Thèbes et Memphis, plus heureuses encore que Babylone, Ninive et Persépolis, dont on connaît à peine le site. Mexico avait plus de 300,000 ames. Elle était beaucoup plus vaste que la ville moderne rebâtie par Cortez sur le même emplacement, et celle-ci compte au moins 150,000 ames (1). Tezcuco en avait 150,000; Iztapalapan, au moins 60,000. Au pied du versant opposé de la chaîne neigeuse qui domine Mexico, la cité sacerdotale et marchande de Chololan (Cholula) n'avait pas moins de 100,000 ames.

Une population nombreuse est l'indice d'un certain avancement de la civilisation. Là où beaucoup d'hommes sont agglomérés sur le même espace, il faut de l'industrie pour les nourrir, des lois régulières pour adoucir les frottemens. Afin de maintenir en paix cette multitude, il faut des mesures d'ordre et de prévoyance; la prévoyance et l'ordre impliquent la science.

L'industrie humaine était déjà remarquable sur le plateau. L'agriculture, le premier des arts, la mère nourricière des états, était florissante. On sait en vertu de quel admirable privilége le sol mexicain est propre à toutes les cultures. Par l'effet de l'élévation graduelle du terrain depuis le niveau de la mer jusqu'à un immense plateau qui atteint 2,000 et 3,000 mètres, et sert lui-même de base à des cimes couronnées de neiges éternelles, il présente sous la zone torride, dans un espace raccourci, la succession de tous les climats, depuis les plaines ardentes des rivages qui produisent l'indigo jusqu'aux flancs du Popocatepetl où, pendant que l'œil plonge dans la terre chaude, on foule aux pieds les lichens, la végétation de l'Islande et de la baie d'Hudson. La flore mexicaine est d'une grande richesse. Avec le maïs et la banane, les Mexicains cultivaient le coton qu'ils excellaient à filer et à tisser. Ils avaient le cacao dont ils faisaient un breuvage que le grand Montezuma affectionnait, et dont l'Espagne et toute l'Europe se délectent aujourd'hui; c'est le chocolat, désigné encore par le nom que lui donnaient les Aztèques (*chocolatl*). Ils n'avaient pas le café, ni la canne à sucre, mais ils tiraient le sucre de la tige du maïs. Ils cul-

(1) « C'est sur le chemin qui mène à Tanepantla et aux Ahuahuetes que l'on peut marcher plus d'une heure entre les ruines de l'ancienne ville. On y reconnaît, ainsi que sur la route de Tacuba et d'Iztapalapan, combien Mexico, rebâti par Cortez, est plus petit que l'était Tenochtitlan sous le dernier des Montezuma. L'énorme grandeur du marché de Tlatelolco, dont on reconnaît encore les limites, prouve combien la population de l'ancienne ville doit avoir été considérable. » (Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 43.)

tivaient les plantes médicinales, très multipliées chez eux. Une des lianes de leurs forêts leur donnait la vanille que le Mexique a encore le privilége de fournir à l'Europe. Sur leurs cactus ils élevaient la cochenille, qui de nos jours est de même l'un des principaux objets du commerce mexicain. La culture la plus curieuse qu'ils eussent était celle d'un aloès particulier, l'*agave mexicana* connu communément parmi eux sous le nom de *maguey*. On sait que tous les peuples ont recherché quelque boisson fermentée, et, aux yeux du physiologiste, la merveille de l'islamisme c'est d'avoir pu astreindre les Orientaux à l'abstinence de tout breuvage pareil. De ce penchant, disons mieux, de ce besoin général des peuples résulte l'extension qu'a reçue dans presque toute la civilisation la culture de la vigne (1). Les Aztèques ne possédaient pas notre vigne, qui, dès la conquête, importée sur le plateau d'Anahuac, y a très bien réussi (2). Le maguey leur en tenait lieu. Au moment où il montait en fleur, on coupait cette tige ascendante toute juteuse. Le suc saccharin qui affluait alors, pendant plusieurs jours, se recueillait dans un calice pratiqué au cœur de la plante même, et, après avoir subi la fermentation, il faisait, sous le nom de *pulque*, les délices des buveurs. Les feuilles du maguey, broyées et mises en pâte, donnaient un papier blanc sur lequel on écrivait comme les Égyptiens sur le papyrus. La fibre de ces feuilles se tissait en étoffes communes et servait à fabriquer des cordes, comme celle du chanvre. Les pointes dont elles sont armées remplaçaient les aiguilles et les poinçons. Entières, ces feuilles épaisses recouvraient les maisons. La racine donnait un manger agréable et nourrissant. On tirait encore de cette plante un sirop très sucré. Le maguey, enfin, répondait à mille besoins et était un trésor pour eux. Ils n'ont pas cessé de le cultiver. Le pulque est présentement encore la boisson de prédilection de la nation mexicaine. A Mexico, les tables des Européens sont les seules où il ne soit pas servi quotidiennement. A l'approche des villes, on voit de vastes champs où sont rangés en quinconce de massifs aloès auxquels on ne

(1) La boisson fermentée des Chinois est tirée du riz à peu près comme la bière est une boisson fermentée faite avec de l'orge. D'autres peuples ont fait fermenter les jus sucrés de diverses plantes.

(2) La culture de la vigne a été la cause ou plutôt l'occasion de la révolution du Mexique. Le gouvernement espagnol, dans l'intérêt de la métropole, avait interdit la culture de la vigne ainsi que celle de l'olivier dans la Nouvelle-Espagne. Le curé de la petite ville de Dolorès avait planté des vignes et voulait les répandre parmi les Indiens, ses paroissiens; les autorités les firent arracher. Peu après, il prit les armes avec ses Indiens, et fut le premier général de l'indépendance.

pourrait comparer ceux qu'on voit en Europe en pleine terre ni même dans les serres; c'est le maguey, dont le jus flatte le palais mexicain et enrichit le fisc, et qui a conservé de même la plupart des usages qu'il avait parmi les Aztèques. Ainsi, par exemple, on n'a pas cessé d'en faire du papier (1). Le maguey et le nopal (cactus) sont les deux plantes caractéristiques du plateau mexicain. Dans la partie inculte du plateau, d'immenses espaces n'offrent à l'œil que des magueys ou des nopals isolés ou en bouquets épars, végétation étrange et mélancolique, qui reste insensible au souffle des vents au lieu d'y répondre, en se balançant, par le frémissement de nos forêts, et qui, par cette rigidité, ferait croire au voyageur, lorsqu'il a perdu de vue les villages, qu'il traverse un de ces pays dont il est question dans les contes de fées, où un génie courroucé a pétrifié la nature.

L'agriculture mexicaine connaissait l'art des irrigations. Des canaux qu'on a laissé combler depuis la conquête répandaient une admirable fertilité sur des terres étendues. L'art forestier était connu et pratiqué. Des règlemens sévères empêchaient la destruction des bois dans la vallée de Mexico. Les princes mexicains avaient reconnu l'utilité des forêts pour tempérer les ardeurs de l'été, et pour maintenir les cours d'eau nécessaires à l'arrosement. Inférieurs en cela encore à leurs devanciers, les Espagnols ont porté sur le plateau mexicain cette horreur des arbres qui leur vient peut-être des peuples pasteurs dont ils descendent, et qui a fait du plateau des Castilles la plus nue et la plus triste des plaines. Aujourd'hui le bois manque au Mexique pour le traitement des mines d'argent les plus riches de l'univers, et il a fallu que le génie de l'homme y suppléât en imaginant une méthode d'extraction de l'argent *à froid*, où, au lieu de combustible, on fait intervenir du mercure, du sel, de la chaux et un autre ingrédient minéral appelé dans le pays *magistral*.

Si l'agriculture mexicaine avait de grandes richesses végétales, elle était, quant au bétail, d'un extrême dénuement. Au Mexique, on ne possédait aucune bête de somme; le bœuf, le cheval, l'âne et le chameau y manquaient complètement (2), et c'est une preuve positive

(1) M. Prescott cite deux fabriques de papier de maguey.

(2) Il n'est pas rigoureusement exact de dire que l'Amérique n'eût ni bœufs, ni moutons, ni chèvres. L'Amérique du Nord offre dans les grandes plaines à l'ouest du Mississipi, et dans les vallées attenantes jusqu'à celles du Rio-Bravo del Norte, deux espèces de bœuf sauvage; mais il y a loin de la vallée de Mexico au Rio-Bravo del Norte, et dans leurs migrations, en venant d'Aztlan, les Aztèques s'étaient tenus à l'ouest des régions peuplées de ces quadrupèdes. Dans les montagnes de la Nou-

que les Mexicains ne pouvaient avoir eu avec l'ancien continent que des rapports accidentels, et n'étaient point des colons émigrés de l'Asie. On pourrait tirer la même conclusion de ce qu'ils ne connaissaient pas la soie, qui joue en Chine un si grand rôle (1). Les Mexicains n'avaient pas même l'alpaca du Pérou. Le mouton et la chèvre leur étaient également inconnus. On comprend tout de suite quelle lacune l'absence des grands quadrupèdes laisse dans une civilisation. On peut se passer du mouton, plus aisément encore de la chèvre; mais, quand on manque de bêtes de somme, il faut que l'homme en prenne la place. De là, pour une partie des populations, une existence servile. Tous les transports donc, dans l'empire aztèque, se faisaient à dos d'homme; les chefs allaient en litière sur les épaules de *tamanes* (porteurs). Pareillement en Chine, quand on est hors des vallées des grands fleuves ou loin des canaux, le transport à dos d'homme est d'usage ordinaire. Il n'en est plus ainsi au Mexique. Les mulets pour le grand commerce, et les ânes pour l'approvisionnement des villes, ont délivré l'homme de ce labeur pénible et humiliant. Dans les seuls districts montagneux, l'habitude de transporter à dos d'homme de lourdes charges, des bois même, s'est perpétuée (2).

Pour transmettre les nouvelles et les ordres, Montezuma avait des relais d'hommes organisés avec une vitesse à peu près égale à celle de nos malles-postes qui brûlent le pavé. Grace à ces rapides coureurs, sur sa table somptueuse on servait du poisson qui, la veille, nageait dans le golfe du Mexique. Aujourd'hui que les chevaux abondent au Mexique, et qu'il y a une route carrossable de Mexico à la Vera-Cruz, personne ne songe plus à se passer, même pour une fois, pareille fantaisie.

Comme par reconnaissance envers la nature qui leur avait prodigué les trésors du règne végétal, les Mexicains avaient la passion, le culte des fleurs. Dans de splendides jardins, ils réunissaient, à grands

velle-Californie, il existe des espèces de chèvres et de moutons; mais ces animaux, dont on n'a tiré aucun parti, sont confinés dans une presqu'île que les Aztèques non plus que leurs prédécesseurs les Toltèques ne paraissent point avoir visitée.

(1) Les Aztèques connaissaient une sorte de ver-à-soie, mais elle était tout-à-fait différente de celle qui s'élève en Chine ou généralement dans l'ancien continent; si l'on vendait à Mexico un peu de cette sorte de soie, ce n'était qu'une industrie sans importance. On a même contesté qu'elle existât. Il est donc permis de dire qu'en tant que production d'une utilité nationale, la soie ne se trouvait point chez les Aztèques.

(2) D'après M. de Humboldt, la charge ordinaire de ces hommes est de trente à quarante kilogrammes.

frais, les fleurs embaumées ou éclatantes que le sol leur offrait dans les bois, sur le bord des rivières. Ils y joignaient les plantes médicinales méthodiquement arrangées, les arbustes remarquables par leur floraison ou leur feuillage, l'excellence de leurs fruits ou la vertu de leurs graines, et les arbres au port majestueux ou élégant; ils se plaisaient à distribuer leurs plates-bandes et leurs bosquets sur le penchant des collines où ils les tenaient suspendus. C'est ainsi qu'ils égalaient les célèbres jardins de Sémiramis, rangés par l'antiquité, dont les modernes ont accepté le jugement, au nombre des merveilles du monde. Ils y conduisaient par des aqueducs des eaux prises au loin, qu'ils épanchaient en cascades, ou dont ils remplissaient de spacieux bassins peuplés de poissons rares. Des pavillons mystérieux se cachaient sous les feuilles, des statues se dressaient du milieu des fleurs. Toutes les curiosités que nous rassemblons dans nos jardins des plantes, les oiseaux au beau plumage, renfermés dans des cages grandes comme des maisons, les animaux sauvages et les bêtes fauves, concouraient à l'ornement de ces lieux de plaisance. L'Europe, à la même époque, manquait de jardins des plantes (1). Quand on lit les récits de la conquête, on se prend d'admiration pour le jardin du roi Nezahualcoyotl, à Tezcotzinco (deux lieues de Tezcuco), suspendu sur le flanc d'une colline dont on gravissait la pente par cinq cent vingt marches, et que couronnait, par un tour de force de l'hydraulique, un bassin d'où l'eau descendait successivement dans trois autres réservoirs ornés de statues gigantesques. On s'arrête de même à la description des jardins dont Cuitlahua, frère de Montezuma et son éphémère successeur, avait embelli sa résidence d'Iztapalapan, et de ceux d'un simple cacique, à Huaxtepec, qui n'avaient pas moins de deux lieues de tour, à ce que dit Cortez dans sa troisième lettre à Charles-Quint. On s'étonne de tout ce que Montezuma lui-même avait accumulé dans le sien de Mexico. Aujourd'hui le voyageur qui, à Chapoltepec, erre à l'ombre des énormes cyprès portant le nom de Montezuma, mais antérieurs à ce prince, et foule avec un recueillement qu'on ne peut maîtriser ce sol jadis consacré à la sépulture des empereurs, comprend tout ce que le monarque aztèque avait pu faire, avec l'art de ses jardiniers, dans la plaine qui entoure cette solitaire colline de porphyre, en aidant l'action du soleil tropical de celle de l'eau pure qui sourd du pied du rocher, et il trouve raisonnable ce qu'on nomme

(1) Le premier jardin des plantes qui ait été établi en Europe est celui de Padoue, fondé en 1445; les autres n'ont suivi que d'assez loin cette époque.

la folie du jeune vice-roi Galvez, qui, pour jouir du magnifique spectacle étalé tout autour, fit construire au sommet le superbe château réduit déjà à l'état de ruine. Les plus humbles particuliers partageaient le goût des grands pour les fleurs. Lorsque Cortez, après son débarquement et la fondation de la Villa Rica de la Vera-Cruz, fait son entrée dans la ville de Cempoalla, les indigènes viennent au-devant de lui, hommes et femmes, se mêlant sans crainte aux soldats, portant des bouquets et des guirlandes de fleurs dont ils ornent le cou du cheval de Cortez, et passent autour de son casque un chapelet de roses.

Une autre curiosité, qui semble répandre sur le nom des Aztèques un parfum d'idylles, et donnerait à supposer que ce peuple avait des goûts d'une innocence riante comme les bergers de l'Arcadie, c'étaient les chinampas ou jardins flottans qui étaient répandus sur les lacs. Des amas de lianes ou des radeaux tourbeux en avaient sans doute inspiré l'idée aux Aztèques, alors que, comme les juifs, il se préparaient à leur grandeur future sous la rude loi d'un pharaon, chef d'une nation étrangère à laquelle ils étaient soumis. Le terrain leur était mesuré comme la Bible dit que l'était la paille aux Hébreux; ils en avaient créé en liant les uns aux autres, à la surface du lac, des paquets de roseaux ou de branchages sur lesquels on répandait une légère couche de terre. Et l'usage en resta lorsque les Aztèques furent les maîtres. Ces îles artificielles de 50 à 100 mètres de long servaient à la culture des légumes et des fleurs pour le marché de la capitale. Quelques-unes avaient assez de consistance pour que des arbustes assez élevés pussent y croître; on y édifiait même une cabane en matériaux légers. On les amarrait à volonté contre la rive par des perches, ou, au contraire, on les faisait avancer par le même procédé avec leur parure fleurie. Ce spectacle frappait vivement les Espagnols et leur faisait dire, selon Bernal Diaz, qu'il fallait qu'ils eussent été transportés dans une région enchantée, pareille à celle dont ils avaient lu la description dans le roman d'*Amadis de Gaule*, fort célèbre à cette époque.

L'état de leurs arts et métiers était satisfaisant : ils produisaient non-seulement ce qui était utile pour les besoins de la vie, mais même des objets d'un grand luxe. Le coton et le fil d'aloès leur fournissaient leurs habits; ils faisaient en coton une espèce de cuirasse (*escaupil*) impénétrable aux flèches; ils savaient teindre les tissus d'un grand nombre de couleurs minérales ou végétales : j'ai nommé surtout la cochenille, qui est à la lettre une couleur animale. Ils cuisaient de la poterie pour les usages domestiques et faisaient aussi des ustensiles en

bois vernissé comme les Russes d'aujourd'hui. Ils n'avaient pas le fer : cet utile métal, sur les deux continens, n'a été connu de l'homme qu'assez tard après que la civilisation était éclose; mais, semblables en cela aux Égyptiens et aux premiers Grecs, ils le remplaçaient par le bronze, qui, écroui, acquiert une grande dureté (1). Ils y suppléaient aussi au moyen d'une substance minérale vitreuse, mais plus dure que le verre, appartenant aux terrains volcaniques, l'obsidienne (*iztli*). Ils étaient habiles à tailler l'obsidienne en tranchans; ils en faisaient des outils, des couteaux, des rasoirs (car, quoique moins barbus que nous, ils avaient des barbiers), des pointes de flèche ou de pique. De leurs mines qu'ils exploitaient grossièrement, ils extrayaient du plomb, de l'étain, de l'argent, de l'or, du cuivre. Ils excellaient à travailler les métaux précieux; les ornemens et les vases d'or et d'argent que Cortez reçut de Montezuma avant de gravir le plateau et ceux qu'il trouva à Mexico étaient fondus, soudés, fouillés au burin, enrichis de pierres gravées, émaillés avec un art ignoré alors des orfèvres d'Europe, et ceux-ci eux-mêmes s'avouaient vaincus, s'il faut en croire les écrivains contemporains de la conquête. « Aucun prince du monde connu, écrit Cortez à Charles-Quint, ne possède de joyaux d'une aussi grande valeur, » et il indique bien que la façon ne le cédait en rien à la matière elle-même (2).

(1) L'usage du bronze, c'est attesté par les fouilles de Pompéi, au lieu de l'acier, s'est maintenu, même fort tard, dans la civilisation à laquelle nous appartenons.

(2) Cortez proteste, dans ses lettres à Charles-Quint, qu'il n'exagère rien, et en effet ces lettres portent l'empreinte de la circonspection et de la réserve. Il s'est toujours conduit envers son souverain comme un loyal sujet. Il n'a jamais mérité d'être accusé d'hyperbole. Voici un extrait d'une de ces lettres :

« Un rapport complet sur les usages et les coutumes de ces peuples, sur l'administration et le gouvernement de cette capitale et des autres villes appartenant à ce souverain, exigerait beaucoup de temps et un grand nombre d'écrivains fort capables. Je ne pourrai donc rendre compte à Votre Majesté que de la centième partie des faits qui méritent d'être rapportés; mais je ferai mon possible pour raconter le mieux que je pourrai quelques-uns, dont j'ai été témoin oculaire, si merveilleux, qu'ils passent toute croyance, et dont nous ne pouvons pas même nous rendre compte. Le seul reproche que l'on puisse m'adresser, c'est d'avoir fait un rapport incomplet; mais on ne dira jamais que j'ai exagéré les faits, ni ici, ni dans tout ce que j'écrirai, car il me paraît juste d'exposer à mon prince et maître la vérité le plus clairement possible, sans rien admettre qui puisse l'obscurcir ou l'exagérer... »

Comment Cortez aurait-il exagéré au sujet de ces pièces d'orfèvrerie, puisqu'il les envoyait à Charles-Quint? Las Casas, Oviedo et Pierre Martyr, qui les ont vues de leurs yeux en Espagne, joignent leur témoignage à celui du *Conquistador*.

On peut dire à ce sujet qu'ainsi qu'il est d'usage dans les pays aristocratiques et despotiques, où les jouissances de quelques-uns absorbent l'existence d'un grand nombre, et où s'applique la maxime., *humanum paucis vivit genus* (1)..., la civilisation mexicaine avait en abondance le superflu et manquait souvent du nécessaire. La même réflexion se présente à l'esprit naturellement, à l'occasion d'un autre art que les Aztèques pratiquaient avec un grand succès, celui des étoffes de plumes. Le pays abonde, comme au surplus toutes les terres tropicales, en oiseaux au beau plumage. Ces plumes, artistement tressées au moyen d'une chaîne en coton et associées quelquefois au poil des animaux, formaient des tissus des couleurs les plus riches et les plus variées, d'un dessin fort correct, qui servaient à la parure des riches, à la tenture des appartemens et des temples. Cette industrie occupait beaucoup de bras, et il paraît que ce fut celle dont les produits firent le plus de sensation en Europe.

Un chef mexicain, aux jours de bataille, se parait, par-dessus sa cuirasse en or, d'un mantelet de plumes; il portait un casque, tantôt en bois et en cuir, tantôt en argent, figurant la tête menaçante d'un animal qui servait de signe distinctif à sa famille, avec un panache de plumes à ses couleurs. Ses bras étaient garnis de bracelets; un collier d'or et de pierreries lui descendait sur la poitrine. Plusieurs avaient un bouclier sculpté et bordé de plumes tressées. Leurs armes étaient les flèches, la fronde, le javelot, la pique, et le *maquahuitl*, sorte de glaive qu'on maniait à deux mains, comme les épées du moyen âge, long d'un mètre environ, à deux tranchans formés de lames d'obsidienne fixées dans une barre de bois. Souvent la pointe des flèches et des piques était en cuivre. Ils se formaient en corps, en colonnes, et savaient défiler avec un certain ordre. L'Européen, la première fois qu'il se trouvait en présence de tels adversaires, jugeait aussitôt qu'il n'en aurait pas raison facilement. Cette pensée vint assaillir l'ame de Cortez, lorsqu'il fut face à face avec les Tlascaltèques, moins policés pourtant que les Mexicains et d'un luxe bien moindre, et moins bien armés, mais non pas moins vaillans.

Leur architecture était monumentale. Le sol mexicain fournit différentes pierres d'origine volcanique, sortes de laves ou d'amygdaloïdes d'une grande résistance. Le *tetzontli*, de toutes ces pierres la plus employée à Mexico, est poreux et par conséquent léger, ce qui le rend très commode pour la construction, en même temps que la sub-

(1) Le genre humain vit pour le bon plaisir d'un petit nombre. (*Lucain.*)

stance en est dure et inaltérable. Pour la sculpture, qu'ils pratiquaient beaucoup, ils avaient des porphyres noirs, d'autres bigarrés. Les palais étaient spacieux, mais presque tous à un étage seulement et composés de plusieurs corps de logis distribués dans une vaste enceinte, disposition qui ressemble beaucoup à celle des palais de la Chine. Il y a tout lieu de penser que c'était motivé par les tremblemens de terre, qui sont fréquens à Mexico, mais n'y sont pas violens, de sorte que les modernes ont pu y élever des édifices d'une assez grande hauteur, pourvu qu'ils les fissent passablement massifs (1). Les Aztèques lambrissaient leurs palais en bois odoriférans habilement sculptés. Extérieurement les murailles étaient recouvertes d'un stuc blanc, solide, qui les faisait briller au soleil, si bien que lorsque, pour la première fois, les Espagnols rencontrèrent une ville mexicaine (celle de Cempoalla), les cavaliers de l'avant-garde revinrent au galop annoncer à leurs camarades que les maisons étaient plaquées de lames d'argent. Intérieurement les appartemens étaient ornés de marbres et de porphyres ou tendus en tapis de plumes. Les temples étaient de grandes pyramides en briques cuites au soleil ou simplement en terre, avec un parement en pierre, surmontées de sanctuaires et de tours qu'ornaient les statues des dieux; au sommet brûlaient nuit et jour des feux qui, dans l'obscurité des longues nuits tropicales, donnaient aux villes un aspect mystérieux et imposant. L'immensité des temples et des palais, l'énorme travail que supposaient les constructions de tout genre réunies dans la vallée de Mexico, au nombre desquelles il faut citer les chaussées en maçonnerie jetées dans le lac, arrachèrent des cris d'admiration aux *conquistadores* et à leur général, peu prompt cependant à s'émouvoir. Lorsque Cortez, dans ses rapports à Charles-Quint, mentionne la ville d'Iztapalapan, qu'il traversa avant d'entrer dans la capitale de Montezuma, c'est pour lui dire qu'il y a des palais comparables à ce que l'Espagne offre de plus beau. Au sujet de Mexico, quand l'opiniâtre défense de Guatimozin l'oblige de la démolir maison par maison, il raconte à l'empereur que c'est avec un amer chagrin, parce que c'est *la plus belle chose du monde*.

La mécanique mexicaine était dans l'enfance : en cela, les peuples de l'antiquité les plus fameux n'étaient pas plus avancés. Cependant les Mexicains étaient parvenus à mouvoir de grandes masses, moins énormes, à la vérité, que celles des Égyptiens. Telle était, par exem-

(1) La Mineria (école des mines), qu'on a voulu construire dans un style léger, a tout de suite menacé ruine.

ple, la pierre du zodiaque aujourd'hui encastrée dans les murs de la cathédrale de Mexico (M. Prescott l'estime à 50,000 kilogrammes), qu'on avait fait venir par terre de plusieurs lieues.

Un religieux venu immédiatement après la conquête, et qui a laissé l'un des meilleurs livres qu'on ait sur cette civilisation, le père Toribio, caractérise en ces termes l'industrie des Mexicains :

« En général, ils n'ignorent rien de ce qui a rapport aux travaux des champs et de la ville. Jamais un Indien n'a besoin de recourir à un autre pour se construire une maison ou pour se procurer les matériaux nécessaires. Dans quelque endroit qu'ils soient, ils savent où trouver de quoi lier, couper, coudre tout ce qu'ils veulent, et allumer du feu. Les enfans même connaissent les noms et les qualités de tous les animaux, des arbres, des herbes, qui sont de mille espèces, ainsi que d'une multitude de racines dont ils se nourrissent. Tous savent tailler une pierre, bâtir une maison, faire une corde, un câble de jonc, et se procurer ce qu'il faut pour cela. Enfin ils connaissent tous les métiers qui ne nécessitent pas un grand talent ou des outils délicats. Lorsqu'ils sont surpris par la nuit en pleine campagne, en un instant ils se construisent des cabanes, surtout lorsqu'ils voyagent avec des chefs ou des Espagnols; alors tous, quels qu'ils soient, mettent la main à l'ouvrage de bon cœur. »

La multiplicité des produits de l'industrie mexicaine est certifiée encore par les descriptions, consignées dans plusieurs relations, du marché de Mexico, qui se tenait tous les cinq jours sur une place entourée de portiques, dont Cortez dit qu'elle était vaste deux fois comme la ville de Salamanque, et que 60,000 personnes y trafiquaient à l'aise. L'ordre qui régnait dans cette multitude et présidait aux transactions, la rapidité avec laquelle des magistrats spéciaux résolvaient les litiges et punissaient les infractions à la loi, sont des preuves plus irrécusables encore du degré où ces peuples étaient arrivés.

Leur système de numération écrite et parlée était simple. Pour ne parler que de la première, elle reposait sur le nombre vingt, qui était représenté par un drapeau. La base du système était ainsi divisible, non-seulement par le nombre cinq, que tous les peuples paraissent avoir affectionné, sans doute à cause des doigts de la main, mais aussi par le nombre quatre, qui implique lui-même la division par deux. On sait que le côté faible de notre système décimal consiste dans l'impossibilité de diviser par quatre le nombre dix, qui en est la base (1).

(1) On reproche au nombre dix, base de notre numération, de n'être divisible ni par quatre ni par trois. Bien souvent on a exprimé le regret qu'on ne lui ait pas substitué, dans la numération écrite et parlée, le nombre douze, lequel eût été alors

Leurs signes représentaient ce qu'on nomme en arithmétique les *puissances* successives de 20, c'est-à-dire 20 fois 20 ou 400 qu'on indiquait par une plume, 20 fois 400 ou 8,000 qui se figurait par une bourse, et ils avaient rarement besoin d'aller au-delà de cette troisième puissance, parce qu'ils en combinaient le signe avec leurs autres figures. C'est comme si nous avions des chiffres successifs pour les nombres dix, dix fois dix ou cent, dix fois cent ou mille. D'un à vingt, les nombres se représentaient en groupant autant de points qu'il y avait d'unités. Cette écriture arithmétique, fort inférieure à celle que nous tenons des Indous par l'intermédiaire des Arabes, qui est fondée sur l'idée si ingénieuse des valeurs de position (1), vaut celle des Grecs et des Romains, et y ressemble prodigieusement, car les principaux chiffres romains correspondent aux puissances successives de dix. Les signes vingt, quatre cents, huit mille, se fractionnaient par moitié et par quart, afin d'indiquer, sans grande complication, tous les nombres. Ainsi 200 se figurait par la moitié d'une plume, 6,000 par les trois quarts d'une bourse.

J'ai nommé les manuscrits des Mexicains. Ils avaient une écriture, ils en avaient même plus d'une. Ils se servaient non-seulement de signes hiéroglyphiques, tant *figuratifs* que *symboliques*, mais aussi, de même que les Égyptiens, de signes *phonétiques*, représentant non plus une chose, ou une action, ou une idée, mais un son. De là à l'alphabet il n'y a qu'un pas, ou, pour mieux dire, c'est déjà un alphabet; mais bien moins que les Égyptiens eux-mêmes ils firent usage de la découverte précieuse des signes phonétiques, et se bornèrent presque toujours aux signes figuratifs et symboliques. Il en résultait qu'il fallait beaucoup aider l'écriture par la mémoire. Leurs livres, en feuillets comme les nôtres, et non pas en rouleaux comme ceux des anciens, étaient réunis en bibliothèques. Malheureusement, presque tout a été brûlé. Le premier archevêque de Mexico, homme recommandable d'ailleurs par la chaleur qu'il mit à protéger les Indiens contre la rapacité des colons, venus, semblables à des oiseaux de proie, pour dévorer les fruits de la conquête, rechercha dans le pays tous les manuscrits, et en fit, sur la grande place de Mexico, un solennel auto-da-fé. Il y en avait, disent les écrivains du temps, une

représenté par le chiffre 1 suivi d'un zéro, les nombres *dix* et *onze* étant désignés alors par deux chiffres particuliers en sus des neuf chiffres que nous avons aujourd'hui.

(1) C'est-à-dire sur la convention qu'en avançant un chiffre d'un rang vers la gauche, on en décuple la valeur.

montagne, et chacun eut à cœur d'imiter ce triste exemple, croyant ainsi montrer son zèle pour la religion.

L'état de leurs connaissances astronomiques dénoterait des moyens d'observation et des méthodes d'appréciation d'une exactitude surprenante. Ils étaient parvenus à connaître la longueur de l'année mieux que les Romains du temps de César, mieux que l'Europe officielle sous François Ier et Charles-Quint; leur méthode d'intercalation pour tenir compte de la fraction de jour qui entre dans la durée exacte de l'année *tropique* était équivalente, à très peu près, à celle qu'a établie la réforme grégorienne. Par celle-ci, on intercale vingt-quatre jours en cent ans (1); les Aztèques en intercalaient 25 en 104 ans. La différence est bien faible. La longueur de l'année tropique est de 365 jours, plus une fraction représentée par 5 heures 48 minutes 49 secondes. Cette fraction de près d'un quart de jour par an, qui oblige à l'intercalation d'un jour entier ou d'un certain nombre de jours après une certaine période, était supposée, dans le calendrier introduit par Jules César, d'un quart tout juste. De la sorte, on était en avance, au temps du pape Grégoire XIII, de dix jours. La réforme grégorienne, décrétée en 1582, qui intercale un jour tous les quatre ans, sauf aux années séculaires, pour lesquelles toutefois l'exception n'a lieu que trois fois sur quatre, suppose que cette fraction est de 5 heures 49 minutes 12 secondes. L'année moyenne du calendrier grégorien est donc trop forte de 23 secondes, soit un jour en quatre mille ans (2). Chez les Mexicains, l'année moyenne mettait cette fraction à 5 heures 46 minutes 9 secondes. Leur année moyenne se trouvait ainsi conforme au calcul célèbre des astronomes du calife Almamon.

Laplace, frappé de cette approximation des Mexicains, aurait voulu l'attribuer à quelque communication avec l'Asie; mais il fut arrêté par une réflexion fort judicieuse. « Pourquoi, dit-il, si cette détermina- « tion aussi exacte de la longueur de l'année leur a été transmise par « le nord de l'Asie, ont-ils une division du temps si différente de « celles qui ont été en usage dans cette partie du monde (3)? » Le mieux est donc de croire que cette estimation était l'ouvrage des peuples du Mexique eux-mêmes.

Cette estimation exacte de l'année n'était pas chez eux un fait isolé

(1) Plus exactement quatre-vingt-dix-sept en quatre cents ans.

(2) D'où il résulte qu'on se retrouverait à point en *débisextilant* une année tous les quarante siècles.

(3) *Système du Monde*, liv. V, chap. III.

et sans conséquence; c'est d'après elle qu'était rigoureusement calculé le retour de leurs fêtes et de leurs cérémonies religieuses. Raison de plus pour leur en faire honneur.

A côté de ces preuves remarquables de puissance intellectuelle et de civilisation, on retrouve les signes de l'enfance des arts. Ainsi, pour monnaie ils avaient des grains de cacao, en nombre connu, dans des sachets, ou de la poudre d'or, en quantité incertaine, dans des tuyaux de plume, ou des morceaux d'étain en forme de T. Eux, si habiles à travailler l'or et l'argent, ils n'avaient pas eu l'idée de frapper ces métaux ou de les fondre en disques ou en carrés d'un poids déterminé. On a assuré même que la notion du poids leur manquait, ce qui est incroyable et inadmissible, quoique M. Prescott semble le considérer comme vraisemblable; une seule chose paraît certaine, sur les marchés mexicains tout se mesurait au volume ou au nombre de pièces; voilà ce que rapporte Cortez à Charles-Quint, mais il se garde bien de dire que la notion de la pesanteur manquât à ces peuples.

III. — LITTÉRATURE DES MEXICAINS.

J'ai dit que les Mexicains avaient des livres. C'est qu'ils possédaient une véritable littérature historique et poétique. Ils faisaient des vers; ils composaient des chants, des odes. La ville de Tezcuco, capitale florissante des Acolhues, se signalait par l'amour des lettres. On y parlait le plus pur et le plus raffiné des dialectes d'Anahuac. Selon l'expression de M. Prescott, c'était l'Athènes du Nouveau-Monde. De tout le Mexique, les familles les plus illustres y envoyaient leurs fils, selon Boturini, apprendre les délicatesses du langage, la poésie, la philosophie morale, la théologie, l'astronomie, la médecine et l'histoire. Le mouvement littéraire et scientifique y prit une grande activité sous le règne de Nezahualcoyotl, prince glorieux, qui reconquit, tout juste un siècle avant les Espagnols, le trône de ses pères, d'où un usurpateur l'avait chassé. Il créa, sous le titre de conseil de musique, une académie qui cumulait, avec ses occupations lettrées, des fonctions administratives et politiques. C'était un corps voué aux muses, comme nous pourrions dire, conservateur des bonnes traditions et du goût, protecteur des jeunes talens. A certains jours solennels, les auteurs venaient y réciter des poèmes et y recevoir des prix. Les trois souverains mexicains, rois de Tezcuco, de Tenochlitlan (Mexico) et de Tlacopan, *las tres cabezas*, pour employer l'expression ordinaire des narrateurs espagnols, étaient membres de

ce corps et participaient à ses travaux, de même que Napoléon était de l'Institut. Ils s'honoraient d'avoir pour confrères, en cette qualité, les hommes les plus instruits du pays, quelle que fût leur naissance. Comme conseil de censure, cette assemblée avait à juger les ouvrages d'astronomie, d'histoire, de chronologie et de toute science, avant qu'ils fussent livrés au public; mais son action n'était pas toujours préventive, car il paraît qu'elle reprenait les auteurs et les punissait, et on retrouve ici un exemple de la cruauté du code pénal de ces peuples : le mensonge historique, lorsqu'il était commis de propos délibéré, était puni de mort. C'était enfin un conseil général de l'instruction publique, décernant aux professeurs leurs diplômes et surveillant les études.

Le roi Nezahualcoyotl ne dédaignait pas de se ranger parmi les poètes qui concouraient devant l'académie : c'était cultiver les arts avec plus de discernement et de grandeur que Néron, lorsqu'il chantait devant le peuple, ou que Louis XIV, lorsqu'il paraissait dans les ballets, même avec la prétention d'être *nec pluribus impar,* et on ne dit pas qu'il ait jamais commis de petitesses littéraires, qu'il ait été jaloux de ses rivaux, ou que, intraitable à l'égard des critiques, il les ait jamais envoyés aux carrières. C'est que ce prince était réellement le premier poète de son époque. Il offre beaucoup de ressemblance avec deux grands princes de l'Orient, le roi David et le kalife Haroun-al-Raschid. Comme le premier, il releva une monarchie en ruines; comme le second, il était d'une rare magnificence et d'un goût exquis dans ses constructions; comme tous les deux, il fut législateur et organisa une administration complète dont sa personne était le centre. Il remplissait ses devoirs administratifs avec zèle, intelligence et succès, et c'est à peine si, dans ses états, il restait des terres en friche. Semblable au kalife de Bagdad, il aimait à prendre des déguisemens et à parcourir sa capitale avec son Mesrour et son Giafar, se mêlant aux groupes pour savoir ce qu'on pensait de son gouvernement, et recherchant des aventures qui lui donnaient occasion de déployer ses belles qualités. On retrouve dans sa vie un épisode qui semble calqué sur l'histoire des amours de David pour Bethsabé, la femme de l'infortuné Urie. Ses odes, dont quelques-unes ont été conservées, ne sont certes pas à la hauteur des psaumes de David, et il est difficile d'en juger la forme sur des traductions un peu libres probablement; mais le fonds en est bien remarquable. Elles respirent une philosophie d'une douce mélancolie et pleine de confiance en une autre vie. Ses maximes, recueillies çà et là et rapportées, avec mille détails sur sa vie et son

gouvernement, par un Indien de sa descendance directe qui a écrit en espagnol, Ixtlixochitl, sont d'une rare beauté. Quant à ses idées religieuses, c'est à croire qu'il avait conversé avec Platon ou avec saint Paul. Après avoir regagné le trône de ses pères, il accorda une amnistie générale en prononçant ces paroles : « Un roi punit, mais ne se venge pas. » Il semble qu'on entend Louis XII disant que le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. C'est lui qui éleva un temple magnifique, avec cette inscription sur l'autel, qui rappelle celle de l'Aréopage si heureusement relevée par saint Paul : *Au Dieu inconnu*, *cause des causes*. Et si l'on veut juger du caractère de sa poésie, voici un extrait décoloré d'une de ses odes (1).

« Les pompes passagères de ce monde sont comme des saules verts qui, bien qu'ils arrivent à un âge avancé, finissent par être consumés par le feu. La hache les renverse, un ouragan les déracine, la vieillesse et la décrépitude nous courbent et nous attristent.

« Toutes choses sur la terre sont destinées à périr. Au comble de la splendeur, au milieu de l'ivresse de la joie, une faiblesse impitoyable s'en saisit, et elles tombent en poussière.

« Le globe est un sépulcre. De tout ce qui s'élève et vit à sa surface, il n'est rien qui ne doive rentrer sous terre. Les rivières, les torrens et les sources descendent en courant, sans jamais remonter aux lieux plaisans qui les virent naître. Ils se hâtent comme s'il leur tardait de se précipiter dans les gouffres sans fond de Tluloca (le dieu de la mer). Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui, et de ce qui subsiste aujourd'hui, qui peut dire ce qui restera demain ?

« La pourriture des tombeaux, ce sont les corps qu'animait jadis l'ame vivante d'hommes puissans qui s'asseyaient sur des trônes, présidaient des assemblées, menaient les armées à la victoire, soumettaient des empires, se faisaient décerner les hommages et les adorations des hommes, se gonflaient d'un vain orgueil, se gorgeaient de domination.

« Mais toutes ces gloires se sont dissipées comme la fumée menaçante que lance la bouche du Popocatepetl (2), et ce qui reste de toutes ces vies pompeuses se réduit à une peau grossière sur laquelle le chroniqueur a tracé quelques lignes. »

Vient ensuite une strophe où le roi législateur et poète semble

(1) M. Ternaux, dans sa collection, en a reproduit, d'après Granados y Galvez, le texte otomite avec la traduction espagnole du même, qu'il a mise en français. Il y a joint une autre ode qu'on pourrait qualifier de *lamentation*, en espagnol et en français.

(2) Volcan élevé et couvert de neige qui domine la vallée de Mexico.

s'être inspiré à la fois de la pensée qui a dicté à Juvénal ses beaux vers :

Expende Annibalem, quot libras in duce summo (1)....

et des paroles que le prêtre chrétien adresse à chaque fidèle le mercredi des cendres, en lui faisant un signe sur le front :

« Hélas! si je vous conduisais dans les détours obscurs de ces panthéons et si je vous demandais où sont les os du puissant roi qui fut le premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxecmitl, le pieux adorateur des dieux; si je vous sommais de m'apprendre quels sont les restes de l'impératrice Xiuhtzal à l'incomparable beauté, et du pacifique Topietzin, dernier souverain du malheureux royaume toltèque; si je vous disais de m'indiquer quelles sont les cendres sacrées de notre premier père Xolotl, celles du très magnifique Nopaltzin et du généreux Tlotzin, et même celles encore chaudes de mon père, glorieux et immortel malgré ses malheurs; si l'on vous adressait de pareilles questions sur tous nos illustres ancêtres, que répondriez-vous si ce n'est ce que je répondrais moi-même : *indipohdi, indipohdi*, je n'en sais rien, je n'en sais rien; car les premiers et les derniers sont confondus pêle-mêle au sein de la terre. Ce qu'il en est d'eux, il en sera un jour de nous-mêmes et de ceux qui viendront après nous. »

Il termine par ces consolantes paroles :

« Mais demeurons pleins de courage et de confiance, nobles chefs, et vous aussi, amis fidèles, loyaux sujets. Aspirons au ciel où tout est éternel et où chaque chose défie la corruption. La tombe avec ses horreurs est le berceau du soleil et les ombres lugubres de la mort sont des lumières éblouissantes pour les espaces étoilés (2).... »

IV. — DE LEUR CONSTITUTION POLITIQUE ET SOCIALE.

L'empire mexicain était une fédération de trois royaumes qui s'étaient formés chacun par l'agglomération volontaire ou forcée de plusieurs des peuplades de la famille des Nahuatlacs : c'étaient le royaume des Aztèques, dont la capitale, avons-nous dit, était à Tenochtitlan (Mexico), celui des Acolhues ou Tezcucans, dont le roi résidait à Tezcuco de l'autre côté du lac, et enfin le moindre royaume de Tlacopan (Tacuba). A l'origine, ces trois états étaient d'un rang égal, et s'il y

(1) « Mets les restes d'Annibal dans la balance. Combien pèse-t-il, ce guerrier puissant qui, etc. »

(2) L'obscurité de ce passage doit être attribuée à ce qu'il a un sens mystique et se rapporte aux idées des Mexicains sur la vie future. Ils plaçaient leur paradis dans les stations du soleil.

avait eu une primauté, elle eût été pour celui de Tezcuco, qui se distinguait par sa culture intellectuelle et morale. Réunis, ils ne dépassaient pas l'enceinte de la vallée de Mexico, qui n'a pas plus de 300 à 400 kilomètres de tour. L'organisation intérieure des trois royaumes était à peu près la même, ce qui était naturel à des nations d'une même souche, parlant les dialectes d'une même langue. Peu à peu ils éprouvèrent cette vérité bien connue, mais trop peu pratiquée, que l'association fait la force. Ils étendirent leur domination au loin et s'incorporèrent de nombreuses nations. Celui des trois qui gagna le plus fut l'empire aztèque, peuplé d'une race plus active, plus résolue, plus fière, et d'une énergie supérieure. A l'arrivée des Espagnols, l'empereur mexicain exerçait sur les deux princes ses confédérés une suprématie incontestée. Il les consultait toutes les fois que se présentait une circonstance grave, mais on peut dire qu'ils n'étaient plus que les premiers de ses vassaux.

L'organisation politique était militaire et théocratique, non cependant sans plusieurs restrictions; il semble que tel doive être constamment le point de départ des grandes sociétés. Cependant elle différait de l'Inde et de l'antique Égypte en ce que la nation n'était point partagée en castes dont il fût impossible de franchir les barrières. Les enfans prenaient d'ordinaire la profession de leurs parens, mais c'est ce qui arrive communément dans toute société qui est assise. Il y avait une noblesse, à plus d'un degré même, possédant des immunités, telles que l'exemption des taxes; mais ce que j'appellerais dans le style européen les charges de l'état n'étaient point héréditaires. L'empereur les déléguait à qui se recommandait par ses exploits. Dans la famille impériale elle-même, quand les enfans étaient trop jeunes, le frère du monarque défunt leur était préféré. Un noble ne dérogeait pas en s'appliquant à l'industrie. « Livre-toi, disait un père noble à son fils, au travail des champs, ou aux ouvrages en plumage; choisis enfin une profession honorable. Ainsi ont fait tes ancêtres avant toi, autrement comment auraient-ils subvenu à leur existence et à celle de leur famille? Je n'ai vu nulle part qu'on puisse se suffire à soi-même par sa seule noblesse. » De pareilles idées supposent entre les privilégiés et le commun des hommes l'absence d'une démarcation profonde. Aussi tout homme qui se distinguait à la guerre était-il anobli. « C'est la coutume, dit l'un des acteurs de la conquête, de récompenser et de payer très généreusement les gens de guerre qui se distinguent par une action d'éclat. Quand ce serait le dernier des esclaves, ils le font capitaine, l'anoblissent, lui donnent des vassaux, et il jouit d'une si grande estime, que

partout où il se présente on le respecte, on l'honore comme un vrai seigneur (1). » Dans une des dernières rencontres, au siége de Mexico, le commandant des Espagnols ayant demandé quelques nobles qui vinssent parlementer avec lui, « nous sommes tous nobles, » lui répondirent les Aztèques.

Les princes aztèques avaient institué chez eux des distinctions tout-à-fait semblables aux ordres de chevalerie, ayant leurs insignes particuliers et leurs priviléges spéciaux. Il paraît même qu'il y existait un grade inférieur qu'il fallait avoir acquis pour porter des ornemens sur sa personne. Jusque-là on était forcé de se vêtir d'un tissu grossier fait avec la fibre de l'aloès. Les membres de la famille impériale eux-mêmes étaient en cela soumis à la loi commune. Ainsi dans la chevalerie du moyen-âge on n'avait le droit de bannière et celui d'inscrire une devise sur son écu, on n'était en un mot chevalier qu'après s'être signalé par quelque fait d'armes. Ces ordres militaires des Aztèques étaient accessibles à tous, sans distinction de naissance. Les empereurs eux-mêmes n'étaient membres de quelques-uns de ces ordres qu'à certaines conditions. Des institutions semblables existaient chez tous les voisins des Aztèques.

On trouve des traces de l'esprit chevaleresque entendu à l'européenne dans plusieurs de leurs usages. Ainsi, pendant des guerres acharnées entre les Aztèques et les gens de Tlascala, les nobles aztèques faisaient passer aux seigneurs tlascaltèques du coton, du sel, du cacao, toutes choses que le pays de ceux-ci ne fournissait pas et qu'ils ne pouvaient, une fois en guerre, se procurer du dehors, parce que le territoire de Tlascala était enclavé entre les provinces aztèques. Ces envois étaient accompagnés de paroles courtoises. Il n'en résultait cependant rien de contraire à l'honneur; de part et d'autre, après ces politesses, on s'égorgeait le plus bravement du monde sur les champs de bataille.

Les lettrés, si je puis employer l'expression chinoise, étaient en grande considération. Nous avons vu comment les rois se mêlaient à eux sur le pied d'égalité dans des corps analogues à nos académies. Le commerce proprement dit était une profession particulièrement honorée; les commerçans allaient en caravanes nombreuses, bien armés. Ils rendaient à l'état des services de plus d'une sorte, par les renseignemens qu'ils rapportaient, non moins que par les richesses

(1) *Relation d'un gentilhomme de la suite de Cortez.* (Collection Ternaux, p. 55 du volume intitulé : *Pièces relatives à la conquête du Mexique.*)

que produisaient leurs échanges; les princes les traitaient avec distinction. Le crédit dont jouissaient cette profession et celle des lettrés, et le rang qui leur était attribué, sont bien dignes de remarque et sont propres à donner une idée favorable de l'avancement de ces peuples. Dans l'enfance des sociétés, toute l'importance est dévolue sans partage au guerrier et au prêtre.

L'esclavage subsistait cependant parmi eux, mais il était tout personnel, et ne se transmettait point par la naissance. C'était chez eux une maxime de droit public, que l'homme naît libre. L'esclave conservait deux droits civils qu'on regarde non sans raison comme incompatibles avec l'esclavage, celui de la propriété et celui de la famille. On était réduit à cette condition par arrêt des tribunaux dans les procès criminels, pour dettes envers l'état, ou lorsqu'on s'y résignait soi-même en se vendant. Les parens avaient la faculté de trafiquer ainsi de leurs enfans. Les lois protégeaient l'esclave et stipulaient ses droits avec rigueur. Le maître traitait l'esclave avec ménagement comme un membre de la famille, ainsi que nous le voyons en Orient; il arrivait rarement qu'il le vendît, à moins de vice ou de penchant prononcé à la désobéissance. Il va sans dire que les prisonniers de guerre étaient mis en esclavage, lorsqu'on ne leur faisait pas un plus mauvais parti.

Les lois étaient promulguées régulièrement, et des tribunaux étaient chargés de les appliquer. Parmi les Aztèques, il y avait trois juridictions, dont le premier degré était électif, et le dernier se réduisait, pour chaque division du territoire, à un seul juge nommé par le prince, inamovible, des arrêts duquel il n'y avait point appel même au souverain. Dans les affaires civiles cependant, la juridiction n'avait que deux degrés. Dans le royaume de Tezcuco, l'organisation judiciaire était différente, mais toujours conforme aux principes de la raison et de l'équité. La loi mexicaine était partout d'une sévérité extrême; la peine de mort s'y montrait sans cesse : peine de mort pour le meurtre, pour l'adultère, pour certains vols spécifiés; peine de mort pour le propriétaire qui déplaçait les bornes des champs; peine de mort même pour le fils de famille qui se livrait à l'ivrognerie ou qui dissipait son patrimoine. En comparaison du bon roi Nezahualcoyotl, auteur d'un code qui du royaume de Tezcuco était passé chez les princes ses voisins, le terrible Dracon est un législateur plein de mansuétude.

L'administration veillait à un grand nombre de besoins publics. Le service des impôts se faisait avec exactitude et rigidité. Les taxes se payaient en denrées ou en produits; de vastes greniers et d'immenses magasins étaient destinés à les recevoir. Malheur au contribuable qui

ne s'acquittait pas; l'inexorable percepteur le faisait vendre comme débiteur du trésor. Modérés à l'origine, les impôts, sous les derniers empereurs, étaient devenus très onéreux, parce que les princes s'étaient créé, par leur faste, d'artificielles nécessités, et que, pour maintenir l'obéissance des provinces conquises, ils étaient forcés d'entretenir des armées nombreuses.

Comme dans les états qui se sentent en croissance et ont l'humeur conquérante, l'armée était de la part du souverain l'objet d'une vive sollicitude. Ainsi, sous le dernier Montezuma (1), l'empire aztèque fut doté d'une institution pareille à celle qui compte parmi les plus beaux titres de Louis XIV, il eut un Hôtel des Invalides.

Dans le même intérêt de leur agrandissement, les empereurs aztèques pratiquaient des usages qui semblent ne jamais accompagner qu'une civilisation raffinée et déjà corrompue. On voit en effet, dans le récit de la conquête, que Montezuma avait à sa solde quelques-uns des conseillers intimes des souverains ses alliés; c'est ainsi qu'il parvint à tendre un piége à Cacamatzin, qui occupait le trône de Tezcuco, et à le faire tomber entre les mains de Cortez.

La forme du gouvernement était celle d'une monarchie absolue, non cependant sans quelques tempéramens. Il y avait de grands vassaux, fort puissans, que le prince avait à ménager. Il les retenait auprès de sa personne une partie de l'année, dans sa capitale, où ils menaient une existence fastueuse, entourés de leurs gens; c'étaient les chefs des pays conquis, dont l'assimilation n'était pas parfaite, à beaucoup près, faute d'avoir encore reçu la sanction du temps. Pourtant les monarques aztèques étaient parvenus, par l'adresse et par la terreur, à accréditer la fidélité à leur personne comme une sorte de dogme, qui, lors de la conquête, fut observé à peu près en raison de la durée de l'incorporation des provinces et de leur proximité de Mexico. Le prince concentrait en lui la puissance législative; mais il est à croire que chacun des grands caciques la conservait dans ses domaines, entre certaines limites.

En second lieu, les populations avaient une forte garantie contre l'absolutisme dans l'inamovibilité des juges de l'ordre le plus relevé. Enfin, de quelque respect qu'on entourât la personne du prince, il ne paraît pas que les sujets y vécussent dans l'asservissement au point d'être avilis; c'était une soumission qui n'excluait même pas la dignité, et on a lieu de croire que, chez le Mexicain, le sentiment du devoir

(1) Il y a eu de ce nom deux souverains. Le premier avait été fort renommé.

envers le souverain s'accordait, jusqu'à un certain point, avec celui des droits de chacun. On en trouve la preuve dans les discours qu'a conservés l'oïdor Zurita (1), par lesquels les chefs inférieurs accostaient l'empereur, et les femmes la souveraine. C'est une suite d'avis exprimés avec franchise, et les chambres législatives d'Europe, de quelque esprit d'opposition qu'elles fussent saisies, ne consentiraient pas à tourner ainsi une adresse au roi. En voici une phrase qui donne la mesure du reste : « Dieu, dit-on au souverain, vous a fait une grande faveur en vous mettant à sa place; honorez-le, servez-le, prenez courage, ne doutez pas; ce puissant maître qui vous a donné une charge si pesante vous aidera et vous donnera la couronne de l'honneur, si vous ne vous laissez pas vaincre par le méchant. »

Le discours du grand-prêtre à l'empereur, lors de ce que je pourrais appeler son sacre, avait à peu près le même caractère. Il y avait même des cérémonies destinées à graver dans l'ame des puissans de la terre leurs devoirs sacrés envers les populations : « ... On conduisait le nouveau dignitaire (le futur souverain élevé au rang de *tècle*) dans une partie du temple, où il restait quelquefois un ou deux ans à faire pénitence. Il s'asseyait à terre pendant le jour; le soir seulement on lui donnait une natte pour se coucher. La nuit, il allait au temple, à des heures fixées, pour brûler de l'encens, et les quatre premiers jours il ne dormait que quelques heures dans la journée. Près de lui étaient des gardes qui, lorsqu'il s'assoupissait, lui piquaient les jambes et les bras avec des épines de *metl* ou *maguey*, qui sont comme des poinçons, et lui disaient : *Éveille-toi, tu ne dois pas dormir, mais veiller et prendre soin de tes vassaux. Tu n'entres pas en charge pour avoir du repos. Le sommeil doit fuir de tes yeux, qui doivent rester ouverts et veiller sur le peuple.* »

Avec de la bonne volonté, on découvrirait même, dans les formes de l'avènement au pouvoir, des indices de l'exercice de la souveraineté populaire : « ..... L'héritier présomptif était préalablement décoré du titre de tecuitli (ou tècle), le plus honorable chez eux. Après plusieurs cérémonies religieuses, les gens du peuple l'insultaient par des paroles injurieuses et l'accablaient de coups pour éprouver sa patience. Telle était leur résignation, qu'ils ne proféraient pas une parole, et ne détournaient pas même la tête pour voir ceux qui les insultaient ou les maltraitaient (2). »

(1) Collection Ternaux, pages 32 et suiv. du volume consacré à ce magistrat.

(2) Ce passage et le précédent sont extraits du mémoire de Zurita, pages 24

L'organisation politique et sociale des Aztèques était telle que Cortez en résume ainsi son opinion à Charles-Quint : « Pour l'obéissance qu'ils montrent à leur souverain et pour leur manière de vivre, ces Indiens sont presque comme les Espagnols, et il y a à peu près autant d'ordre qu'en Espagne. Si l'on considère que ce peuple est barbare, privé de la connaissance de Dieu, de tout rapport avec les autres nations, et de la raison (1), on ne peut voir sans étonnement combien tout est sagement administré. »

VI. — DE QUELQUES TRAITS DES CROYANCES DES MEXICAINS ET DE LEURS PRIÈRES.

Les Mexicains croyaient à un Dieu suprême, créateur et maître de l'univers; dans leurs prières, ils le qualifiaient de « Dieu par qui nous vivons, qui est partout, connaît tout, dispense tous les biens; » ou encore « le Dieu invisible, incorporel, la *parfaite perfection* et pureté, sous les ailes duquel on trouve le repos et un abri inviolable. » Sous cet être suprême étaient rangées treize grandes divinités et plus de deux cents moindres, ayant chacune leur jour consacré, recevant toutes certains honneurs. Les Aztèques honoraient de préférence le dieu de la guerre Huitzilopochtli, dont ils avaient porté l'image devant eux, comme les Hébreux l'arche du Seigneur, durant leur long pélerinage d'Aztlan à Tenochtitlan.

Parmi les divinités de l'olympe mexicain, une autre, dont on voit revenir souvent le nom pendant la conquête, est le dieu de l'air, Quetzalcoatl. Il avait résidé sur la terre et avait enseigné aux hommes l'art de la culture, celui de travailler les métaux, celui plus difficile de gouverner, et, disait la tradition, « il se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre. » D'après la mythologie aztèque, il avait fait goûter aux hommes des douceurs comparables à l'âge d'or des Grecs. Sous lui, on voyait la terre se couvrir, sans culture, et de fleurs et de fruits. Un épi de maïs faisait la charge d'un homme, de même que

et 25. La première citation concerne les fils et successeurs des chefs de Tlascala, dont le gouvernement était une oligarchie reconnaissant quatre chefs. La seconde est relative non-seulement à Tlascala, mais à Chololan (Cholula), qui était un grand fief relevant de la monarchie aztèque, et à Huetzocingo, qui était resté presque jusqu'à la fin indépendant des empereurs mexicains. Mais c'était partout la même race d'hommes, et, à quelques nuances près, le même esprit et les mêmes mœurs.

(1) Le mot *privé de raison* signifie ici, de même que celui de *barbare*, l'ignorance du christianisme. C'est ce qui résulte de la correspondance même de Cortez, où il est dit ailleurs que les Indiens sont remarquables par leur raison.

les grappes de raisin que les Juifs affamés par quarante ans de désert trouvèrent dans le pays de Chanaan. Le coton s'offrait sur l'arbre, teint des plus riches couleurs; l'air était rempli de suaves parfums, et des oiseaux au brillant plumage faisaient entendre sans cesse une tendre mélodie. Cependant ce dieu paternel pour les hommes encourut l'inimitié d'une divinité plus puissante, et fut obligé de quitter le pays. En s'exilant, il s'arrêta dans la ville de Cholula, où, par la suite, on lui éleva un temple dont la base pyramidale subsiste encore. Parvenu au bord du golfe du Mexique, il prit congé des fidèles qui l'avaient pieusement suivi, en leur promettant que ses descendans ou lui-même reparaîtraient un jour, et se jetant dans son esquif, fait de peaux de serpent, il se dirigea vers le mystérieux pays de Tlapallan, dont on ne savait rien, sinon qu'il était à l'orient, au-delà des mers (c'est-à-dire dans la même direction que l'Europe). La fable de Quetzalcoatl était-elle une tradition, sous forme merveilleuse, de la domination des Toltèques, qui avaient apporté dans le pays les arts et les sciences et avaient disparu, ou se fondait-elle sur le récit de l'apparition, en quelque point du continent américain, de quelque enfant perdu de l'Europe, sur l'aventure de quelque navigateur que le grand courant équatorial, ou les vents alisés, ou la tempête, avaient jeté sur les rivages du golfe mexicain, ou bien indiquait-elle une connaissance nuageuse des expéditions des Scandinaves en Amérique pendant le xe, le xie et le xiie siècle?

Quoi qu'il en soit, le souvenir du bon temps de Quetzalcoatl et l'espoir de son retour étaient gravés dans les esprits. On l'attendait comme un messie. Ces populations de peaux-rouges, à la barbe claire et raccourcie, rappelaient à leurs enfans que Quetzalcoatl était haut de taille, qu'il avait la peau blanche, les cheveux noirs et une longue barbe. On ne s'y fût pas pris autrement si on avait voulu prédire l'arrivée des Espagnols.

La tradition de Quetzalcoatl n'est pas dénuée de ressemblance avec la mythologie antique; mais les Mexicains avaient des légendes qui ressemblaient bien autrement aux récits fabuleux de la Grèce. Lorsqu'on parcourt ce qui nous en a été conservé, souvent on croirait lire les métamorphoses d'Ovide. J'en citerai comme exemple un extrait de Boturini, qui n'a point été traduit :

« Un homme nommé Yappan, désirant mériter la faveur des dieux, quitta sa femme et sa famille, se retira dans le désert pour y mener une vie chaste et contemplative, et se construisit une cabane près d'un autel de pierre consacré à la pénitence; mais les dieux, qui doutaient de la sincérité de sa con-

version, chargèrent Yaotl, son ennemi mortel, de l'observer continuellement et de leur rendre compte de toutes ses actions. Yappan résista pendant long-temps à plusieurs beautés que l'on envoya pour le tenter, de sorte que les dieux commencèrent à louer sa vertu et à railler Tlazolteotl, déesse de l'amour, de ce que Yappan ne lui était pas soumis comme les autres hommes. Celle-ci, piquée de leurs plaisanteries, finit par s'écrier : Croyez-vous donc, dieux puissans, que Yappan persévérera jusqu'au bout pour mériter la récompense que vous accordez aux hommes vertueux? Je descendrai moi-même sur la terre pour vous montrer combien la vertu des hommes est fragile et s'ils peuvent me résister.

« La déesse s'approcha de la demeure de Yappan; mais, comme elle le trouva assis sur l'autel de la pénitence, elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle serait sans pouvoir sur lui tant qu'il n'aurait pas quitté cette retraite. Elle lui dit donc d'une voix douce : Ami Yappan, viens à moi; je suis la déesse Tlazolteotl qui t'apporte la récompense de ta vertu. Trompé par ces paroles, le pauvre Yappan se hâta de courir au-devant d'elle; mais à peine s'était-il éloigné de l'autel, qu'un feu nouveau circula dans ses veines, et il tomba dans le piége qui lui était tendu.

« Yaotl, qui n'avait cessé de l'observer de loin, fut si indigné de cette conduite, qu'il ne put s'empêcher de courir vers lui en s'écriant : Misérable! n'as-tu pas honte de tromper les dieux et de profaner ainsi leur sanctuaire? En disant ces mots, il lui abattit la tête d'un coup d'épée. Yappan tomba par terre en ouvrant les bras, et les dieux le changèrent en un scorpion couleur de cendre qui a toujours les bras ouverts. Yaolt, dont la vengeance n'était pas encore satisfaite, alla chercher Tlahuitzin, femme de celui qu'il venait d'assassiner, et lui dit, en lui montrant le corps de son époux : Vois, Tlahuitzin, la manière dont j'ai châtié celui qui a osé offenser les dieux; mais ma vengeance ne serait pas complète, si tu ne partageais pas son sort. A ces mots, il fit rouler sa tête à côté de celle du malheureux Yappan. Tlahuitzin fut aussitôt changée en scorpion couleur de feu, et, en cherchant à se cacher sous les pierres de l'autel, elle y rencontra son époux.

« Les Mexicains prétendent que tous les scorpions descendent de ce malheureux couple, et que, par honte du péché de Yappan, ils n'osent se montrer au grand jour et se cachent sous des pierres. Quant à Yaolt, il n'échappa pas à la punition que méritait son double crime, et fut métamorphosé en sauterelle. » (Extrait d'un ouvrage intitulé : *Idea de una nueva historia de la America septentrional*, par Boturini.)

On retrouve dans les croyances du Mexique certains traits généraux communs à tous les cultes de l'ancien continent, d'où résulte entre toutes les religions une harmonie dont on ne peut se rendre compte qu'en leur supposant à toutes un berceau commun. Ainsi les Mexicains croyaient au déluge; leur Noé, appelé Coxcox, s'était sauvé dans un navire. Ils avaient une légende qui rappelait la tour de Babel; l'histoire

de notre mère Ève et du perfide serpent avait son analogue parmi eux. Fait plus surprenant encore, plusieurs de leurs pratiques et de leurs dogmes se rapprochaient du christianisme même; ils avaient le dogme d'un péché originel, et ils s'en lavaient par le baptême. Ils considéraient l'espèce humaine comme jetée sur la terre par punition, et imploraient sans cesse dans leurs prières la miséricorde divine. « Quand un enfant vient au monde, dit Zurita (1), ses parens le saluent en lui disant : Tu es venu pour souffrir, souffre et prends patience. » Parmi les objets de leur culte figurait la croix; le fait est constaté par vingt témoignages pour le Yucatan, qui touchait au Mexique ancien et fait partie du Mexique moderne, et il est difficile d'en douter pour le Mexique proprement dit, car on lit dans le récit du voyage de Grijalva, prédécesseur de Cortez en ces parages : « A l'île nommée Uloa (aujourd'hui Saint-Jean-d'Ulloa, citadelle de Vera-Cruz), ils adorent une croix de marbre blanc sur le haut de laquelle est une couronne d'or. Ils disent que sur cette croix il est mort quelqu'un qui est plus beau et plus resplendissant que le soleil (2). » Ils avaient la confession et l'absolution. Les secrets du tribunal de la pénitence, car le mot s'applique très bien ici, étaient inviolables; mais l'on ne se confessait qu'une fois en sa vie, et par conséquent aussi tard que possible. Probablement parce que, à l'époque où les Espagnols arrivèrent, il y avait une sorte de confusion entre l'autorité politique et l'autorité religieuse, par l'ascendant que le clergé avait pris dans l'état et sur l'esprit du prince, l'absolution religieuse purifiait des crimes, même par devant le bras séculier, et long-temps après la conquête on voyait encore les Indiens poursuivis par la justice demander à être relâchés en présentant un billet de confession de leur curé. Enfin, ils avaient une cérémonie pareille au sacrement de l'eucharistie, où les prêtres distribuaient aux fidèles les fragmens d'une image du dieu qu'on avalait en se prosternant, disant que c'était la chair même de la divinité.

Leurs prières attestaient des sentimens d'une charité touchante, le pardon et l'oubli des injures. « Vis en paix avec tout le monde, disait l'une des oraisons; supporte les injures avec humilité; laisse à Dieu qui voit tout le soin de te venger. »

Les règles de la morale privée tendaient à inspirer les meilleurs

(1) Alonzo de Zurita est un homme de loi qui écrivit après dix-neuf ans de séjour au Mexique. Il avait été chargé, comme oïdor de l'audience de Mexico, de faire un rapport sur les différentes classes de chefs des indigènes. M. Ternaux lui a consacré un volume.

(2) Voyage de Grijalva raconté par le chapelain. (Collection Ternaux.)

sentimens pour le prochain; on dirait véritablement la charité chrétienne. Dans l'exhortation par laquelle se terminait la confession, le prêtre disait au fidèle : « Donne à manger à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui sont nus, quelques privations que ce soin doive t'imposer, car la chair des malheureux est ta chair, et ils sont des hommes semblables à toi-même..... »

VII. — DES MOEURS ET DE LA SOCIABILITÉ.

Les mœurs n'étaient point dissolues; elles étaient plutôt sévères. A l'exception des chefs, qui possédaient plusieurs concubines, chaque homme n'avait qu'une femme, et encore les concubines des princes étaient-elles reconnues par la loi et avaient-elles certains priviléges qui relevaient leur condition. « Quiconque regarde une femme avec trop de curiosité, enseignait-on, commet un adultère par les yeux. » C'est identiquement une parole du Christ rapportée par saint Matthieu. Le mariage était entouré de formalités protectrices; il se célébrait avec solennité. Le divorce n'était permis que dans des cas déterminés et moyennant l'arrêt d'un tribunal spécialement institué pour résoudre les questions que le mariage pouvait soulever. L'adultère était puni de mort, et la vie du roi Nezahualpilli offre trois exemples remarquables de l'application de cette peine : l'un sur la reine même, épouse de ce prince, qui cependant n'était rien moins que la fille de l'empereur de Mexico; la princesse et ses complices furent jugés et suppliciés suivant toutes les rigueurs du code, malgré l'élévation de leur rang; le second, sur une dame noble qui s'était donnée à lui sans lui révéler qu'elle était en puissance de mari; le troisième, sur son propre fils, qui avait eu une correspondance en vers avec une des concubines royales, cas prévu par la loi. Les tribunaux prononcèrent la sentence, et le père la laissa exécuter, mais il s'enferma ensuite pendant plusieurs semaines dans son palais, dévoré de douleur, sans consentir à voir personne.

La position sociale des femmes ressemblait beaucoup plus à ce que nous avons en Europe qu'aux usages de l'Asie. Elles n'étaient pas enfermées dans le harem comme chez les mahométans, on ne leur mutilait point les pieds comme en Chine. Elles allaient le visage découvert, étaient admises aux fêtes et s'asseyaient aux banquets. Nous avons telle province, en France, au XIXe siècle, où parmi les paysans, la femme ne prend pas part aux festins et ne s'en mêle que pour servir humblement les seigneurs de la création. Les femmes mexicaines étaient exemptes des travaux de force, que les hommes

se réservaient par une délicatesse qui serait bonne encore à enseigner sur la surface de l'Europe occidentale, et que, parmi les peuples civilisés, les Anglais seuls savent fidèlement et scrupuleusement observer. Au Mexique, en cela les choses n'étaient certes pas au même point que dans l'Angleterre moderne; mais l'intention subsistait. Il est peu de signes auxquels on puisse aussi sûrement reconnaître l'avancement de la civilisation. Chez les sauvages, la femme est une bête de somme; il n'est au monde condition pire que celle des *squaws* des tribus de l'Amérique du Nord, sur toute l'étendue des États-Unis. Combien de fois dans nos Pyrénées, voyant des femmes gravir les pentes les plus rapides avec une charge de fumier sur les épaules, ou descendre des plateaux les plus élevés sous un faix de foin ou de gerbes de blé, je me suis pris à souhaiter qu'il n'y eût pas par-là à ce moment quelqu'un des Anglais qui pendant l'été viennent chercher le soleil dans ces vallées charmantes et y apportent en échange leurs guinées. Un gage certain de la position faite aux femmes par la civilisation mexicaine, c'est qu'elles participaient aux fonctions sacerdotales. Il y avait des prêtresses mexicaines aussi bien que des prêtres, et une sorte de parallélisme entre les attributions des prêtres et celles des prêtresses; mais le sacrifice, et on verra tout-à-l'heure en quoi il consistait, était réservé aux prêtres et même aux seuls dignitaires du clergé. La pureté des prêtresses mexicaines a été certifiée par les missionnaires espagnols, qui cependant n'ont pas assez d'anathèmes pour la religion des Aztèques, où ils voient à tout instant les ruses du malin esprit et l'empreinte du pied fourchu.

On acquiert la connaissance personnelle, intime, d'une civilisation en examinant les règles de conduite et de convenance, les formes de la décence et de la civilité, ce qui enfin dirige chacun dans les actes habituels de la vie. Or, on a le moyen d'apprécier de ce côté la société mexicaine. Les instructions minutieuses d'un père à son fils, d'une mère à sa fille, dans chacune des classes, ont été conservées heureusement, et Zurita les a reproduites (1). Je citerai ici tout au long les avis des parens de la classe moyenne, ou, pour employer les expressions de Zurita lui-même, des habitans des villes, des marchands et des artisans. C'est à la fois un recueil de préceptes moraux et un code abrégé de ce qu'on peut appeler la *civilité puérile et honnête*.

(1) Pages 132 et suivantes du Mémoire de Zurita, dans la collection Ternaux. C'est le texte même de M. Ternaux que nous reproduisons. M. Prescott s'est borné à citer les avis de l'une des mères, celle de la classe moyenne.

Conseils d'un Père à son Fils.

« O mon fils très cher, créé par la volonté de Dieu (1), sous les yeux de tes père et mère et de tes parens, comme un poussin qui sort de sa coquille, s'essaie à voler, tu t'essaies à la peine. Nous ignorons jusqu'à quand Dieu nous permettra de jouir de toi; supplie-le, mon fils, de te protéger, car il t'a créé; c'est ton père, il t'aime mieux que moi. Adresse-lui tes soupirs nuit et jour, qu'il soit l'objet de tes pensées, sers-le avec amour, il te sera miséricordieux et te délivrera de tout danger. Respecte l'image de Dieu et tout ce qui a rapport à lui. Prie-le dévotement, observe les fêtes religieuses; celui qui offense Dieu mourra misérable, et ce sera sa faute.

« Honore et salue les vieillards, console les pauvres et les affligés par tes discours et par tes bonnes œuvres.

« Révère, aime, sers tes père et mère, obéis-leur, car le fils qui ne se conduit pas ainsi s'en repentira.

« Aime et honore tout le monde, et tu vivras en paix.

« N'imite pas les insensés qui ne respectent ni père, ni mère, et qui, semblables aux animaux, n'écoutent les conseils de personne.

« Fais bien attention, mon fils, de ne pas te moquer des vieillards, des malades, des estropiés, ni des pécheurs. Ne sois pas superbe à leur égard, ne les hais pas, mais humilie-toi devant le Seigneur, et crains d'être aussi malheureux qu'eux.

« N'empoisonne personne, car tu offenserais Dieu dans sa créature, ton crime se découvrirait, tu en porterais la peine, et tu mourrais de la même mort.

« Sois probe, poli, et ne cause de la peine à personne.

« Ne te mêle pas des affaires où tu n'es pas appelé, dans la crainte de déplaire et de passer pour un indiscret.

« Ne blesse personne, évite l'adultère et la luxure : c'est un vilain vice qui cause la perte de celui qui s'y livre, et qui offense Dieu.

« Ne donne pas de mauvais exemples.

« Sois modeste en tes discours; n'interromps pas les personnes qui parlent, ne les trouble pas; si elles s'expriment mal, si elles se trompent, contente-toi de ne pas les imiter. Garde le silence quand ce n'est pas à toi de parler, et si l'on t'interroge, réponds ouvertement, sans passion et sans mensonge. Ménage les intérêts des autres, et l'on fera cas de tes discours. Si tu évites, ô mon fils, de rapporter des contes, de répéter des plaisanteries, tu éviteras

(1) Les mots de Dieu, de Seigneur, ont été substitués par les religieux, qui recueillirent ces poésies après la conquête, à ceux de diverses divinités de l'olympe aztèque : de même celui de démon remplace l'indication de quelque mauvais génie de la mythologie mexicaine; mais c'est le seul changement que ces religieux firent à ces pièces. Ils l'ont dit expressément, et ils contrôlaient l'une par l'autre plusieurs traductions faites par des vieillards lettrés de différentes villes.

de mentir et de semer la discorde, ce qui est un sujet de confusion pour celui qui le fait.

« Ne sois pas un batteur de pavés, ne rôde pas dans les rues, ne perds pas ton temps dans les marchés ou dans les bains, de crainte que le démon ne te tente et ne fasse de toi sa victime.

« Ne sois pas affecté ou trop recherché dans ta mise, car c'est un indice de peu de jugement.

« Dans quelque endroit que tu te trouves, que ton regard soit modeste; ne fais pas de grimaces, évite les gestes déhonnêtes; tu passerais pour un libertin, et ce sont des piéges du démon. Ne prends personne par la main ou par ses habits, ce qui est le signe d'un esprit indiscret. Fais bien attention, quand tu marches, de ne pas barrer le passage à qui que ce soit.

« Si l'on te prie de te charger d'une affaire, et que ce soit pour te tenter, excuse-toi honnêtement de le faire, bien que tu puisses en retirer quelque avantage, et tu seras tenu pour un homme sage et prudent.

« N'entre pas ou ne sors pas avant tes supérieurs; évite de prendre le pas sur eux, laisse-leur toujours la place d'honneur, et ne cherche à l'emporter sur personne, à moins que tu ne sois élevé en dignité, car tu serais regardé comme un grossier. Sois modeste; l'humilité nous mérite la grace de Dieu et des puissans.

« Ne te hâte pas trop en mangeant ou en buvant, et, si tu es à table, offre à celui qui se présentera à toi dans le besoin de prendre part à ton repas; tu en seras récompensé. Si tu manges en compagnie, que ce soit sans avidité et sans gloutonnerie, tu passerais pour un gourmand. Prends tes repas la tête baissée, et de manière à ne pas finir avant les autres, de peur de les offenser.

« Si l'on te fait un présent, quelque faible qu'il soit, ne le dédaigne pas, et ne pense pas mériter davantage, car tu n'y gagnerais pas devant Dieu ni devant les hommes.

« Confie-toi entièrement au Seigneur, c'est de lui que te viendra le bien, et tu ne sais pas quand tu peux mourir.

« Je me charge de te procurer ce qui te convient, souffre et attends patiemment. Si tu veux te marier, dis-le-moi; et puisque tu es notre enfant, n'entreprends pas de le faire avant de nous en avoir parlé.

« Ne sois ni joueur ni voleur, car un de ces défauts occasionne l'autre, et c'est très honteux. Si tu évites de l'être, tu ne seras pas diffamé dans les places publiques et dans les marchés.

« Suis toujours le bon parti, ô mon fils. Sème, et tu récolteras; tu vivras de ton travail, et conséquemment tu seras satisfait et chéri de tes parens.

« On ne vit dans ce monde qu'avec bien de la peine, on ne se procure pas facilement le nécessaire. J'ai eu bien du mal à t'élever, et pourtant jamais je ne t'ai abandonné et je n'ai rien fait dont tu puisses rougir.

« Si tu veux vivre tranquille, évite de médire, car la médisance occasionne des querelles.

« Tiens secret ce que tu entends dire; qu'on l'apprenne plutôt par d'au-

tres que par toi, et si tu ne peux t'empêcher de le dire, parle franchement sans rien cacher, quand même tu croirais bien faire.

« Ne raconte pas ce dont tu as été témoin. Sois discret, car c'est un vilain vice que d'être bavard, et si tu mens, tu seras certainement puni. Garde le silence, on ne gagne rien à parler.

« Si l'on t'envoie en message près de quelqu'un qui t'accueille durement, qui parle mal de celui qui t'a envoyé, ne rapporte pas cette réponse donnée de mauvaise humeur, et ne laisse pas entendre qu'on te l'a faite. Si l'on te demande comment tu as été reçu, réponds tranquillement, en termes doux; cache le mal que l'on t'a dit, dans la crainte d'irriter les deux parties, qu'on ne se blesse ou qu'on ne se tue, et que plus tard tu ne dises tristement: *Ah! si je ne l'avais pas dit!* mais il sera trop tard, et tu passeras pour un brouillon, sans que tu aies d'excuse.

« N'aie aucun rapport avec la femme d'un autre, vis chastement, car on n'existe pas deux fois dans ce monde, la vie est courte, difficile, et tout a un terme.

« N'offense personne, n'attente pas à son honneur, rends-toi digne des récompenses que Dieu accorde à chacun comme il lui plaît, reçois ce qu'il te donnera, remercie-le, et si c'est beaucoup, ne t'enorgueillis pas. Humilie-toi, ton mérite n'en sera que plus grand, et les autres n'auront pas occasion de murmurer; mais au contraire, si tu t'attribues ce qui ne t'appartient pas, tu recevras des affronts et tu offenseras Dieu.

« Lorsque quelqu'un te parle, ne remue ni les pieds ni les mains, ne regarde pas à droite et à gauche, évite de te lever ou de t'asseoir si tu es debout; tu passerais pour un étourdi et un impoli.

« Si tu es au service de quelqu'un, aie soin de te rendre utile avec zèle et de lui être agréable; tu ne manqueras pas du nécessaire, et tu seras bien traité partout: si tu fais le contraire, tu ne pourras rester chez personne.

« Mon fils, si tu refuses d'écouter les conseils de ton père, tu feras une mauvaise fin, et ce sera ta faute.

« Ne sois pas orgueilleux de ce que Dieu t'a donné et ne méprise pas les autres; tu offenserais le Seigneur, qui t'a placé dans une position honorable.

« Si tu es ce que tu dois être, on te citera aux autres pour modèle quand on voudra qu'ils se corrigent.

« Voici, ô mon fils! les conseils que te donne un père qui te chérit; observe-les, et tu t'en trouveras bien. »

Conseils d'une Mère à sa Fille.

« Ma fille, je t'ai mise au monde, je t'ai élevée et nourrie comme il faut, l'honneur de ton père a rejailli sur toi; si tu ne fais pas ton devoir, tu ne pourras pas vivre avec les femmes vertueuses, et personne ne voudra de toi pour épouse.

« L'on ne vit dans ce monde qu'avec beaucoup de peine et de travail, les forces s'épuisent; il faut donc servir Dieu pour qu'il nous aide, nous sou-

tienne et nous accorde la santé. Il faut être active et soigneuse pour acquérir le nécessaire.

« Ma fille chérie, évite la paresse et la négligence, sois propre et laborieuse, soigne ton ménage, fais-y régner l'ordre, que chaque chose soit à sa place : voilà comme tu apprendras à faire ton devoir quand tu seras mariée.

« Dans quelque endroit que tu ailles, respecte la pudeur; ne marche pas trop vite ni en riant ou en regardant çà et là les hommes qui passent près de toi; ne regarde que ton chemin : c'est ainsi que tu acquerras la réputation d'une honnête femme.

« Aie bien soin d'être polie, de parler convenablement; et quand on t'interroge, que tes réponses soient courtes et claires.

« Soigne ta maison, fais de la toile, travaille; tu seras aimée, tu mériteras d'avoir le nécessaire pour vivre et te vêtir, tu seras heureuse, et tu remercieras Dieu de ce qu'il t'a donné les talens nécessaires pour cela.

« Ne te laisse pas aller au sommeil ni à la paresse, n'aime pas trop à rester au lit, à l'ombre ou au frais, car tu deviendrais nonchalante, libertine, et tu ne pourrais vivre avec honneur et convenablement. Les femmes qui se livrent au libertinage ne sont ni recherchées ni aimées.

« Que tu sois assise ou levée, que tu marches ou que tu travailles, que tes pensées et tes actions, ma fille, soient toujours louables. Remplis ton devoir, afin d'obéir à Dieu et à tes parens.

« Ne te fais pas appeler deux fois, viens tout de suite pour voir ce que l'on désire, afin que l'on n'ait pas le chagrin de punir ta paresse et ta désobéissance.

« Écoute bien les ordres que l'on te donne, ne réponds pas mal; et si tu ne peux pas faire ce que l'on t'ordonne sans manquer à l'honneur, excuse-toi poliment, mais ne mens pas et ne trompe personne, car Dieu te voit.

« Si tu entends appeler une autre personne et qu'elle n'arrive pas aussitôt, hâte-toi d'aller voir ce que l'on désire; fais ce que l'on voulait qu'elle fît, et tu seras aimée.

« Si l'on te donne un bon avis, profites-en, ne le méprise pas, de crainte de te faire mésestimer.

« Que ta démarche ne soit trop hâtée ni déshonnête; tu passerais pour une femme légère.

« Sois charitable, n'aie de haine ni de mépris pour personne, évite l'avarice, n'interprète rien en mauvaise part, et ne sois pas jalouse du bien que Dieu accorde à d'autres.

« Ne fais pas de tort à autrui dans la crainte qu'on ne t'en fasse à toi-même; évite le mal; ne suis pas les penchans de ton cœur, tu pourrais te tromper, tomber dans le vice, et tu ferais ta honte et celle de tes parens.

« Évite la société des menteuses, des paresseuses, des commères et des femmes de mauvaises mœurs; elles te perdraient.

« Occupe-toi de ton ménage, ne sors pas de chez toi pour te divertir, ne perds pas ton temps au marché, dans les places et les bains publics; c'est

très mal, et c'est ainsi que l'on se perd, que l'on se ruine et que l'on devient vicieuse, car on y nourrit de mauvaises pensées.

« Lorsqu'un homme cherche à t'adresser la parole, ne l'écoute pas, ne le regarde pas, garde le silence, et ne fais pas attention à lui; s'il te suit, ne lui réponds pas, dans la crainte que tes paroles n'excitent sa passion. Si tu ne fais pas attention à lui, il cessera de te suivre.

« N'entre pas chez les autres sans besoin, pour éviter que l'on ne jase sur ton compte.

« Si tu vas voir tes parens. témoigne-leur tes respects; ne sois pas paresseuse, prends part au travail qui est en train si tu le peux, et ne reste pas à regarder celles qui travaillent.

« Si tes parens te choisissent un époux, tu dois l'aimer, l'écouter, lui obéir, faire avec plaisir ce qu'il te dit, ne pas détourner la tête lorsqu'il te parle; et s'il te disait quelque chose de désobligeant, cherche à surmonter ton chagrin. S'il vit de ton bien, ne le méprise pas pour cela. Ne sois ni bourrue, ni incivile, car tu offenserais Dieu, et ton mari s'irriterait contre toi; dis-lui avec douceur ce que tu crois convenable. Ne lui tiens pas de discours offensans devant les autres et même étant seule, car c'est toi qui en porterais la honte et le mépris.

« Si quelqu'un vient rendre visite à ton mari, reçois-le bien et fais-lui quelque amitié.

« Si ton mari ne se conduit pas convenablement, donne-lui des avis sur la manière de se conduire, et dis-lui d'avoir soin de sa maison.

« Sois attentive à ce que l'on travaille à tes terres, aie soin des récoltes et ne néglige rien.

« Ne prodigue pas ton bien, aide ton mari dans ses travaux; de cette façon, tu ne manqueras pas du nécessaire et tu pourvoiras à l'éducation de tes enfans.

« Ma fille, si tu suis mes avis, tu seras aimée et estimée de tous. En te les donnant, je remplis mon devoir de mère; en les suivant, tu vivras heureuse. S'il en est autrement, ce sera de ta faute; tu verras plus tard ce qui t'arrivera de ne m'avoir pas écoutée, et l'on ne pourra pas dire que j'ai négligé de te donner les conseils que je te devais comme mère. »

Dans le discours d'un père à son fils, et plus encore dans celui d'une mère à sa fille, il n'est pas un mot que, dans notre civilisation du XIXe siècle, des parens ne crussent à propos de dire à leurs enfans, et, circonstance plus remarquable encore, ce qu'il y aurait à y ajouter se réduirait à peu de chose.

VIII. — SACRIFICES HUMAINS.

A en juger par les sentimens que propageait la religion des Aztèques, par les pratiques qu'elle recommandait aux hommes dans

leurs rapports mutuels, par les idées morales qui étaient accréditées parmi eux comme règles de conduite individuelle, c'était un peuple sage et bienveillant, et Mexico aurait pu prétendre, avant Philadelphie, au nom chrétien de *ville de l'amour fraternel*. Mais, ô fragilité de notre nature, ô contradiction du cœur humain ! ces sentimens et ces pratiques charitables, cette bienveillance et cette équité, ces ménagemens pour les femmes, qu'on regarde avec raison comme la preuve la plus concluante de la douceur des mœurs et de la culture sociale, se combinaient, par une affreuse sophistication, avec les sacrifices humains, avec des festins de cannibales. On sacrifiait des hommes en grand nombre sur les autels des dieux, et on dévorait solennellement les corps des victimes; c'étaient les banquets du plus grand apparat, ceux où l'on réunissait le plus de délices. Ils avaient, avons-nous dit, un sacrement qu'on pourrait appeler leur eucharistie; le pain qui y servait était pétri avec du sang! L'esprit demeure confondu quand on voit que ces exécrables cérémonies n'étaient point parmi les Mexicains un legs de la barbarie, transmis de génération en génération, et que des fils civilisés maintenaient par un stupide respect pour de grossiers ancêtres. Il y aurait de quoi changer en un scepticisme amer la foi en la perfectibilité humaine, dont pourtant s'alimentent avec prédilection les ames généreuses. C'était en pleine voie de civilisation que l'idée de ces horreurs était venue aux Aztèques. Plus ils avançaient, plus grandissaient leurs arts, et plus ils semblaient se passionner pour ces pratiques féroces. On dirait qu'ils étaient fascinés par un génie infernal, et on conçoit que les Espagnols aient été persuadés qu'ils avaient des communications directes et intimes avec Satan.

Citons quelques lignes de M. de Humboldt sur l'origine des sacrifices humains au Mexique (1) :

« Depuis le commencement du XIVe siècle, les Aztèques vivaient sous la domination du roi de Colhuacan; c'étaient eux qui avaient contribué le plus à la victoire que ce roi avait remportée sur les Xochimilques. La guerre finie, ils voulurent offrir un sacrifice à leur dieu principal, Huitzilopochtli ou Mexitli (dieu de la guerre), dont l'image en bois, placée dans une chaise de roseaux, appelée *siége de Dieu*, était portée sur les épaules de quatre prêtres; ils demandèrent à leur maître, le roi de Colhuacan, de leur donner quelques objets de prix pour rendre le sacrifice plus solennel. Le roi leur envoya un oiseau mort, enveloppé dans une toile de tissu grossier. Pour ajouter la dérision à l'insulte, il leur proposa d'assister lui-même à la fête. Les Aztèques feignirent d'être contens de cette offre; mais ils réso-

(1) *Vues des Cordillières*, etc., par M. de Humboldt, p. 94.

furent en même temps de faire un sacrifice qui inspirât de la terreur à leurs maîtres. Après une longue danse autour de l'idole, ils amenèrent quatre prisonniers xochimilques qu'ils avaient tenus cachés depuis long-temps. Ces malheureux furent immolés avec les cérémonies observées encore lors de la conquête des Espagnols, sur la plate-forme de la grande pyramide de Tenochtitlan, qui était dédiée à ce même dieu de la guerre Huitzilopochtli. Les Colhues marquèrent une juste horreur pour ce sacrifice humain, le premier qui eût été fait dans leur pays : craignant la férocité de leurs esclaves, les voyant enorgueillis du succès obtenu dans la guerre contre les Xochimilques, ils rendirent la liberté aux Aztèques, en leur enjoignant de quitter le territoire de Colhuacan.

« Le premier sacrifice avait eu des suites heureuses pour le peuple opprimé; bientôt la vengeance donna lieu au second. Après la fondation de Tenochtitlan, un Aztèque parcourt le rivage du lac pour tuer quelque animal qu'il puisse offrir au dieu Mexitli; il rencontre un habitant de Colhuacan appelé Xomimitl. Irrité contre ses anciens maîtres, l'Aztèque attaque le Colhua corps à corps : Xomimitl vaincu est conduit à la nouvelle ville; il expire sur la pierre fatale placée aux pieds de l'idole.

« Les circonstances du troisième sacrifice sont plus tragiques encore. La paix s'est rétablie en apparence entre les Aztèques et les habitans de Colhuacan. Cependant les prêtres de Mexitli ne peuvent contenir leur haine contre un peuple voisin qui les a fait gémir dans l'esclavage; ils méditent une vengeance atroce; ils engagent le roi de Colhuacan à leur confier sa fille unique pour être élevée dans le temple de Mexitli, et pour y être, après sa mort, adorée comme la mère de ce dieu protecteur des Aztèques; ils ajoutent que c'est l'idole même qui déclare sa volonté par leur bouche. Le roi crédule accompagne sa fille; il l'introduit dans l'enceinte ténébreuse du temple : là, les prêtres séparent la fille et le père; un tumulte se fait entendre dans le sanctuaire; le malheureux roi ne distingue pas les gémissemens de sa fille expirante; on met un encensoir dans sa main, et, quelques momens après, on lui ordonne d'allumer le copal. A la pâle lueur de la flamme qui s'élève, il reconnaît son enfant attachée à un poteau, la poitrine ensanglantée, sans mouvement et sans vie. Le désespoir le prive de l'usage de ses sens pour le reste de ses jours. Il ne peut se venger, et les Colhues n'osent pas se mesurer avec un peuple qui se fait craindre par de tels excès de barbarie. La fille immolée est placée parmi les divinités aztèques, sous le nom de *Tetcionan*, *mère des dieux*, ou *Tocitzin*, *notre grand'mère*, déesse qu'il ne faut pas confondre avec Ève, ou *la femme au serpent*, appelée *Tonantzin*.

Bientôt ils mangèrent solennellement les corps des victimes.

Quels que fussent les incidens à l'occasion desquels les sacrifices humains avaient commencé chez les Aztèques, cet usage abominable dérivait non d'une férocité bestiale, mais d'une croyance religieuse. Les Mexicains regardaient le séjour de l'homme ici-bas comme une

expiation et une épreuve; tout montre dans leur religion qu'ils croyaient que, sur la terre, *tous les êtres gémissent*, pour me servir de l'expression de saint Paul, et ont besoin d'être rachetés. Ils étaient persuadés que la Divinité s'apaise par le sang. Le sang, pensaient-ils, concilie les dieux ou détourne leur colère. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à maintenir et à étendre, comme une cérémonie religieuse, ce qui avait pu d'abord n'être qu'un sanguinaire avertissement ou une horrible vengeance contre le roi de Colhuacan. Solis, dans *la Conquête du Mexique*, place textuellement cette explication des sacrifices humains dans la bouche d'un cacique vénéré de Tlascala, Magiscatzin (le même que M. Prescott nomme Maxixca). Dans un entretien avec Cortez, ce chef lui dit que ses compatriotes ne pouvaient *se former l'idée d'un véritable sacrifice, à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres.*

L'idée religieuse des Mexicains, au sujet de la vertu du sang répandu sur les autels, leur était commune avec toute l'antiquité. Tous les peuples sans exception, sauvages et civilisés, avant la venue du Christ, ont cherché la rédemption par le sang, parce que le sang, source de la vie, leur a paru l'offrande la plus agréable aux dieux courroucés. Partout et toujours, jusqu'au christianisme, le sang des hommes a coulé pour honorer les dieux, malgré les protestations de la raison et du sentiment humain, qui pourtant, chez les anciens, avaient fait remplacer, dans la plupart des circonstances, mais non pas dans toutes, nos semblables par des animaux. Pour Moïse, on a remarqué qu'il « n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce législateur, pas une purification, même physique, qui n'exige du sang. » Le christianisme même, qui a mis fin à l'effusion du sang sur les autels, s'est conformé à ce que de Maistre appelle la *doctrine de la substitution* ou de la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables. Les péchés de nos pères et les nôtres y sont lavés par le sang. Pour être absous de son antique chûte, le monde a dû recevoir un bain de sang. Les plus savans docteurs de l'église l'ont entendu ainsi : « Dans l'immolation du Calvaire, *l'autel était à Jérusalem*, *mais le sang de la victime baigna l'univers*, » a dit Origène, qui, en cela, n'a pas voulu faire une simple métaphore, mais a eu l'intention d'énoncer un fait mystérieusement accompli. Cette fois, il est vrai, c'est le sang de Dieu lui-même qui dispense d'une autre *hostie*, et désormais les temples sont purifiés de tout sang terrestre. On peut remarquer même que le sacrifice rédempteur n'est pas fait une fois pour toutes, et qu'il se perpétue, car la messe n'est

pas une simple commémoration, et le sang du Christ y est offert tous les jours (1).

On comprend ainsi que de Maistre ait dit, non sans le motiver longuement, que les sacrifices humains du Mexique et des peuples anciens ou modernes, étrangers au christianisme, avaient leur origine dans la conscience universelle du genre humain, et provenaient d'une vérité tombée à l'état de *putréfaction*.

C'est de même une cause religieuse qui seule peut rendre pleinement compte de l'excessive rigueur du code pénal des Mexicains, car la pensée de retenir les hommes par la terreur n'en serait pas à elle seule une explication suffisante. Les Mexicains pensaient, ainsi que les druides au rapport de César, que le supplice des coupables était fort agréable à la Divinité.

Il faut dire, à la décharge de ces populations, que les sacrifices humains ne furent pas adoptés parmi les différentes nations du Mexique sans beaucoup de résistance. Les autres peuplades eurent d'abord horreur des Aztèques. Plus tard, le grand roi Nezahualcoyotl combattit long-temps chez ses propres sujets le penchant qui leur avait fait adopter ces boucheries, à l'image et à l'instigation des gens de Tenochtitlan, et il espéra les ramener au culte pur des Toltèques. Cependant, comme il ne pouvait avoir d'enfans de l'épouse qu'il avait ravie au vieux seigneur de Tepechpan, les prêtres lui remontrèrent que c'était l'effet de la colère des dieux, indignés de ce que le sang ne fumait plus sur les autels, et à la fin il céda : de nouveau le sang des hommes fut offert aux dieux; mais le fils qu'il attendait ne vint pas davantage, et il s'écria : « Ces idoles de bois et de pierre sont incapables de rien entendre ni de rien sentir. Il n'est pas possible que ce soient là les auteurs du ciel et de la terre, et de l'homme roi de la création. Il y a un Dieu plus puissant, invisible, ignoré, qui est le créateur de toutes choses; lui seul peut me consoler dans mon affliction et me soutenir dans les cruelles angoisses que j'éprouve. » Il se retira dans ses jardins de Tezcotzingo, y passa quarante jours dans le jeûne et la prière, offrant aux dieux l'encens du copal, et faisant brûler sur les autels des herbes aromatiques. Ses vœux furent exaucés. Alors, revenant ouvertement à son antipathie contre les sanglantes superstitions du pays, il érigea le temple dont nous avons parlé, qui était sous la consécration du *Dieu inconnu, la cause des causes,* et il interdit les sacrifices humains, défendant même de répandre dans le temple le sang des animaux. Après sa mort, qui eut lieu vers 1470, un demi-siècle avant

(1) Voir J. de Maistre, *Éclaircissemens sur les sacrifices.*

la conquête, les temples du royaume de Tezcuco s'ensanglantèrent de nouveau et rivalisèrent avec ceux des Aztèques.

M. Prescott, qui a peu de goût pour les discussions théologiques, a assigné aux sacrifices sanglans des Mexicains des motifs purement *humains*. J'ai indiqué tout à l'heure, d'après le témoignage même des contemporains et des auteurs de la conquête, ce que j'en crois être la cause supérieure. Toutefois l'observation de M. Prescott subsiste. Tous les actes des hommes, il faut le reconnaître, ont un mobile *humain*. La politique des empereurs et l'esprit de domination des prêtres s'accommodaient de ces fêtes horribles. Tous les pouvoirs de la terre aiment à inspirer la crainte : ils ne sauraient s'en passer, la crainte crée l'obéissance, qui est dans les nécessités premières des gouvernemens comme des sociétés; mais ils tendent à dépasser la proportion dans laquelle le jeu de ce ressort est avantageux, et souvent, en place de la crainte voisine du respect, ils vont aux confins de la terreur, s'ils ne les franchissent pas. C'est ce qu'on voit presque partout en dehors de la civilisation européenne, et ce dont souvent cette civilisation elle-même a offert le spectacle dans son propre sein. Ces exécrables sacrifices, chez les Aztèques, n'étaient donc pas seulement conformes à une croyance religieuse qui était sincère, tout le fait supposer, chez les princes et les prêtres; les uns et les autres en outre les jugeaient utiles à l'affermissement de leur autorité. Comme on l'a remarqué au sujet des spectacles de gladiateurs chez les Romains, la vue du sang entretenait chez les populations l'énergie militaire, et contrebalançait l'influence du progrès des arts et du raffinement des mœurs, qui tendait à les amollir. Ainsi, l'empereur aztèque avait plus de chances d'avoir une bonne armée pour maintenir sous sa loi les peuples qu'il avait conquis. Soit par l'effet de penchans superstitieux, soit par un épouvantable calcul, à mesure que l'empire s'agrandit les sacrifices humains se multiplièrent. Jamais il n'y avait eu autant de sacrifices humains que sous le dernier Montezuma, et ce prince augmentait sans cesse le nombre des victimes. Les compagnons de Cortez eurent la patience et le courage de compter les crânes disposés en trophées dans les enceintes de quelques-uns des temples; ils en trouvèrent une fois 136,000. L'estimation la plus modérée est qu'à l'arrivée des Espagnols, tous les ans 20,000 personnes étaient immolées. Lors de l'inauguration du grand temple du dieu Huitzilopotchli, à Mexico, en 1486, trente-trois ans avant la conquête, 70,000 victimes, ramassées pendant plusieurs années dans toutes les parties de l'empire, furent égorgées une à une. La boucherie dura plusieurs jours sans relâche; la procession de ces malheureux occupait deux milles de long.

Les victimes étaient les criminels, les rebelles; quand une ville avait manqué à sa fidélité envers le souverain, on la taxait à un certain nombre de personnes, hommes, femmes et enfans. Mais c'était la guerre qui contribuait le plus à alimenter les autels. Dans un entretien avec Cortez, l'empereur interrogé par le *conquistador* sur le motif qu'il pouvait avoir eu pour ne pas en finir avec les Tlascaltèques qui refusaient de reconnaître sa suzeraineté, répondit qu'en cessant la guerre avec eux, on eût été embarrassé pour se procurer des victimes en nombre suffisant pour honorer les dieux.

Cependant tout captif n'était pas pour cela même inexorablement voué au sacrifice. Les Mexicains tenaient la bravoure en grande considération, et ils offraient aux plus braves des prisonniers une chance de salut :

« Il existait au milieu de toutes les places de la ville des constructions circulaires en chaux et en pierres de taille, de la hauteur de huit pieds environ. On y montait par des gradins; au sommet était une plate-forme ronde comme un disque, et au milieu une pierre ronde scellée, ayant un trou au centre. Après certaines cérémonies, le chef prisonnier montait sur cette plate-forme; on l'attachait par le pied à la pierre du milieu, au moyen d'une petite corde; on lui donnait une épée, une rondache, et celui qui l'avait pris venait le combattre; s'il était de nouveau vainqueur, on le regardait comme un homme d'une bravoure à toute épreuve, et il recevait un signe en témoignage de la vaillance qu'il avait montrée. Si le prisonnier remportait la victoire sur son adversaire et sur six autres combattans, de sorte qu'il restât vainqueur de sept en tout, il était délivré, et on lui rendait tout ce qu'il avait perdu pendant la guerre. Il arriva un jour que le souverain d'un état, nommé *Huecicingua* (Huexotzingo), combattant avec celui d'une autre ville, nommé Tula, le chef de Tula s'avança tellement au milieu des ennemis, que les siens ne purent le rejoindre. Il fit des prouesses admirables, mais les ennemis le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le prirent et le conduisirent chez eux. Ils célébrèrent leur fête accoutumée, le placèrent sur la plate-forme, et sept hommes combattirent contre lui. Tous succombèrent l'un après l'autre, quoique le captif fût attaché suivant l'usage. Les habitans de Huexotzingo, ayant vu ce qui s'était passé, pensèrent que s'ils le mettaient en liberté, cet homme, étant si brave, n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il les eût tous détruits. Ils prirent donc la résolution de le tuer. Cette action leur attira le mépris de toute la contrée; ils furent regardés comme des gens sans loyauté et des traîtres, pour avoir violé dans la personne de ce seigneur l'usage établi en faveur de tous les chefs (1). »

Provenant de nations dont les croyances étaient les mêmes, les

(1) Collection Ternaux, *Relation d'un gentilhomme à la suite de Cortez*, p. 61 du volume intitulé : *Recueil de pièces relatives à la conquête du Mexique.*

victimes subissaient leur sort sans se plaindre. Les populations les regardaient comme des messagers députés vers la Divinité, qui les accueillait favorablement pour avoir souffert en son honneur. Elles les priaient de se charger de leurs réclamations près des dieux, de leur rappeler leurs affaires. Chacun leur confiait ses vœux en leur disant : « Puisque tu vas retrouver mon Dieu, fais-lui savoir mes besoins afin qu'il y satisfasse. » On les parait, on leur faisait des présens avant l'immolation. Il y avait au temple une fête mêlée de danses auxquelles le captif prenait part, et au moment suprême, on lui disait le message le plus important qu'il eût à remplir près des dieux.

Dans les conquêtes des Mexicains, on rencontre, même à côté des réserves faites pour les autels des dieux, de nombreux traits de clémence. Le récit des agrandissemens successifs de l'empire aztèque, par Tezozomoc, que M. Ternaux a récemment publié, montre que ce n'étaient point des vainqueurs impitoyables. Ils donnaient à leur générosité quelquefois des formes étrangement naïves, comme ont pu le faire souvent les barbares envahisseurs de l'empire romain ou les chefs de bandes du moyen-âge. J'emprunte un exemple à ces annales de Tezozomoc : il s'agit de la conduite de l'empereur Axayacatl, père de Montezuma, après l'assaut de la ville de Tlatelolco, envers les vieillards, les femmes et les enfans. Les guerriers de Tlatelolco avaient affecté beaucoup d'arrogance.

« Axayacatl et les principaux chefs mexicains allèrent alors chercher les vieillards, les femmes et les enfans qui s'étaient cachés au milieu des roseaux, et dont une partie s'était enfoncée dans les marécages jusqu'à la ceinture, quelques-uns même jusqu'au menton, et leur dirent : « Femmes, avant de sortir de l'eau, il faut, pour nous montrer votre respect, que vous imitiez le cri des dindons et des autres oiseaux du lac. » Les vieilles femmes se mirent alors à crier comme des dindons, et les jeunes comme les oiseaux que l'on appelle cuachil ou yacatzintli, de sorte qu'elles firent un tel bruit, que l'on eût dit que le marais était réellement rempli d'oiseaux. Axayacatl leur permit ensuite de sortir du lac, et les remit en liberté. »

A côté de ces sacrifices, dans la religion même des Mexicains on trouve des traits qui annoncent un sentiment profond d'humanité. Ainsi leur conception de la vie future leur faisait admettre trois états qu'on pourrait comparer à ce que nous appelons le paradis, le purgatoire, l'enfer ; mais leur enfer se distinguait par l'absence de tortures physiques. C'était une peine morale qui y était infligée ; les damnés étaient livrés à leurs remords au sein de ténèbres éternelles (1), et le

(1) A proprement parler, l'intermédiaire entre le paradis et l'enfer se rappro-

même peuple qui avait cette notion élevée, purifiée de l'autre vie, se livrait, sur la plus grande échelle, au nom de la religion, à des exécutions matérielles, sous la forme la plus hideuse. Le bûcher que d'autres religions ont employé cache au moins la victime dans des flots de fumée. Ici l'offrande était une effusion de sang; le sang était répandu, étalé, on en faisait parade à la face du soleil, sous les regards attentifs d'une foule immense. Conduite par les prêtres processionnellement à pas lents, au son de la musique et au milieu des chants du rituel, la victime gravissait une pyramide qui formait le temple, et dont on faisait le tour à chacune des trois ou quatre terrasses qui la partageaient en étages. La pierre du sacrifice était tout en haut, en plein air, entre les deux autels où brûlait, nuit et jour, le feu sacré, devant le sanctuaire en forme de tour élancée qui recélait l'image du dieu. Le peuple assemblé au loin contemplait, dans un profond silence, sans perdre aucun détail. La victime enfin, après des prières, était étendue sur la pierre fatale. Le sacrificateur, quittant la robe noire flottante dont il était ordinairement vêtu, pour un manteau rouge, s'approchait armé du couteau d'itzli, lui ouvrait la poitrine, en retirait le cœur fumant, barbouillait de sang les images des dieux, versait le sang autour de lui, ou en faisait, avec de la farine de maïs, une horrible pâtée. Voilà ce qui s'alliait pourtant avec la passion des fleurs, avec les idées les plus pures; voilà ce dont on venait repaître ses yeux cinquante fois par an, après s'être, la veille ou le matin, doucement balancé dans une atmosphère embaumée, au milieu d'une végétation riante, sur les eaux du lac, à bord des fées chinampas!

Diverses circonstances redoublent la stupeur que causent de telles pratiques de la part de ces peuples et forcent d'admettre qu'elles procédaient, comme nous l'avons dit, de la doctrine d'expiation interprétée par une atroce frayeur : la peur est féroce mille fois plus que le courage. A côté de ces cérémonies de sang, le culte des Aztèques en présentait d'autres d'une candide innocence; on eût dit le doux et tendre Abel honorant le Très-Haut. C'étaient des processions entrecoupées de chants et de danses où les jeunes gens des deux sexes rivalisaient de parure et de beauté et déployaient une agilité extraordinaire (1). De jeunes filles et des enfans, la tête ceinte de guirlandes

chait plus du premier que du second. C'était une ombre de paradis, où l'on n'avait que des joies fort ternes.

(1) Les Aztèques avaient une grande dextérité pour toutes sortes de tours d'adresse. On en amena à la cour de Castille, qui firent le ravissement des Espagnols.

de fleurs, la joie et la reconnaissance sur la figure, portaient pieusement des offrandes de fruits, prémices de la saison, et d'énormes épis de maïs, qu'on déposait, en brûlant des parfums, devant les images des dieux. Si des victimes étaient immolées alors, c'étaient des oiseaux, particulièrement des cailles. Tel était le caractère du culte des Toltèques, sur la civilisation desquels les Aztèques étaient venus greffer leurs instincts plus énergiques et plus passionnés. Quelques-unes des cérémonies des Toltèques étaient ainsi demeurées intactes, sans que la main violente de leurs successeurs y mît son empreinte, et faisaient le plus étrange contraste avec celles qui étaient sorties de l'imagination des Aztèques eux-mêmes.

Ces inventions d'un mysticisme affreux étaient disposées avec beaucoup de pompe et d'art. Chacun de ces sacrifices sanglans représentait un drame qui dépeignait quelqu'une des aventures du dieu auquel il était consacré, et d'où ressortait une moralité. Dans le nombre on pourrait signaler des solennités dont à coup sûr le spectacle révolterait les hommes de notre siècle, à cause de l'acte tragique qui les terminait, mais dont il est impossible de lire la description sans en admirer la majesté, le sens profond et, je ne puis trouver d'autre expression, l'élégance; pour un peu plus j'eusse dit la grace. Telle était celle du *Feu nouveau*, telle, mieux encore, la fête du dieu Tezcatlipoca, générateur de l'univers, ame du monde.

D'après la cosmogonie des Aztèques, le monde avait éprouvé quatre catastrophes où tout avait péri. Ils en attendaient une cinquième au terme d'un de leurs cycles de cinquante-deux ans, où tout devait de même disparaître, jusqu'au soleil qui devait être effacé des cieux. A l'achèvement du cycle qui, de même que la fin de l'année, concordait à peu près avec le solstice d'hiver, ils célébraient une fête commémorative de la fin et du renouvellement qu'avait quatre fois subi le monde, et destinée à conjurer le cinquième cataclysme dont le genre humain, la terre et les astres eux-mêmes, sans excepter celui qui sert de foyer à l'univers, étaient menacés par un arrêt des dieux. Les cinq jours néfastes par lesquels se fermait l'année étaient consacrés à des manifestations de désespoir. Les petites images des dieux qui ornaient les maisons et les protégeaient, comme les dieux lares des anciens, étaient brisées. On laissait mourir les feux sacrés qui brillaient sur la pyramide de chaque teocalli (temple); on cessait d'allumer le foyer domestique; chacun détruisait son mobilier, déchirait ses vêtemens. Tout prenait l'image du désordre pour la venue des mauvais génies qui projetaient de descendre sur la terre.

Le soir du cinquième jour, les prêtres, emportant les ornemens de leurs dieux, s'en allaient en procession jusqu'à une montagne éloignée de deux lieues, menant avec eux la plus noble victime qu'ils pussent trouver parmi les captifs. Sur le sommet de la montagne on attendait en silence l'heure de minuit; la constellation des pléiades, qui jouait un rôle dans leur cosmogonie, s'approchait alors du zénith; c'est à cet instant que la victime était sacrifiée. On enflammait par frottement des bois placés sur sa poitrine béante, c'était le *feu nouveau* dont aussitôt on communiquait la flamme à un bûcher funèbre sur lequel la victime était consumée. Dès que le bûcher embrasé flamboyait au loin, des cris de joie et de triomphe s'élevaient vers le ciel des collines du voisinage, des sommets des temples, des terrasses des maisons, où toute la nation réunie, debout, les regards tournés dans la direction de la montagne, attendait avec anxiété l'apparition de ce signal de salut. Du bûcher sacré, des courriers partaient de toute leur vitesse, tenant des torches ardentes pour distribuer le feu nouveau qui sur leurs pas aussitôt éclatait de toutes parts aux sommets des autels. Peu d'heures après, le soleil se levant sur l'horizon annonçait aux hommes que les dieux prenaient en pitié la création, et que, pour la durée d'un cycle encore, le genre humain était à l'abri de la destruction; mais, pour se racheter pendant le cycle d'après, il fallait que les peuples, durant les cinquante-deux ans qui leur étaient accordés, demeurassent fidèles à la loi venue des dieux. Les jours intercalaires qui suivaient, au nombre de douze ou treize, étaient consacrés à des fêtes. On réparait les maisons, on remontait les ménages en ustensiles, on faisait de nouveaux vêtemens, et on rendait graces au ciel.

La fête du dieu Tezcatlipoca était d'un différent caractère. La mythologie aztèque le figurait sous les traits d'un homme à l'éternelle jeunesse, d'une beauté accomplie. Une année d'avance, on choisissait parmi les captifs celui qui était le plus beau, en prenant garde qu'il n'eût aucune tache sur le corps. De ce jour, le dieu était personnifié en lui, et des prêtres attachés à sa personne s'appliquaient à le façonner, afin qu'il eût une tenue pleine de dignité et de grace. On l'habillait avec élégance et splendeur. Il vivait au milieu des fleurs, et les parfums les plus exquis brûlaient à son approche. Lorsqu'il sortait, il avait à son service des pages ornés avec une royale magnificence. Il allait et venait en toute liberté, s'arrêtant dans les rues ou sur les places publiques pour jouer, d'un instrument qu'il portait, quelque mélodie qui lui plaisait, et alors la foule se prosternait de-

vant lui comme devant le Dieu créateur de qui tous les êtres tiennent la vie. Il menait cette existence de faste et d'enivrement jusqu'à ce qu'on ne fût plus qu'à un mois du jour fatal. A ce moment, on lui amenait quatre vierges d'une rare beauté qui, une fois à lui, n'étaient plus désignées que par les noms des quatre principales déesses. Il passait ainsi son dernier mois dans le plaisir, menant avec lui ses célestes épouses dans de somptueux banquets chez les premiers personnages de l'état, qui se disputaient l'honneur de l'avoir et de lui rendre les hommages dus au dieu lui-même.

Cependant le jour du sacrifice arrivait; l'appareil des délices s'évanouissait subitement autour de lui. Il disait adieu à ses belles compagnes, et une des barques d'apparat de l'empereur le conduisait sur la rive du lac, à une lieue de la ville, au pied de la pyramide consacrée au dieu. La population de la capitale et des environs était rangée tout autour. Il gravissait lentement en tournant, selon l'usage, les cinq étages du teocalli, et faisait des stations à chacune desquelles il se dépouillait de quelqu'un de ses brillans insignes, jetait quelques-unes des fleurs dont sa personne était ornée, ou brisait l'un des instrumens sur lesquels il avait fait entendre ses accords. Au sommet de la pyramide, il était reçu par six prêtres, tous, un excepté, vêtus de noir, avec leurs longs cheveux épars. Le sacrifice était consommé, et le cœur de la victime, présenté d'abord au soleil, était mis aux pieds de la statue du dieu. Puis, les prêtres s'adressant à la foule, tiraient de ce mythe ensanglanté de solennels enseignemens, disant que telle était l'image de la destinée de l'homme, auquel tout semble sourire au début de la vie, et qui souvent termine sa carrière dans le deuil ou par un désastre, et avertissant que la prospérité la plus éclatante touche à la plus sombre adversité.

IX. — DES PRÊTRES DE CES PEUPLES.

Après ces détails sur les sacrifices humains, on comprendra mieux la position des prêtres dans la société mexicaine, de quel crédit et de quelle autorité ils jouissaient. Lorsque les dieux réclament de pareils honneurs, on conçoit combien leurs ministres, organes de leurs volontés et intermédiaires entre le ciel et la terre, doivent être craints et obéis.

Le clergé mexicain formait dans l'état un ordre nombreux, riche, puissant, nombreux à ce degré, que le grand temple de Mexico, qui réunissait, il est vrai, le culte de plusieurs dieux, et où Cortez trouva

quarante sanctuaires, comptait cinq mille prêtres. A chaque temple était attachée une certaine quantité de terres pour la subsistance des prêtres et pour le maintien du culte où l'on déployait beaucoup de pompe. Ils faisaient exploiter leurs terres par des tenanciers qu'ils traitaient avec la même libéralité qu'on voyait en France et en Espagne, partout en Europe, du temps, peu éloigné encore, où les ordres monastiques étaient propriétaires. Peu à peu une grande partie du sol mexicain passa entre les mains des prêtres; la dévotion des princes, ou leur politique bien ou mal conçue, les poussait à favoriser ainsi l'agrandissement des domaines du clergé. Sous le dernier Montezuma, la richesse territoriale du corps sacerdotal était devenue immense. Les dons des fidèles ajoutaient encore à l'opulence de cet ordre par l'offrande de fruits de la terre et de productions de toute sorte. Le clergé mexicain était, cependant, sobre pour lui-même; les prêtres vivaient retirés autour des temples, priant régulièrement à plusieurs heures du jour, pratiquant souvent le jeûne, se flagellant très durement et se déchirant la peau avec des pointes d'aloès. S'ils se mêlaient au monde, c'était, non pour en partager les plaisirs, mais pour y assurer leur influence. Au sujet du célibat des prêtres, les témoignages se contredisent. Cortez dit expressément : « Les prêtres ne se marient point et n'ont aucun rapport avec les femmes. » Et, en effet, il semble que les hommes qui imposaient à la société les expiations les plus cruelles dussent subir eux-mêmes une rude loi de sacrifice. Cependant M. Prescott adopte l'opinion contraire. Ne peut-on croire qu'une partie du clergé seulement était astreinte à cette règle? C'est ce que dit Pierre de Gand, et ainsi s'expliquerait la contradiction apparente. Avec l'excédant de leurs revenus, ils faisaient des charités d'une manière qui rappelle les distributions à la porte des couvens espagnols. Néanmoins, il ne paraît pas que, comme les moines de la Péninsule, ils eussent du penchant à encourager ou même à tolérer la fainéantise. L'obligation du travail apparaît au fond de tous les préceptes de la religion aztèque.

Ils s'étaient attribué le monopole de l'éducation, et en conséquence ils prenaient dans les temples, auprès d'eux, les jeunes gens des deux sexes des classes nobles et des classes moyennes, les prêtresses élevant les jeunes filles, et les prêtres les garçons. Ils retenaient les enfans des chefs jusqu'au jour où on les mariait, comme des néophytes dévoués, et leur laissaient croître la chevelure pour ne la couper qu'alors. L'enseignement avait plusieurs degrés; mais dans ce cadre d'instruction tout avait un sens ou un but religieux. Le délassement

des filles était de tresser de leurs mains des ornemens pour les autels et les sanctuaires; les garçons entretenaient les feux sacrés, chantaient aux cérémonies comme nos enfans de chœur, avaient soin des fleurs qui ornaient les temples et des guirlandes dont étaient entourées les statues des dieux. On les initiait aux secrets de la science; on leur apprenait l'écriture et la lecture des hiéroglyphes. Dans des écoles supérieures, on leur faisait pratiquer l'astronomie et l'astrologie, et on les familiarisait avec les principes du gouvernement. La tenue des écoles était extrêmement sévère : le mensonge en était proscrit avec une rigueur particulière, et si un enfant persistait à s'y adonner, pour qu'il servît d'exemple, on lui fendait légèrement la lèvre. Dans tout ce qui touchait aux mœurs, on y déployait une grande austérité.

Après avoir pétri à leur gré l'esprit et le cœur des jeunes gens, les prêtres mexicains les plaçaient et les poussaient dans la société. C'était une garantie de plus pour leur influence dominatrice.

L'ordre sacerdotal était gouverné par deux grands-prêtres, qui étaient élus, dans le sein même du clergé, par le prince assisté des principaux chefs. Cette dignité se conférait à la capacité, quelle que fût la naissance. Après le souverain, les deux grands-prêtres avaient le pas sur tout le monde dans l'état, et rien à peu près d'important ne se faisait sans qu'ils fussent consultés.

X. — DE L'ORIGINE DE LA CIVILISATION MEXICAINE.

Nous pouvons maintenant nous poser une question :

D'où dérivait la civilisation de ces peuples? On ne peut le dire avec quelque certitude. A la fin du XIIe siècle, plusieurs peuplades de la même famille étaient venues du nord se fixer dans la belle vallée de Mexico, désignée aujourd'hui encore, par son nom antique d'Anahuac : c'étaient les Chichimèques, race barbare, et ensuite les Nahucetlaques en sept tribus distinctes, parmi lesquelles on distinguait les Acolhues ou gens de Tezcuco, les Mexicains proprement dits ou Aztèques, les gens de Tlascala, ceux de Chalco, de Xochiacilco et les Tepanèques. La mystérieuse région qui leur avait servi de point de départ était indiquée chez les Aztèques par le nom d'Aztlan. Ce devait être bien loin au nord-ouest de Mexico. Le pélerinage avait été long et périlleux, signalé par beaucoup de vicissitudes. Il avait été interrompu par plusieurs stations, l'une desquelles est probablement indiquée par les ruines nommées *Casas Grandes*, éparses sur les bords du Rio-Gila. Mais ils ne s'arrêtèrent définitivement que lors-

qu'ils eurent rencontré le signe annoncé par l'oracle, un aigle perché sur un nopal au milieu des eaux et tenant un serpent à son bec (1). A cette place ils fondèrent leur ville de Tenochtitlan, devenue depuis, sous le nom de Mexico, l'une des plus belles de l'univers. On assure que dans les environs de la baie de Nootka, qui est, comme on sait, sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, et dans tout l'espace compris entre les 50e et 60e degrés de latitude, on trouve des tribus dont l'idiome en plusieurs dialectes a de remarquables rapports avec la langue mexicaine. Les peuplades apparues sur le plateau mexicain vers la fin du XIIe siècle y avaient trouvé des nations possédant les attributs de la civilisation. C'étaient les héritiers, mais non la descendance directe des Toltèques, peuple avancé dans les arts et les sciences, à l'humeur douce, aux habitudes laborieuses, qui s'était présenté, venant du nord pareillement, sur le plateau d'Anahuac, l'an 648 de notre ère; mais, quatre siècles après, en 1051, après avoir été amoindris par la peste et la disette, les Toltèques avaient émigré pour se porter plus au midi, où l'on peut croire qu'ils fondèrent dans l'Amérique centrale et dans le Yucatan les villes dont on retrouve aujourd'hui avec étonnement, à Mitla, à Uxmal, à Palenque, par exemple, les ruines majestueuses, échappées à l'action du temps et à celle de la végétation tropicale, destructrice puissance. Les Toltèques avaient érigé de vastes monumens. C'est à eux qu'on doit le groupe des pyramides de Saint-Jean de Teotihuacan (2), qui sont en argile avec un revêtement en pierre, en cela semblables à celles de Sackarah dans la Haute-Égypte, partagées de même par des terrasses en plusieurs étages, et qui, comme toutes les pyramides d'Égypte, y compris les célèbres monumens en belle pierre, situés dans la plaine de Giseh, aux portes du Caire, sont orientées vers les quatre points cardinaux (3). Ils furent aussi les architectes de la vaste pyramide de Cholula, qui servait de support au sanctuaire du dieu des airs Quetzalcoalt, au sommet de laquelle aujourd'hui le voyageur aperçoit une chapelle entourée d'arbres et desservie par un moine indien (4).

(1) Ce sont aujourd'hui les armes nationales du Mexique indépendant.

(2) La principale de ces pyramides, celle qui est dédiée au soleil, a aujourd'hui encore une hauteur de 55 mètres avec une base de 208 mètres de côté. La grande pyramide de Cheops, à Giseh, a 234 mètres de base et 146 mètres d'élévation.

(3) Quelques personnes cependant ont attribué les pyramides de Saint-Jean de Teotihuacan à un peuple plus ancien, les Olmèques.

(4) La pyramide de Cholula n'est pas plus élevée que celle du soleil à Saint-Jean de Teotihuacan, elle est exactement de la même hauteur; mais le côté de sa

Selon toute apparence, il convient de rapporter aux Toltèques la plupart des arts utiles et des connaissances qui distinguaient les Aztèques eux-mêmes.

On peut penser que l'Asie, mère commune de toutes les civilisations de l'ancien-monde, avait contribué pour une part à fournir les élémens de la sociabilité mexicaine, ou du moins apporté un contingent aux idées religieuses et aux sciences des nations d'Anahuac. Des traditions, qui, par plusieurs côtés, ainsi qu'on l'a vu, se rapprochent de nos croyances bibliques, sembleraient leur être arrivées par là. Le fait est que la communication de l'Asie à l'Amérique, par le nord-ouest de celle-ci, est très facile. Le détroit de Behring, qui sépare les deux continens vers le 66° de latitude, n'a que *cent kilomètres* de large, et encore au milieu du canal trouve-t-on quelques îles qui peuvent servir de station intermédiaire (1). Sans remonter tout-à-fait à ces latitudes septentrionales, où l'Asie n'a jamais offert que des régions glacées et des tribus barbares, il est aisé de passer en canot, du Kamtchatka ou même du Japon par les îles Kouriles, aux rivages américains, en allant d'île en île dans l'archipel allongé des Aleütiennes, de manière à ne jamais rester plus de quarante-huit heures d'une fois sur l'Océan. On peut encore remarquer qu'une chaîne d'îles d'une immense longueur s'étend, sans interruption considérable, des parages de la Chine, sinon de beaucoup plus loin, à l'Amérique, car si les Aleütiennes se développent du Kamtchatka au nouveau continent, de la Chine au Kamtchatka on trouve premièrement Formose, puis le chapelet des îles Lieou-Kieou, le groupe plus massif du Japon, et enfin les Kouriles. Alors que le céleste empire, ayant plus de sève qu'aujourd'hui, éprouvait le besoin de s'épandre, tandis qu'actuellement toute sa prétention serait de se refermer sur lui-même, l'esprit de commerce et la propagande religieuse ont poussé les hommes à suivre cette immense chaussée de plus de 5,000 kilomètres de long, tantôt sous-marine, tantôt appa-

base est presque double de celui de la pyramide de Cheops, exactement de 440 mètres. Elle est orientée tout comme les autres, et partagée en étages, comme celles de Saint-Jean de Teotihuacan et de Sackarah, par des terrasses successives, régnant chacune sur tout le pourtour. De même que celles de Sackarah, elle est en briques cuites au soleil.

(1) Quelquefois, selon M. de Humboldt, les Tchouktches d'Asie, malgré leur haine invétérée contre les Esquimaux du golfe de Kotzebue, passent par là aux côtes américaines. Ainsi, ces sauvages auront été les premiers de l'ancien continent, selon toute apparence, à visiter le nouveau; mais ils y allèrent sans rien voir, rien apprendre, ni rien rapporter, et ils ne purent s'y étendre au loin, car rien ne les y engageait.

raissant au-dessus de la surface des eaux, en archipels allongés, qui relie les plus belles régions de l'Asie au Nouveau-Monde. Deux cents ans avant notre ère, les annales chinoises mentionnent l'expédition mystique de Thsin-Chi-Houang-Ti, qui parcourut ces mers orientales « pour chercher un remède qui procure l'immortalité de l'ame. » Ces nations commerçantes, alors voyageuses, possédaient très anciennement la boussole pour se guider. On serait donc fondé à présumer, sauf vérification historique et archéologique, qu'elles ont découvert le nouveau continent. Pour des peuples civilisés et puissans, qu'était-ce en effet que le voyage d'Amérique, en comparaison des pérégrinations que des sauvages ont pu accomplir dans le même grand Océan, sur des distances de plus de 2,000 kilomètres, de Taïti, par exemple, à la Nouvelle-Zélande, ainsi que c'est bien constaté par l'analogie des idiomes et des coutumes?

Les rapports anatomiques entre les Asiatiques de l'Orient le plus reculé et les indigènes de l'Amérique sont si nombreux, que M. de Humboldt a pu s'expliquer en ces termes : « On ne peut se refuser d'admettre que l'espèce humaine n'offre pas de races plus voisines que le sont celles des Américains, des Mongols, des Mantchoux et des Malais. » Cependant cet argument est loin de suffire à établir que les habitans de l'Amérique soient venus de l'Asie. La science ne contredit point la tradition biblique de l'unité de l'espèce humaine, et du moment que l'on croit à cette unité, il est tout simple d'admettre que la proximité des lieux, proximité extrême ici, on vient de le voir, entraîne celle des conformations, comme elle a causé celle des plantes qu'offrent les deux continens tant qu'ils s'avoisinent, soit par le Groënland, soit par le Kamtchatka; mais on reconnaît dans les notions scientifiques des Mexicains quelques points de conformité avec la science asiatique, qui forcent d'admettre certain contact entre les hommes des deux continens. J'en citerai un exemple, le plus frappant de tous :

Les Aztèques distinguaient les jours successifs dans leur calendrier par des signes représentant certains animaux. Les peuples d'origine mongole désignent de même par des figures d'animaux les douze signes du zodiaque. Sur les douze bêtes adoptées par les Orientaux, quatre existent au Mexique (1); on les retrouve dans le calendrier mexicain. Trois autres qu'offre l'Asie manquaient à l'Anahuac, mais y avaient des analogues assez voisins (2); c'est par ces analogues que les

(1) Le lièvre, le serpent, le singe, le chien.

(2) Chez les Mongols, ce sont : le léopard, le crocodile, la poule, remplacés sur

avaient remplacés les Mexicains. Les cinq autres signes mongols (1) n'ayant ni semblables ni analogues au Mexique, on y avait substitué des animaux tout différens. Et il ne faut pas perdre de vue que si les signes mongols servaient de préférence à indiquer les années successives des séries composant leurs cycles, on les faisait servir aussi à représenter et les mois et les jours et même les heures. Enfin, les signes du calendrier aztèque, de même que ceux des Mongols, avaient un usage astrologique, et c'est peut-être par là que la communauté était venue.

Le calendrier lunaire des Indous, formé de signes plus arbitraires encore, offre une correspondance curieuse avec le calendrier des Aztèques. Pour se refuser à accueillir ces preuves d'une communication d'un continent à l'autre, il faudrait nourrir un respect bien profond pour *sa majesté le hasard*, ainsi que disait un monarque philosophe.

Le Nouveau-Monde n'était donc pas sans avoir eu quelques rapports avec les hommes civilisés de l'Asie, et quelques-uns des élémens de la civilisation mexicaine en conservaient la trace manifeste; mais il serait plus que téméraire de considérer la civilisation mexicaine comme une branche sortie du tronc asiatique. En Europe, nous portons sur nos institutions et nos personnes la preuve d'une filiation grecque et romaine. A défaut de la philologie, de la technologie, et de l'étude des religions et des mœurs, l'histoire seule nous interdirait le doute sur ce point. Nous dérivons des Romains et des Grecs par voie de colonisation ou de conquête, et avec un peu d'effort on trouve directement chez nous, abstraction faite des monumens de l'histoire, les signes certains d'une origine plus ancienne encore. Entre l'Asie et le Mexique point de liens semblables. Dans la civilisation, la descendance se reconnaît à de frappantes similitudes dans la vie usuelle, et les Mexicains n'avaient de l'Asie ni ses animaux utiles, le cheval, le bœuf, le mouton, le chameau, ni ses grains alimentaires. L'Asie vit de riz; ils se nourrissaient de maïs. Les Mexicains ignoraient le fer, qui était connu en Asie quinze siècles avant l'ère chrétienne. Leur écriture et leur numération ne ressemblaient point à celles des Asiatiques; on n'a découvert rien de commun entre leur langue et celles de l'Asie. Or, si le Mexique avait été colonisé par des Asiatiques, par tous ces côtés il en eût gardé la marque. Les Chinois et les Japonais ont des

le calendrier mexicain par l'*ocelotl* (quadrupède féroce, semblable au jaguar, mais plus petit), le lézard, l'aigle.

(1) La souris, le bœuf, le cheval, le mouton, le porc.

annales régulièrement tenues, et, malgré de Guignes, rien n'y annonce la découverte d'un continent, rien n'y indique des échanges avec l'Amérique. De même aucun souvenir de la Chine et de l'Inde ne subsistait au Mexique. Ainsi les Mexicains n'étaient, par rapport à l'Asie, ni des enfans, ni des colons ou des initiés. Les communications entre l'Anahuac et le revers oriental de l'ancien continent se réduisaient au contact de quelques Asiatiques isolés, égarés de leur chemin, desquels les Mexicains avaient tiré quelques notions de science et d'astrologie et quelques traditions cosmogoniques, et qui n'étaient pas retournés chez eux. On peut croire enfin que ce que les Aztèques avaient des grands peuples de l'Asie, ils ne l'avaient reçu que par intermédiaire et déjà dénaturé.

Considérées isolément, les traditions donneraient même à croire que ce serait plutôt du revers de l'ancien continent qui est opposé à la Chine, de l'Europe en un mot, que serait venue la civilisation mexicaine, et, disons-le, la civilisation américaine en général. Chez les peuples régulièrement constitués que les Espagnols ont rencontrés dans le Nouveau-Monde, sur les trois plateaux du Mexique, de Cundinamarca et du Pérou, la tradition représente les initiateurs comme arrivant en effet de l'orient, et non pas de l'occident. Au Mexique Quetzalcoatl, dans le pays de Cundinamarca Bochica, et au Pérou Manco-Capac, viennent de par-delà les monts ou même d'au-delà des mers, du côté où le soleil se lève, et les descriptions qu'on donne de leurs personnes se rapportent à notre race caucasienne mieux qu'à toute autre.

Mais le plus sûr est de considérer la civilisation mexicaine comme autochtone. Les races rouges avaient trouvé chez elles-mêmes les principaux matériaux de leur édifice religieux, social et politique. Des êtres supérieurs les avaient tirés du fond de leur génie, ou les avaient reçus par l'effet d'une de ces illuminations révélatrices auxquelles il faut recourir comme à la cause suprême lorsqu'on essaie de remonter à l'origine des sociétés. Que si, parmi les analogies qu'on a invoquées en faveur des divers systèmes d'après lesquels la civilisation du Mexique procéderait d'une de celles de l'ancien monde, il est des traits de ressemblance remarquables et séduisans, tels que les pyramides colossales et orientées, quelques autres caractères de l'architecture, et l'emploi de signes hiéroglyphiques, il convient de se demander s'il ne serait pas juste de les attribuer simplement à ce que l'homme est semblable à lui-même dans ses ouvrages comme en sa personne, et si, au contraire, il ne serait pas bien surprenant que les

premiers siècles des empires, dans des climats analogues, quelque séparés qu'ils puissent être par la distance, n'offrissent pas spontanément quelques similitudes (1).

Pour montrer combien il est facile de s'abuser en tirant des conséquences de certains rapprochemens entre la civilisation antécolombienne de l'Amérique et celle de l'ancien continent, M. Prescott fait remarquer que, dans la cérémonie funèbre des Aztèques, on retrouve des ressemblances à la fois avec les usages des peuples catholiques, avec ceux des musulmans, des Tartares, et de l'antiquité tant romaine que grecque. Faut-il en conclure que c'est à chacune de ces origines qu'on doit faire remonter la civilisation aztèque? N'est-il pas plus simple de croire qu'elle ne dérive d'aucune d'elles et qu'elle est autochtone, sauf à admettre pourtant qu'elle a eu des relations accidentelles avec l'un ou l'autre des revers de l'ancien continent, avec tous les deux peut-être?

Mais par quels évènemens la civilisation européenne est-elle venue se greffer sur celle d'Anahuac? Quel a été le caractère de la conquête de Cortez? Quels en ont été les incidens?

(1) Parmi ces systèmes, on doit citer celui de lord Kingsborough, qui veut faire descendre directement la civilisation mexicaine du peuple juif. En faveur de cette opinion, il est possible, en effet, de réunir des conjectures; mais on n'a rien trouvé de ce qui pourrait composer les élémens d'une certitude, rien qui puisse équivaloir aux preuves d'une communication avec l'Asie la plus orientale. Ce système, s'il ne fait pas de prosélytes, aura du moins produit un admirable monument historique. C'est le fac-simile de tout ce qui a été conservé des manuscrits aztèques et divers dessins sur les antiquités de l'Amérique centrale, avec le texte de l'*Histoire universelle de la Nouvelle-Espagne*, par le franciscain Sahagun, qui avait séjourné fort long-temps au Mexique, à partir de l'an 1529. Lord Kingsborough a déployé dans cette publication le luxe dont l'aristocratie britannique se plaît à fournir d'éclatans exemples.

SECONDE PARTIE.

A un homme de ce XIXe siècle qui est l'héritier du XVIIIe, et par conséquent, quoi qu'il fasse, peu dévot, un effort est nécessaire pour comprendre l'esprit dont étaient animés les Espagnols conquérans du Nouveau-Monde. On juge la moralité des évènemens de l'histoire avec les idées de son propre temps, et souvent c'est pour le mieux, l'arrêt n'en étant que plus équitable; car nous pouvons nous flatter d'être initiés à la notion de l'éternelle justice un peu moins mal que les générations qui nous ont devancés de plusieurs siècles, et notre balance est plus exacte. Nous possédons des secrets qui manquaient aux contemporains; venus après eux, nous apercevons des effets qu'ils ne

pouvaient distinguer, et enfin nous ne sommes pas, ainsi qu'ils l'étaient, juges et partie. Cependant, quand il s'agit non plus d'apprécier la moralité intime des actes, mais simplement d'en reconnaître les traits saillans, on les regarde aussi des yeux de son époque, ce qui peut en dénaturer l'aspect. Maintes fois, alors, c'est un panorama où les objets sont à faux jour, parce qu'on s'est placé hors du point de vue.

Ainsi, les idées religieuses n'étant plus aujourd'hui le mobile des conquêtes, nous sommes enclins à négliger leur influence dans les faits des temps passés ou à l'amoindrir. Nous répétons envers les Espagnols un arrêt que le XVIII[e] siècle, en cela inspiré par ses passions, a prononcé contre eux sans que la cause fût suffisamment entendue, et nous tenons pour constant que la soif de l'or fut l'unique ressort de leurs entreprises dans le Nouveau-Monde. Je ne prétends pas que l'amour de la richesse, l'espoir de se créer de grandes fortunes et de grandes existences ait été étranger à ces expéditions merveilleuses : il y a des motifs humains dans toutes les actions des hommes; mais, à la louange de notre espèce, on peut tenir pour certain que toutes les fois qu'il y a eu un déploiement de qualités héroïques quelque temps soutenues, l'homme a obéi à de nobles inspirations. Il répugne de croire que la cupidité seule puisse engendrer des héros. Dans Cortez et dans ses compagnons, il y avait donc mieux que le désir de s'enrichir ou de se faire une position dans les Indes. Autant vaudrait dire que lorsque la France, en 1789, se leva pour prendre en main la cause de la liberté, l'enthousiasme sublime dont la nation était remplie, et qui lui permit de fournir d'une haleine pendant vingt-cinq ans une si glorieuse carrière, n'était point inspiré par un sentiment profond des droits du genre humain, et que les prodiges dont notre patrie a étonné le monde durant un quart de siècle procédaient simplement d'une sotte vanité de bourgeois jaloux des préséances de la noblesse.

Les monumens de l'histoire sont assez nombreux et assez variés pour qu'on y trouve toutes les lumières désirables. Ils nous font voir que les expéditions des Espagnols dans le Nouveau-Monde furent faites sous les auspices du sentiment religieux. Qu'à ce sentiment s'alliassent des idées d'intérêt et d'ambition, je ne fais aucune difficulté de le reconnaître, car ce n'est rien de plus que d'avouer qu'il y a dans l'homme deux principes, et que notre ame est unie à un corps. Je ne remonterai pas à Colomb, qui part dans l'espoir de rencontrer le Grand-Kan et de le convertir, et qui, lorsqu'il a vu qu'il y avait de l'or dans le Nouveau-Monde, n'en veut aller chercher qu'afin de subvenir aux

frais d'une croisade nouvelle en Terre-Sainte, ce qui ne l'empêche point d'attacher un grand prix à son titre d'amiral de Castille et aux avantages matériels attachés à ce titre. Tenons-nous-en à Cortez et au Mexique. Cortez, comme Colomb, comme tous les Espagnols de ce temps qui venaient d'achever de reprendre les Espagnes sur les Maures, avait dans l'ame une foi active et envahissante. Les imaginations étaient exaltées dans la Péninsule. C'était la foi qui avait donné à une troupe de cavaliers réfugiés dans les Asturies la force de triompher de califes puissans; de quoi donc n'était-on pas capable quand on combattait pour la foi! L'ardeur religieuse naturelle à ce siècle s'était accrue de tout ce qu'y pouvait ajouter le feu sacré du patriotisme. Pour la jeunesse qui sortait de terre sous les pas des vainqueurs de Grenade et de Cordoue, soumettre des infidèles, établir le culte de la croix dans des contrées où le signe de la rédemption n'avait pas brillé encore, c'était l'ambition souveraine, la gloire suprême, un bonheur sans pareil. Une expédition dans le Nouveau-Monde était une croisade. La guerre contre les Indiens, par cela seul qu'ils étaient infidèles, était une guerre sainte. Leur faire confesser la foi était un mérite incomparable. A ce prix, qu'on eût donné carrière à ses passions, qu'on eût été licencieux, cupide, sanguinaire, peu importait : tout péché était racheté par une aussi bonne œuvre, et on allait droit au ciel. Contre les mécréans, et tout non croyant était tel, tous moyens étaient bons, pourvu qu'on leur fît accepter le baptême. La foule en était persuadée, quoique quelques-uns des chefs fussent plus éclairés et plus humains.

Cortez, de même que tous les hommes grands et petits, était de son temps. Il en partageait, à des degrés divers, les illusions et les préjugés, comme il en avait le courage et la foi. Son chapelain, Gomara, nous a conservé la harangue qu'il adressa à sa troupe au moment de quitter définitivement l'île de Cuba, à la revue du cap Saint-Antoine. Il termine par ces paroles, que, si leur nombre est petit, ils ont avec eux le Tout-Puissant, qui n'a jamais abandonné les Espagnols dans leurs luttes contre les infidèles. Que fait la multitude des ennemis qu'ils peuvent rencontrer, puisqu'ils sont sous la bannière de la croix? Cette conviction ne le quitta jamais, et il la maintint chez ses compagnons; grande raison pour qu'ils triomphassent. Le meilleur moyen qu'un homme accomplisse une œuvre, quelque difficile qu'elle soit, c'est qu'il se soit persuadé qu'il ne la pouvait manquer. Cortez fut d'une sagacité extraordinaire, d'une politique extrêmement habile, d'une intrépidité sans égale, d'une vigilance inouie, d'une prudence consommée en même temps que d'une audace prodigieuse; il possédait

au plus haut degré l'empire de soi, gage et condition de l'empire sur autrui. A tous ces dons naturels se joignit, d'un bout à l'autre de la conquête, un bonheur incroyable; les élémens et les évènemens semblent conspirer pour lui. Cependant la principale cause de son succès, ce fut sa foi.

Dans l'île de Cozumel, premier point de relâche, à peine a-t-il rassuré les habitans, que son lieutenant Alvarado, débarqué avant lui, avait fait fuir par ses violences, qu'il s'occupe de les convertir. Sur leur refus de renoncer à leur idolâtrie, il ordonne aux siens de saisir les statues des dieux et de les précipiter du haut en bas des temples, disposés, comme ceux des Mexicains, en pyramides. Un autel est mis à la place du sanctuaire païen; le père Olmedo y dit la messe, et les Indiens, saisis de ce que les dieux n'ont pas aussitôt frappé de mort les étrangers qui les ont outragés dans leurs sanctuaires et leurs images, se laissent baptiser. De là on passe à la province de Tabasco, dans la péninsule du Yucatan, et on y trouve des populations plus nombreuses, plus guerrières, plus avancées dans les arts. Celles-là faisaient des sacrifices humains. Les Indiens refusent de communiquer avec l'expédition; il faut se battre. Le combat fut opiniâtre et sanglant. On vit un saint, monté sur un cheval gris, descendre du ciel pour se mettre à la tête des cavaliers espagnols et leur donner l'exemple de charger. Personne n'en douta dans l'armée, et lorsque Cortez rendit compte de l'affaire aux souverains de Castille, il leur dit : « Vos altesses royales doivent tenir pour certain que cette victoire fut remportée moins par nos forces que par la volonté de Dieu, car qu'est-ce que nous aurions pu, quatre cents hommes que nous étions, contre quarante mille guerriers? » Terrifiés par l'artillerie, par la cavalerie, stupéfaits de l'audace de cette poignée d'hommes qu'ils prennent pour des êtres surnaturels, les Indiens se convertissent. On célèbre leur conversion par une cérémonie pompeuse le dimanche suivant, qui était le dimanche des Rameaux, et on s'embarque pour gagner les terres mexicaines où l'on sait qu'habite un grand souverain, chef d'un peuple qui possède beaucoup d'or.

Bientôt des entrevues ont lieu entre Cortez et Teutlile, gouverneur, pour Montezuma, de la province à laquelle correspond aujourd'hui le pays de la Vera-Cruz. Tout se passe à grande étiquette, comme il convient aux représentans de deux souverains puissans dont chacun se tient pour le premier monarque de l'univers. Montezuma est tourmenté du désir d'éloigner les Espagnols de la capitale. Par ses envoyés, il les détourne d'y venir, il leur fait dire, en homme qui est

accoutumé à être obéi, que cela ne lui convient pas; mais aussi, en prince magnifique et libéral, il les comble de présens. Ce sont des tissus de coton d'une grande beauté, des étoffes de plume, article dans lequel les Mexicains excellaient, et qui leur était propre. Ce sont des bijoux d'or et d'argent d'un grand poids et d'une façon égale à la matière. C'est de la poudre d'or à pleins casques; Cortez avait dit à Teutlile que ses compagnons étaient sujets à une affection de cœur pour laquelle la poudre d'or était un spécifique souverain. A ces dons splendides, Cortez répondit comme il le pouvait, par une toque ornée d'une médaille en or représentant saint George et le dragon, par des chemises de Hollande, les plus fines qu'il possédât (les Mexicains ne connaissaient pas le lin), et par des articles de verroterie qui pouvaient paraître d'un grand prix chez ces peuples où l'art du verrier était ignoré. Moyennant ces échanges, on pouvait se croire en bons rapports; les Indiens du voisinage apportaient des vivres en abondance aux Espagnols et se mettaient à leurs ordres pour tous leurs besoins. Cortez continuait de négocier pour qu'on le laissât aller à Tenochtitlan (Mexico); mais au milieu d'une conférence l'heure des vêpres sonne, et Cortez imagine que le moment est venu de faire connaître aux Aztèques la loi religieuse dans laquelle il a tant à cœur de les instruire. Par son ordre, le père Olmedo commence une prédication où il expose les mystères du christianisme, et annonce que les Espagnols sont venus pour extirper l'idolâtrie et établir le culte du vrai Dieu. Il termine en distribuant de petites images de la Vierge avec le Christ dans ses bras. Deux interprètes, l'Espagnol Aguilar, qui a été captif dans le Yucatan, et la jeune fille indienne Malinche, livrée à Cortez par un des caciques de Tabasco, transmettent tant bien que mal la parole du bon père aux Aztèques étonnés. De ce moment, toute relation est rompue. Pas un des naturels ne se présente au camp; il ne vient plus de provisions, et, parmi les suivans de Cortez, les mécontens commencent à dire qu'il faut s'en retourner à Cuba avec les présens somptueux de Montezuma.

Cependant Cortez reçoit un message du chef des Totonaques, établis autour de Cempoalla dans la *Terre-Chaude*. Las des exigencees des Aztèques, qui l'avaient récemment soumis, ce cacique envoie demander l'assistance de ces merveilleux étrangers qui lancent le tonnerre et ont avec eux des animaux à l'irrésistible impétuosité. Il est puissant, il se vante d'avoir cent cinquante mille combattans sous ses ordres, hyperbole extrême, quoique sa capitale Cempoalla eût réellement trente mille ames. Ce fut pour Cortez une révélation. Ce grand empire

mexicain n'était donc pas uni et compact; il recélait des fermens de division; une politique habile pouvait s'y ménager des auxiliaires pour s'y faire jour et le renverser. L'ouverture du cacique est accueillie avec amitié. On va marcher sur Cempoalla : toutefois, avant de se mettre en route, Cortez assure sa position personnelle. A la faveur d'une organisation nouvelle, fondée sur l'indépendance qu'avaient alors les communes en Espagne, il rompt les liens de subordination apparente qui l'attachent au gouverneur de Cuba, Velasquez. Cette révolution s'opère sans qu'il paraisse faire rien de plus que de suivre le mouvement, au moyen de l'établissement d'une colonie qui, en vertu de son droit municipal, nomme ses officiers. Quelques jours après, on est à Cempoalla, aux acclamations des populations indiennes. Cortez compromet habilement le cacique vis-à-vis des Aztèques par un affront qu'il le décide à faire, sans la participation ostensible des Espagnols, aux collecteurs qui venaient chercher le tribut de la part de l'empereur. Il le réconcilie ensuite avec une peuplade voisine et lui garantit sa protection envers et contre tous; en même temps il entreprend de le convertir. Le cacique proposait le mariage de huit jeunes filles prises dans les familles les plus considérables de la principauté avec des officiers espagnols. Cortez accepte, à la condition qu'elles seront baptisées, et intime au cacique qu'il faut que lui-même il devienne chrétien. L'Indien veut argumenter, il déclare qu'il résistera à toute tentative contre les images de ses dieux : il remontre que, s'il était réduit à l'impuissance, les dieux sauraient bien se venger eux-mêmes; mais les Espagnols sont révoltés de cette sanguinaire idolâtrie et des festins de cannibales où on dévore les victimes dans une infernale communion. Ils poussent des cris d'enthousiasme quand leur général leur dit qu'il faut en finir; car, s'ils supportent plus long-temps le spectacle de ce culte diabolique, Dieu, qui seul peut les faire réussir, se retirera d'eux. Ils suivent Cortez, qui s'élance vers le temple l'épée à la main. Le cacique appelle ses guerriers aux armes et barre le chemin aux Espagnols avec ses prêtres aux cheveux épars et aux robes noires tachées de sang. Cortez fait saisir et entourer par ses soldats le chef, les principaux prêtres et les plus illustres guerriers des Totonaques. « Vous êtes des insensés, leur dit-il, vous n'avez de refuge qu'en moi; car, si je vous abandonnais, la main de Montezuma s'appesantirait aussitôt sur vous. Il faut donc que vous m'obéissiez, et je veux la destruction de vos idoles. » Le cacique à cette pensée s'incline, et, se cachant la figure dans les mains, il s'écrie que Cortez fasse ce qu'il voudra, mais que la colère des dieux va se ma-

nifester contre les étrangers profanateurs. Cinquante Castillans montent au sommet de la pyramide, arrachent les idoles de bois, les font rouler sur le parvis et en font un feu de joie. A ce spectacle, le ciel se tait, au grand étonnement des naturels. Le sanctuaire est purifié ensuite : on y dresse un autel et on y conduit processionnellement une image de la Vierge entourée de fleurs. Plusieurs des prêtres des dieux sanguinaires des Mexicains se joignent au cortége, en robe blanche. Le père Olmedo célèbre la messe et adresse à son auditoire une exhortation qui arrache des pleurs à tous les assistans. Cortez a satisfait au cri de sa conscience et il s'est assuré la fidélité des gens de Cempoalla. Sa confiance est doublée. Il part de Cempoalla pour s'avancer vers Mexico, malgré la défense de Montezuma. Il emmène avec lui 400 fantassins, 15 cavaliers, 7 pièces d'artillerie; le reste de la troupe demeure à la Vera-Cruz, sous le commandement d'Escalante qui lui est dévoué, comme dans un poste d'observation sur la mer. 1,300 guerriers totonaques que d'autres grossiront bientôt, et 1,000 tamanes ou porteurs chargés du bagage, se joignent à lui.

D'après le conseil des gens de Cempoalla, on se dirige par le pays de Tlascala, peuplé d'une nation qui avait, dans ses montagnes, maintenu son indépendance contre le puissant Montezuma, de même que les Suisses, après avoir secoué le joug, avaient été, dans leurs défilés, au milieu de leurs rochers, invincibles pour l'empereur d'Allemagne, héritier des Césars. Les Tlascaltèques étaient de même origine que les Aztèques, ils parlaient un dialecte de la même langue et avaient les mêmes habitudes, les mêmes usages, avec moins de raffinement et de culture, et notamment les mêmes sacrifices sanglans; malgré tous ces traits de ressemblance, ils détestaient les Aztèques d'une haine féroce; c'étaient les frères ennemis. Cortez, en marchant à eux, était guidé par l'espoir de s'en faire des auxiliaires contre l'empire mexicain, mais il n'avait pas songé à la fierté de ces montagnards. Ils refusaient de se soumettre à Montezuma, parce qu'ils voulaient être les maîtres chez eux. Quelle chance y avait-il qu'ils acceptassent une suzeraineté inconnue?

Ici commence pour Cortez la guerre de la conquête. Jusqu'alors il avait trouvé sur son chemin des obstacles à arrêter, l'un après l'autre, vingt chefs ordinaires. C'était le gouverneur Velasquez, dont il était la créature, malgré lequel il avait fallu audacieusement partir, s'approvisionner, se recruter; c'étaient, dans sa petite troupe, les partisans de Velasquez qu'il avait fallu intimider ou séduire, afin que leur glaive ne brisât pas le fil de l'intrigue de la Vera-Cruz, à la faveur de

laquelle il s'était dégagé de toute dépendance vis-à-vis du gouverneur de Cuba. Il avait eu à plier à l'obéissance des gens indisciplinés, ramassés de toutes parts; ensuite des complots à déjouer, car le mécontentement de ces aventuriers, auxquels on voulait mettre un frein, avait engendré plus d'une conspiration. Il avait eu à obtenir d'eux qu'ils abandonnassent au souverain, sans s'en rien réserver, tous les présens de Montezuma qui étaient dûment leur propriété; il leur avait demandé ce sacrifice, comptant que la vue de tant d'or et d'argent lui concilierait la cour, ferait accepter la comédie jouée par la municipalité de la Vera-Cruz et éconduire les émissaires de Velasquez. Enfin, il avait eu à contenir les murmures qui avaient fait explosion à la nouvelle de l'incendie de la flotte qui les séparait de leurs amis, et les laissait, eux, une poignée d'hommes, à la merci d'ennemis valeureux et innombrables. Je ne parle pas des batailles qu'on avait dû gagner contre les habitans de Tabasco. Avec un esprit fécond en expédiens, une rare dextérité, une forte dose de cette résolution qui est communicative; avec une grande circonspection dans l'audace même, et en s'aidant de l'expérience qu'il avait acquise, tout jeune encore, au milieu d'une vie agitée, Cortez avait pu sortir de tous ces embarras; c'était affaire de ressources intellectuelles et de force morale. Maintenant, pour soumettre les armes à la main ces vaillans Tlascaltèques qui refusent de l'accueillir ou de lui livrer passage, c'est de la force matérielle qu'il faut. Comment faire? Rien ne leur est plus facile que de mettre en ligne cinquante mille guerriers déjà éprouvés; ils les ont tout prêts; leurs défilés sont aisés à garder; leur sol est couvert de bois où l'on peut organiser des embuscades. Les lieux et le nombre sont pour eux. Cortez, avons-nous dit, a quatre cents hommes, quinze chevaux et sept petites pièces d'artillerie. Il y avait pu joindre, lorsqu'il entra sur le territoire des Tlascaltèques, trois mille guerriers indigènes.

Les Tlascaltèques sont commandés par le jeune Xicotencatl, non moins rusé qu'intrépide. On livre un premier combat où Cortez demeure vainqueur avec la perte sensible de deux de ses quinze chevaux. Quelques jours après, c'est une affaire plus sérieuse : on se bat toute la journée; l'artillerie, les chevaux et les lances de bon acier de Tolède font merveille; Xicotencatl est forcé d'abandonner le champ de bataille, mais il se retire en bon ordre. Cortez, dont la petite armée compte plusieurs blessés, envoie proposer la paix. Xicotencatl, à la tête de ses troupes, répond que le chemin de Tlascala ne sera ouvert aux Espagnols que pour qu'ils aillent à la pierre du sacrifice, et que s'ils restaient dans leur camp, on irait les y prendre.

Le 5 septembre 1519, nouvelle bataille; les Indiens sont nombreux, pleins de ressentiment. Cortez fait un appel à la foi de sa troupe. « Dieu est avec eux; Dieu veut que la croix soit plantée dans ces belles régions; comment le serait-elle s'ils lâchaient pied? » Il leur a donné des instructions intelligentes pour tirer le meilleur parti de leurs armes européennes. Les deux armées s'ébranlent. La victoire était indécise, lorsqu'un des chefs indiens, qui avait eu une querelle avec Xicotencatl, s'éloigne avec ses soldats, entraînant un autre chef dans sa fuite préméditée. Xicotencatl tient bon quatre heures de plus et bat en retraite sans être poursuivi. Cortez alors renouvelle ses propositions de paix. La réponse fut une attaque de nuit. Heureusement Cortez a accoutumé ses hommes à être toujours prêts; jamais leurs armes ne les quittent, ils dorment en ordre de combat, et des sentinelles vigilantes gardent le camp. Cette nuit, par bonheur, il faisait clair de lune. Les Tlascaltèques échouent donc encore une fois, et Cortez envoie des Indiens porteurs de paroles de paix, non plus au général ennemi, mais bien à la ville de Tlascala même. La proposition est favorablement écoutée. Une ambassade solennelle part pour aller trouver Cortez. L'obstiné Xicotencalt la retient dans son camp et se prépare à prendre sa revanche. Chez les Espagnols, pendant ce temps, le découragement a pénétré; ils comptent leurs morts et leurs blessés; ils voient leur général rongé par la fièvre. Ils souffrent du froid dans cette partie élevée du plateau où ils couchent à la belle étoile. On se dit de l'un à l'autre que l'idée d'aller jusqu'à Mexico est une folie. Le parti de Velasquez se réveille, et une députation de mécontens va présenter au général les griefs de l'armée. « Il se peut que la nature soit contre nous, mais Dieu est plus fort que la nature, répond Cortez. » Il leur cite un vers d'une vieille romance dont le sens est qu'il vaut mieux mourir avec gloire que vivre dans le déshonneur. Ces autres *grognards* se calment, et peu après des gens de Tlascala paraissent avec des enseignes blanches en signe de paix : ils apportent des provisions de la part de Xicotencatl. La joie se répand dans le camp. Cependant Marina, qui les a observés de près, avertit Cortez que c'est un stratagème et qu'ils sont envoyés pour l'espionner; Cortez en acquiert la preuve et renvoie aussitôt à Xicotencatl ses émissaires après leur avoir fait couper la main. C'est ce que César avait fait bien plus injustement, lors du siége d'Alesia, contre des gens qui n'étaient pas des traîtres. « Rapportez à votre général, leur dit Cortez quand on les jeta hors du camp, qu'il peut venir de jour et de nuit, quand il voudra et comme il le voudra, et il verra qui nous sommes. » A la vue de ses émissaires mutilés,

Xicotencatl est déconcerté, consterné. Ces étrangers extraordinaires savent donc lire dans sa pensée ! Il se met enfin à désespérer de triompher des Espagnols, soit par la force ouverte, soit par la ruse, et se convertit à la paix. Il vient lui-même en donner l'assurance. A peu de jours de là, on part en bonne harmonie, tous ensemble, pour Tlascala, où Cortez est reçu dans le palais du père de Xicotencatl, et l'union achève de se cimenter.

Ce n'est pas précisément la bravoure virtuelle qui donna aux Espagnols la victoire sur les Tlascaltèques. L'un des compagnons de Cortez affirme que rien n'était plus brave que ces Indiens; il en a vu qui seuls se défendaient contre deux cavaliers, contre trois, contre quatre. La supériorité des armures, la poudre à canon, une discipline admirable, une incomparable vigilance, une tactique supérieure et le génie de Cortez décidèrent le succès. Les chevaux, sortes de monstres ailés, dont la vue troublait les guerriers tlascaltèques les plus déterminés, plus encore que les éléphans de Pyrrhus les Romains, y furent pour une bonne part. Cortez avait singulièrement façonné ses hommes. Il avait fait passer en eux sa prodigieuse présence d'esprit et avait trempé leurs corps par toutes les épreuves. La volonté persévérante d'un bon général opère comme le bain du Styx. Par un effet de leur tempérament, les Espagnols, quand un grand sentiment les anime, ont des qualités militaires qu'on chercherait vainement ailleurs. L'Anglais est assurément très brave, mais une armée anglaise qui n'a pas un certain bien-être, de la viande, du thé, est démoralisée et perdue. L'Espagnol peut se passer de tout, de boire, de manger, de dormir, supporter le froid et le chaud, et faire, l'estomac vide, des marches incroyables. Les soldats de Cortez eurent lieu de déployer toutes ces ressources qu'ils avaient dans le sang. Je crois cependant que rien ne les soutint au même degré que la conviction où ils étaient du triomphe nécessaire, infaillible, de la croix par leurs mains. Depuis l'expulsion des Maures, ils étaient persuadés que des infidèles ne pouvaient leur résister. C'est ce que répond Marina à un chef des Cempoallans qui, dans une des batailles contre les Tlascaltèques, croit que c'en est fait de lui et des siens, et Cortez, dans ses discours à ses compagnons, lorsqu'ils lui remontrent les difficultés dont ils sont entourés, revient toujours à leur dire qu'ils ont la bannière de la croix et que cela doit leur suffire.

Mais cette foi robuste, indomptable, qui donne à Cortez tant de puissance et lui vaut de pareils succès, lui crée aussi des périls, le pousse vers des écueils. Une fois à Tlascala, il se demande s'il peut tolérer auprès de lui le culte des faux dieux. Ses nouveaux amis, ses

alliés, dont il ne peut se passer pour son entreprise contre Montezuma, sont idolâtres; ils égorgent des victimes humaines et les mangent avec grand apparat. Ces atrocités sacriléges continueront-elles d'avoir leur cours, et la croix aura-t-elle traversé l'état de Tlascala sans le purifier de cette souillure? Le père Olmedo, heureusement, modère le héros. « Il faut faire chaque chose en son temps, lui dit-il; attendons l'occasion. » Et, en effet, l'occasion se présente bientôt. Voici que les chefs tlascaltèques proposent à Cortez et à ses officiers leurs filles pour épouses. Cortez leur répond que c'est impraticable, à moins que Tlascala ne se convertisse. Il leur explique la différence de leur religion avec la sienne, leur déclare qu'ils sont voués à la perdition éternelle, s'ils ne secouent leurs ténèbres. Une controverse s'engage; les sénateurs tlascaltèques allèguent, suivant une formule qu'on retrouve souvent dans la bouche des Indiens, que chacun, étant content de ses dieux, doit les garder; qu'eux, vieillards de la nation, ils n'abjureront jamais le culte des divinités qui avaient protégé leurs jeunes ans; que cette abjuration attirerait sur l'état la colère du ciel et soulèverait les populations, qui ne voulaient se départir de leurs croyances pas plus que de leurs libertés, et répandraient la dernière goutte de leur sang pour les unes comme pour les autres.

Après la conférence, Cortez, dont le caractère s'accommode mal des obstacles, ressent des mouvemens d'irritation et penche à s'y livrer : le père Olmedo lui renouvelle ses observations et ses prières pour qu'il temporise. « Patience; à quoi bon violenter la conscience de ces peuples? Les conversions forcées ne valent rien. Quand vous aurez renversé les autels, en supposant que vous le puissiez, les idoles resteront dans les cœurs. Agissons par la persuasion; l'œuvre, si elle est plus lente, sera plus sûre. » Alvarado et Velasquez de Léon joignent leurs instances à celles du moine charitable et bien avisé. Cortez condescend au principe de la tolérance religieuse. Les Espagnols pratiqueront leur religion publiquement, mais aucune contrainte ne sera exercée sur les habitans pour les y amener. Une grande croix est plantée dans un des carrefours de Tlascala. Elle surmonte un autel, où chaque jour la messe est célébrée. Cinq ou six jeunes filles des premières familles de la république sont baptisées et se marient à des officiers espagnols. L'une d'elles était la fille du vieux Xicotencatl, la sœur du jeune général qui avait défendu le sol de la patrie avec tant de courage et de persévérance. Elle devint la femme d'Alvarado, pour qui les Tlascaltèques ressentaient une admiration profonde, et qui, à cause de ses manières ouvertes et démonstratives, de ses allures hardies, de ses

grands cheveux blonds bouclés sur un teint clair, avait reçu le nom de Soleil (*Tonatiuh*). De ce mariage naquirent des enfans qui s'allièrent avec les plus nobles familles de Castille.

Il fut heureux pour Cortez que l'ardeur de son prosélytisme trouvât pour la tempérer la prudence du père Olmedo, les vues probablement mondaines de quelques-uns de ses lieutenans, et que, par leurs conseils, il se laissât ramener à la circonspection qui, en toute autre matière, lui était naturelle. Il eût soulevé un orage où il eût disparu avec sa troupe, alors épuisée, et dont les rangs étaient éclaircis; et eût-il réduit les Tlascaltèques, ce qui n'est pas probable, ces démonstrations de prosélytisme brutal lui eussent fermé le chemin de Mexico. L'entreprise eût été manquée. L'histoire mentionnerait son nom comme celui d'un condottiere qui aurait anéanti, par son fanatisme, les espérances magnifiques qu'avaient fait naître de premiers succès. Ce que c'est pourtant qu'un instant dans la vie d'un grand homme! Ce que vaut un bon avis! Une magnifique page, en impérissables caractères, dans l'histoire universelle, au lieu d'un de ces souvenirs obscurs, indifférens et fugitifs, qui forment le lot des aventuriers imprudens, et même l'unique récompense d'hommes meilleurs en qui la nature avait mis l'étoffe d'un héros, mais qui ont été malheureux.

Cortez, une fois rentré dans la bonne voie où son excellent jugement et sa pénétration tendaient à le maintenir, dresse son plan de campagne. Il ira maintenant à Mexico, bon gré, mal gré; il a une puissante alliance garantie par l'antipathie invétérée des Tlascaltèques contre les Aztèques. Le terrain est ferme sous ses pieds et il a le secret de la faiblesse de l'empire mexicain. Ce qu'il a appris à Tlascala a confirmé le dire du cacique de Cempoalla sur la haine qu'une partie des populations tributaires de l'empire a vouée à ses oppresseurs. Montezuma est détesté dans les provinces conquises : un libérateur qui s'offrira pour délivrer les peuples de ce joug pesant, pourvu qu'il soit fort, trouvera de nombreux auxiliaires. Aux portes même de Mexico, le *conquistador* sait qu'il aura des amis. Le frère de Cacamatzin, roi de Tezcuco, fils comme lui de Nezahualpilli, le prince Ixtlixochitl, écarté du trône de Tezcuco par l'influence de Montezuma, et réduit à un apanage médiocre, brûle de se venger : il est renommé par son bouillant courage, et il a fait offrir ses services à Cortez.

Cependant, à Mexico, l'empereur était livré à une perplexité désolante. Au fond généreux et intelligent, ce prince, après s'être distingué par sa bravoure, s'était abandonné à une superstition effrénée et à une bigoterie sanglante, on a vu à quel degré. Il est bien difficile

de présumer ce qui se passait dans son ame : nous sommes trop étrangers aux idées sous l'empire desquelles on vivait alors à Mexico, et la superstition avec ses extravagances est comme un de ces labyrinthes tortueux et sombres où il est impossible de distinguer le chemin qu'un homme a pu suivre parmi les détours les plus bizarrement compliqués. Si les idées qui peuvent naître d'une aveugle superstition associée à l'astrologie n'étaient pas presque toujours au rebours de l'ordre naturel du raisonnement, aux antipodes de la logique et du bon sens, on pourrait expliquer la conduite indécise de Montezuma et les contradictions de sa politique vacillante en disant qu'il était dominé tour à tour par un penchant à se conformer aux prophéties qui annonçaient le retour de Quetzalcoatl ou de sa race, et par le désir de conserver l'empire, même en dépit des envoyés de ce dieu vénéré. En tant qu'empereur jaloux de sa souveraineté, Montezuma redoutait ces étrangers sur lesquels des rapports propres à inspirer de l'effroi lui étaient parvenus. Le contact de ces êtres formidables ne pouvait manquer d'être fatal à son autorité. D'un autre côté, n'était-ce pas Quetzalcoatl qui revenait, conformément à la tradition, ou qui envoyait ses enfans? Une vague rumeur courait depuis plusieurs années que le moment solennel du retour de ce bon et puissant prince était proche, et dans ce cas ne fallait-il pas recevoir les Espagnols avec le plus profond respect, le plus grand empressement? Des présages menaçans se multipliaient depuis quelque temps. Les astrologues prédisaient que des calamités étaient suspendues sur l'empire, et c'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer le redoublement des sacrifices humains offerts alors aux dieux en expiation.

Dans les tiraillemens de son indécision, Montezuma, à l'arrivée des Espagnols, avait réuni le grand conseil de l'empire, dont faisaient partie les rois de Tezcuco et de Tlacopan. Qu'étaient ces êtres d'une race ignorée? quel accueil leur fallait-il faire? Était-ce ou non la descendance de Quetzalcoatl? étaient-ce des hommes ou des êtres surnaturels? Ce devaient être des hommes, et bien des raisons donnaient à croire que c'étaient les envoyés de Quetzalcoatl : ils venaient de l'orient, ils étaient blancs et barbus, ils étaient courageux, invincibles. Cependant, s'ils venaient de la part de Quetzalcoatl, comment étaient-ils ennemis des dieux du pays? Quelques personnes inclinaient à les bien recevoir, et entre autres Cacamatzin, qui avait succédé, avons-nous dit, à son père Nezahualpilli sur le trône de Tezcuco; mais cet avis n'avait pas été du goût de Montezuma. Finalement l'empereur ne s'était arrêté à aucun parti. Dans ses tergiversations, il

n'avait pas ouvert aux Espagnols sa capitale, il n'avait pas non plus employé la force pour les éloigner. Il les avait fait observer par ses ambassadeurs. Le plus habile d'entre eux, Teutlile, avait des instructions afin de constater ce qu'il pouvait y avoir de commun entre les Espagnols et Quetzalcoatl; aussi, ayant remarqué sur la tête d'un des soldats un casque doré semblable à celui que portait l'image du dieu, Teutlile avait demandé que le casque lui fût remis afin de l'expédier en toute hâte à Tenochtitlan (Mexico) comme une pièce de conviction. Cependant Cortez insistait toujours pour être admis à présenter à l'empereur le message qu'il prétendait apporter de la part de son souverain. Il faisait plus, il se rapprochait, pendant qu'on lui en refusait la permission. Maintenant il était à Tlascala, chez les ennemis des Aztèques. Il s'était montré plus formidable encore qu'on ne le supposait. Il était difficile de ne pas accueillir sa demande, et l'on pouvait se réserver par quelque embuscade le moyen de s'en débarrasser. A Tlascala donc, une dernière ambassade de Montezuma vient trouver Cortez, chargée de riches présens, de même que les autres. Cette fois, Cortez était invité à se rendre auprès de l'empereur, et on l'engageait à ne pas se lier avec les Tlascaltèques, qui, disait-on, étaient des barbares, des gens de bas étage. On lui indiquait pour se rendre à la capitale la route de Cholula, assurant que, dans cette ville, des préparatifs dignes de lui avaient été faits pour le recevoir. S'il faut en croire les historiens espagnols, c'est un complot qu'on y avait préparé.

Je glisse sur les évènemens de Cholula, quoique ce soit un remarquable épisode plein de dramatiques horreurs. Je ne m'arrête pas davantage aux détails du voyage de Cholula à Tenochtitlan, quoique ce soit sacrifier la description de villes curieuses, de jardins plus fastueux que ceux de l'orgueilleuse Sémiramis, et de montagnes dont les défilés rappellent les pays enchantés des romans de chevalerie. Entrons dans la capitale avec Cortez. Le voilà dans cette Venise au milieu des montagnes. Il habite le palais bâti par l'empereur Axayacatl, père de Montezuma, au pied de la grande pyramide. Cette vaste demeure, comprenant plusieurs bâtimens clos dans une même enceinte, suffit à loger les Espagnols et les Tlascaltèques qui les ont suivis, avec les nombreux serviteurs que leur a donnés le prince mexicain. Rien ne leur manque. Les habitans de la ville leur témoignent les plus grands égards, car décidément ce ne peuvent être des hommes qui ont accompli de pareilles prouesses, résisté à tant d'efforts, surmonté tant de périls, traversé sans en recevoir d'atteinte tant d'embûches; ce doivent être des

dieux, et on les qualifie de *dioses blancos* (les dieux blancs). Qu'importe pourtant à Cortez? Il n'est pas venu pour goûter les splendides loisirs d'une hospitalité impériale. Il a son but toujours devant lui, ce qui lui donne un grand avantage sur Montezuma, qui est bourrelé d'incertitudes. L'empereur aztèque conserve, il est vrai, un pouvoir immense. La terreur qu'il inspirait au loin s'est affaiblie, et c'était le ressort de son autorité; Cortez a recueilli, même entre Cholula et la capitale, beaucoup de murmures contre le gouvernement aztèque : cependant, telle est l'opinion qu'on a encore de l'empereur et de sa puissance, qu'aux portes de Mexico, les Cempoallans, qui jusqu'alors ont suivi fidèlement Cortez, viennent lui dire qu'il ne leur est pas possible d'en franchir l'enceinte et de s'exposer au courroux du *grand Montezuma.*

Dans la solennelle audience où Montezuma, entouré de sa cour, reçoit Cortez et ses officiers, l'empereur déclare au *conquistador* qu'à tant de hauts faits accomplis par les Espagnols, non moins qu'à la direction par laquelle ils sont venus dans ses états, il lui est impossible de ne pas les reconnaître pour les envoyés du grand et bon Quetzalcoatl qui a civilisé l'Anahuac. Le souverain au nom duquel s'annonce Cortez ne peut être que Quetzalcoatl lui-même. Montezuma, en parlant ainsi, avait les yeux et la voix remplis de larmes. On ne pouvait douter de sa sincérité en ce moment. Dans les jours qui suivent, il comble tous les Espagnols de présens. Il n'était simple soldat qui n'eût deux colliers massifs en or. Cortez, cependant, a pris la mesure des ressources inouies dont Montezuma dispose. Il voit quel est le dévouement absolu de toute la nombreuse population de la capitale et des environs pour l'empereur aztèque. Le tempérament violent de ses compagnons, excité par tant de victoires, par le spectacle de tant de richesses sur lesquelles ils étaient portés à s'arroger le droit du vainqueur, lui inspirent des inquiétudes que redouble le caractère âpre et féroce des guerriers de Tlascala. Ceux-ci, en effet, sont détestés des Aztèques et le leur rendent bien. Dans leur humeur sauvage, ils ne peuvent contenir l'arrogance dont les a gonflés le succès. Ensuite, il peut arriver d'Espagne une réponse peu amicale à ses dépêches, un rappel peut-être par l'effet des accusations et des intrigues de Velasquez, ou de la misérable envie contre tout ce qui se distingue qui anime l'évêque Fonseca, directeur des affaires des Indes. Le gouverneur de Cuba lui-même est homme à envoyer une nouvelle expédition, et d'autres auraient le mérite et le bénéfice des héroïques labeurs déjà accomplis! Il n'y a donc pas de temps à perdre. Monte-

zuma est fasciné, il faut en profiter. Telles étaient les pensées dont était agité le sein de Cortez huit jours après son entrée dans la cité impériale de Tenochtitlan. Il s'était placé dans l'obligation de réussir et d'ajouter à la couronne de Charles-Quint un fleuron si beau qu'en considération de ses services toute son audace lui fût pardonnée. Un dernier pas restait à faire, un seul, mais c'était le plus difficile de tous. Hôte de Montezuma, il fallait devenir son maître. Cortez se fie à sa fortune. Montezuma sera le vassal du roi d'Espagne, et lui, Cortez, il aura un gage certain de la subordination et de l'obéissance des peuples. Ce gage sera la personne de l'empereur.

Après tant de hardiesses, celle-ci était une suprême témérité. Sous prétexte de la conduite perfide d'un gouverneur mexicain, Quauhpopoca, qui, il y a quelque temps déjà, a fait égorger deux soldats espagnols, Cortez se rend au palais impérial suivi de cinq ou six de ses plus intrépides lieutenans, et termine un entretien avec le prince en lui disant de le suivre dans ses propres quartiers. Montezuma refuse; on lui réplique qu'il le faut. Il offre en otages ses enfans; on lui signifie qu'on le veut lui-même, et les Espagnols mettent la main sur la garde de leur épée. C'est de la folie caractérisée, direz-vous; le palais est rempli de gardes, la ville regorge de soldats mexicains. Montezuma est tout puissant : ainsi qu'il le dit un jour à Cortez, il n'a qu'à lever le doigt pour que des myriades de guerriers se ruent sur la petite troupe des Castillans et de leurs suivans les Tlascaltèques. Mais Cortez, avec le coup d'œil de l'homme de génie, a vu que son ascendant personnel sur Montezuma était plus grand encore que le pouvoir de ce prince sur ses sujets. Cette autorité absolue de l'empereur, puisqu'il tient l'empereur lui-même dans sa main, elle sera un instrument pour ses desseins audacieux. Montezuma est fasciné par le *conquistador*, donc il cédera et se laissera emmener dans le casernement de celui-ci : il est vain au plus haut degré, donc il fera comme s'il allait de son plein gré, et que tel fût son bon plaisir. A sa cour, parmi ses gardes, et dans sa capitale, on est dressé à lui obéir ponctuellement avec la soumission la plus profonde; donc, quand il aura exprimé sa volonté, on n'y résistera pas, on le conduira respectueusement dans cette prison, qu'il subira, mais qu'il paraîtra s'être choisie. Cependant, quand il demande sa litière, disant que c'est pour aller s'établir dans le quartier des Espagnols, les nobles, chefs de sa garde et de sa maison, semblent stupéfaits; ils n'en croient pas leurs oreilles ni leurs yeux. Dans les rues, la foule le regarde passer comme terrifiée d'un sacrilége abominable; cependant personne ne bouge : Montezuma répète

qu'il lui plaît d'aller vivre parmi ses amis les Espagnols. Il y est reçu d'ailleurs avec le respect le plus affecté. Sa maison, avec son luxe éclatant, le suit dans cette captivité.

Une fois Montezuma entre ses mains, Cortez lui fait apercevoir que, s'il est souverain à Tenochtitlan, il n'en est pas moins le vassal du roi d'Espagne. L'infortuné Quauhpopoca est jugé, condamné, brûlé vif, et, pendant la durée de l'exécution, Montezuma, comme un vassal félon, est mis aux fers. De ce jour, Montezuma dut être déshonoré à ses propres yeux. Vainement, après le supplice de Quauhpopoca, Cortez se remet à le traiter avec tous les signes extérieurs du respect : Montezuma se sent déchu au fond de l'ame, et son influence parmi les populations est ébranlée. Le jeune roi de Tezcuco, Cacamatzin, qui lui doit la couronne, qui est son neveu, exprime hautement son indignation, et commence à organiser la résistance. Montezuma lui enjoint de venir auprès de lui; Cacamatzin répond qu'il compte bien, en effet, paraître dans Tenochtitlan, mais que ce sera pour restaurer la religion dégradée, rendre à l'empire son renom et sa liberté; qu'il ira, la main non sur la poitrine, dans l'attitude d'un suppliant, mais sur la poignée de son épée, pour exterminer ces Espagnols qui ont infligé tant d'ignominie aux nations d'Anahuac. Cacamatzin poursuivait son dessein, lorsque Montezuma, perfide envers ceux qui se dévouent pour lui, et lâche comme la perfidie l'est toujours, le fait saisir dans un palais où il l'avait convié à une conférence, et le livre à Cortez. Un prince plus souple est placé sur le trône de Tezcuco. Délivré de tout embarras de ce côté, le *conquistador*, pour qui une concession obtenue de Montezuma n'est qu'un moyen d'en obtenir une autre plus grande, exige du malheureux empereur un dernier sacrifice, la reconnaissance expresse et formelle de la souveraineté de Charles-Quint et de son propre pouvoir. Dès leur premier entretien, Montezuma, si l'on doit en croire les historiens espagnols, lui avait exprimé qu'il était porté à s'avouer le vassal du roi d'Espagne.

Tous les chefs de l'empire sont donc convoqués en une espèce de parlement. Du haut de son trône, Montezuma leur rappelle la tradition de Quetzalcoatl. « Vous vous souvenez, leur dit-il, que ce dieu en partant annonça qu'il reviendrait pour reprendre parmi nous l'autorité suprême. Le temps prédit est arrivé : ces hommes blancs viennent des pays situés au-delà des mers, du côté où le soleil se lève, et ils revendiquent pour leur roi le pouvoir suprême en notre pays. Je suis prêt à le leur abandonner. Vous qui avez été mes fidèles vas-

saux pendant le long espace de temps que j'ai passé sur le trône, j'attends de vous que vous me donniez cette dernière preuve de soumission. Vous reconnaîtrez pour votre maître le grand prince qui règne de l'autre côté de l'Océan; en son absence, vous obéirez au capitaine qu'il a envoyé parmi nous. Les tributs que vous m'apportiez, vous les lui paierez; les services que vous me rendiez, c'est à lui maintenant d'en disposer. » A ces mots, l'émotion et les sanglots étouffent ses paroles, et l'illustre assistance, à son exemple, ne peut retenir ses larmes; chacun lui répond que, puisque tels sont ses ordres, il sera obéi. Immédiatement après, le serment de fidélité est prêté. Acte en est dressé par un notaire royal de la cour d'Espagne. Des Espagnols partent, à titre de collecteurs d'impôts, pour recueillir le tribut des différentes provinces de l'empire. Déjà Cortez s'était occupé de fonder des établissemens dans le pays, et avait détaché cent cinquante hommes sous le commandement de Velasquez de Léon, pour aller installer une colonie bien loin, à l'embouchure du Guazacoalco, où se trouve le meilleur port de tout le golfe du Mexique, et où Cortez espérait découvrir ce qu'il nomme le *secret du détroit*, c'est-à-dire un passage naturel de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Ainsi tout est fini, et le rêve de Cortez en six mois est devenu une réalité.

Mais non; c'est à peine si rien est commencé. L'ardeur religieuse de Cortez, long-temps contenue, va faire explosion, et il y aura des tourmentes auprès desquelles les luttes contre les Tlascaltèques et leur général Xicotencatl ne seront plus que des jeux d'enfans. Dès le premier jour où il a pu s'entretenir avec Montezuma, Cortez lui a parlé de se convertir. Il lui a fait un exposé des croyances chrétiennes sur l'origine du monde, a déployé toutes ses connaissances théologiques, lui a certifié qu'il adorait Satan, et que cette abominable idolâtrie le conduirait à une damnation éternelle. Il l'a conjuré de sauver son ame et de faire le salut de son peuple en passant au culte pur enseigné par le Christ et en s'inclinant devant la croix, signe de la rédemption opérée au prix du sang d'un Dieu de bonté. Montezuma a répondu qu'il ne doutait pas que le dieu des Espagnols ne fût un grand dieu, qu'il avait sur la création une croyance assez semblable à celle qui venait de lui être indiquée, mais que ses dieux à lui-même étaient de puissans dieux pareillement, qu'ils avaient fait la grandeur des Aztèques, et qu'ainsi il leur resterait fidèle. Peu de jours après, visitant en compagnie de l'empereur le grand temple où étaient réunis les sanctuaires de tous les dieux, Cortez, à la vue du sang humain qui les souil-

ait, avait apostrophé son impérial interlocuteur en ces termes : « Comment un prince aussi glorieux et aussi sage que vous l'êtes peut-il adorer ces idoles, représentation de Satan? Ah! si vous nous permettiez d'ériger ici la croix, d'y placer les images de la Vierge et de son divin fils, vous verriez ce que deviendraient ces dieux abominables. — « Ces dieux, avait dit Montezuma, sont ceux qui ont conduit les Aztèques à la victoire depuis l'origine de la nation; ils nous envoient le temps des semailles et celui de la moisson, et si j'avais pu m'attendre à ce que vous leur manquiez ainsi de respect, je ne vous aurais point admis en leur présence. » Cette scène se passait avant la captivité de Montezuma. Le père Olmedo, intervenant aussitôt, avait calmé Cortez, et bientôt des soucis temporels avaient distrait l'attention du grand capitaine; mais du moment où Montezuma a fait solennellement sa soumission à Charles-Quint, le zèle religieux de Cortez se réveille plus impétueux. S'il a travaillé pour la couronne de Castille, qu'a-t-il fait pour la foi? Sera-t-il dit que maintenant, dans cette capitale qui reconnaît pour maître sa Majesté Catholique, les sacrifices humains poursuivront impunément leur cours?

Suivi de ses principaux officiers, Cortez entre dans l'appartement de Montezuma et lui demande de faire remettre aux Espagnols, pour l'exercice de leur culte, la vaste enceinte du grand temple, afin qu'on puisse inviter le peuple entier à participer aux bienfaits de la religion du Christ. « Mais, Malintzin, répond l'empereur consterné, vos exigences sont poussées si loin que le courroux de nos dieux va s'enflammer, et mes peuples vont se soulever plutôt que de souffrir la profanation de leur temple. » En effet, la religion d'une nation est, de tous ses biens, celui dont le sacrifice lui est le plus odieux; tant qu'un peuple a de la foi, la perte de sa religion lui est plus sensible encore que celle de sa nationalité même. A la suite d'une conférence avec les prêtres, Montezuma cependant annonce à Cortez qu'un des deux sanctuaires de la grande pyramide lui est abandonné. On y érige un autel où la croix s'élève; la messe y est célébrée avec un grand appareil par les pères Olmedo et Diaz; le sanctuaire attenant demeure consacré au culte sanguinaire du dieu de la guerre, et retentit au même instant des chants des Aztèques indignés.

De ce jour, tout a changé d'aspect à Mexico. Jusqu'alors Montezuma était d'une extrême affabilité envers les Espagnols; il se plaisait dans la société de quelques-uns d'entre eux, et jouait avec eux en leur laissant toujours des gages de sa munificence. Il devient sombre, il les évite, et

passe son temps à s'entretenir avec les principaux des guerriers et des prêtres aztèques. La population contient mal son animosité; sa fierté blessée se fait jour. L'empereur envoie chercher Cortez et lui déclare que les dieux ont fait connaître aux prêtres qu'ils étaient courroucés et demandaient, sous peine des plus grands malheurs pour la ville et l'empire, que les étrangers profanateurs fussent sacrifiés sur leurs autels. « Vous n'avez, dit-il, de chance de salut que dans la retraite; partez, allez d'où vous êtes venus, vous ne serez saufs qu'à ce prix. » Cortez, avec un grand sang-froid, réplique qu'il ne se refuse pas à quitter le pays, mais qu'auparavant il faut qu'il ait des vaisseaux. On se met donc, à la Vera-Cruz, à construire une flotte sous les ordres de Martin Lopez; mais, sous main, Cortez a soin que la construction aille lentement. En attendant, tout dans la capitale prend un air de plus en plus lugubre et menaçant. On se prépare, du côté des Mexicains à attaquer, du côté des Espagnols à se défendre. A la première occasion, les glaives vont être tirés.

Tout à coup on apprend qu'une flotte a paru à la Vera-Cruz. Elle est nombreuse, elle est montée par des soldats espagnols. Ils sont neuf cents, dont quatre-vingts cavaliers, autant d'arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, avec beaucoup d'artillerie. C'est plus de quatre fois la force de la troupe castillane qui environne Cortez à Mexico. A cette nouvelle, les Espagnols poussent des cris de joie; ils sont sauvés. Illusion! c'est le dernier coup qui est porté à Cortez. Cette expédition vient de Cuba, où Velasquez l'a organisée pour qu'elle aille renverser le piédestal que s'est fait Cortez. De la Villa-Rica de la Vera-Cruz, le *conquistador* avait envoyé en Espagne deux de ses officiers, chargés d'offrir à la cour les somptueux présens qu'il tenait de Montezuma, en leur recommandant bien de ne pas toucher à Cuba. L'un d'eux, qui y avait une plantation, se met en tête de la visiter, malgré ces instructions, et ainsi toute l'île apprend les découvertes inespérées de Cortez, et connaît l'Eldorado qu'il a atteint. La fureur de Velasquez n'a plus de bornes. Il épuise toutes ses ressources, afin de composer une armée à laquelle Cortez ne puisse résister, et qui conquière pour lui-même le riche empire mexicain. Telle est l'armée qui vient de débarquer à la Vera-Cruz, sous les ordres de Narvaez, officier d'une bravoure éprouvée.

Cortez a bientôt pris son parti. Avec soixante-dix Espagnols, il sort de Mexico, laissant le commandement au vaillant Alvarado, à qui il recommande la prudence et la modération. En route, il rallie les cent

cinquante hommes qu'il avait confiés à l'un de ses lieutenans pour aller fonder une colonie sur les bords du Guazacoalco, marche droit sur Narvaez, qui se garde assez mal, trouve le moyen de semer un peu d'or et beaucoup de bonnes paroles dans cette armée, et, par un coup de fortune, fait Narvaez lui-même prisonnier après un combat de nuit où, à la faveur de l'obscurité, il a pu faire accroire qu'il avait de grandes forces. Toute la troupe de Narvaez, émue de ses hauts faits, séduite par son éloquence, enflammée par les dépouilles que promet l'empire mexicain, passe sous ses drapeaux, et Cortez rentre bravement à Mexico, le 24 juin 1520.

Cette fois on dirait que la populeuse cité est déserte. Pas un Aztèque ne se montre pour voir passer le *conquistador* triomphant; sur le lac, le long des chaussées, pas une pirogue. C'est qu'aux griefs religieux des Aztèques Alvarado en a ajouté un autre : par une infame perfidie, il a égorgé la fleur de la jeune noblesse pendant qu'elle célébrait la fête du dieu de la guerre, Huitzilopotchli, probablement afin de s'emparer des ornemens d'or dont s'étaient chargés pour la solennité ces six cents infortunés jeunes gens. Cortez, une fois dans ses quartiers, y est bientôt cerné. Il avait eu la précaution de faire construire deux brigantins sur lesquels il aurait pu s'échapper au travers du lac; les Aztèques les ont brûlés. Un siége furieux commence contre les Espagnols. Une grêle de flèches et de pierres tombe sur tous les points du palais d'Axayacatl qui leur sert de forteresse. Ils répondent par l'artillerie et la mousqueterie, qui font d'horribles brèches dans les rangs serrés des Mexicains; mais qu'importe? les assaillans sont innombrables, et ils ne demandent qu'à mourir, pourvu que dix de leurs vies soient échangées contre la vie d'un *fils du Soleil*. Cortez fait des sorties où il a l'avantage, cependant il n'en demeure pas moins bloqué. Les terrasses des maisons sont garnies de guerriers, les ponts des canaux qui longent les rues sont levés. « Vous êtes à nous, crient les Aztèques, la pierre du sacrifice est prête, le couteau du sacrificateur est aiguisé. Notre dieu Huitzilopotchli va enfin voir couler devant lui votre sang qu'il attendait. Les bêtes fauves de la ménagerie du palais rugissent de plaisir, parce qu'elles sentent qu'elles vont dévorer votre chair. Nous avons des cages où nous en enfermerons pour les engraisser, afin qu'ils soient dignes d'être sacrifiés, les enfans félons d'Anahuac qui sont dans vos rangs (les Tlascaltèques). » En parlant ainsi, ils combattaient avec tant de bravoure, dit Bernal Diaz, que « plusieurs de nous, qui avaient servi en Italie dans les *combats de géans* contre les Français, ou dans le Levant con-

tre les Turcs, déclaraient n'avoir jamais rien vu qui fût pareil à ces Indiens. » C'est le frère même de Montezuma qui commande le siège, et il est de tous le plus intrépide. Cortez heureusement n'est pas homme à se rebuter ou à perdre courage. Il a un corps de fer et une ame de bronze. Il espère qu'à force de carnage il obligera les Indiens à se soumettre. Il essaie de les effrayer par des machines de guerre à l'aspect formidable, des tours qui marchent chargées de guerriers à couvert. Il tente aussi la voie des négociations, et fait intervenir Montezuma lui-même comme médiateur. Le malheureux empereur paraît en grande pompe sur une terrasse du quartier des Espagnols. A sa vue, la foule, accoutumée à lui obéir, par un premier mouvement s'incline. « Venez-vous pour me délivrer? dit-il du ton calme d'un homme accoutumé à commander; mais je ne suis point prisonnier: je reste ici de mon plein gré parmi les hommes blancs qui sont mes hôtes. Venez-vous pour les forcer à se retirer? mais ils se préparent eux-mêmes à partir. » Les termes d'amitié dont Montezuma se sert envers les Espagnols rallument la rage des Aztèques; du moment où il se dit l'ami de ces étrangers profanateurs, il n'est plus qu'un traître à la patrie et aux dieux. Une décharge de pierres et de flèches est dirigée sur lui. Il est blessé et meurt peu de jours après.

Cette aventure montre à Cortez que les Aztèques ne se soumettront pas. D'un autre côté, ses vivres sont épuisés, et il n'y a plus qu'un parti à prendre: c'est de se frayer à tout prix un passage. Pour sortir de Mexico cependant, il faut passer au travers de longues rues dont les maisons sont converties en citadelles, avec leurs terrasses chargées de projectiles et couvertes de combattans. Après les rues sont les longues chaussées jetées dans le lac, et bordées de guerriers aux aguets dans leurs canots, parmi les roseaux. Pour saisir plus sûrement leur proie, les Mexicains ont dans les rues détruit les ponts, érigé des barricades; les chaussées de même ont été rompues. Pourtant Cortez, par une marche de nuit, regagne la terre ferme par la chaussée de Tlacopan, la plus courte des trois; mais quelle nuit! Dans les récits des *conquistadores* et dans les annales espagnoles, c'est la nuit fatale (*noche triste*). Cortez y perdit la moitié de son armée; tous ceux qui s'étaient embarrassés de butin périrent ou furent pris, ce qui était pire. Toute l'artillerie resta aux Aztèques, à qui heureusement on avait caché la manière de s'en servir et la composition de la poudre. Il fallut une grande bravoure dans la petite troupe espagnole pour atteindre, même au prix de tant de sacrifices, la terre ferme; les femmes elles-mêmes se distinguèrent les armes à la main.

Deux héros principalement firent le salut de tous, le général d'abord, et l'audacieux Alvarado, qui se surpassa au point d'arracher des cris d'admiration aux Aztèques. Il arrive démonté en un endroit où la chaussée est coupée. Les cavaliers, serrés les uns contre les autres, ont pu passer en se jetant dans le lac, et, avec eux, ils ont conduit une partie de la troupe de l'autre côté de la brèche; mais il est seul, lui : il était demeuré en arrière pour contenir les assaillans. Il semble qu'il ne peut échapper, lorsque, s'appuyant sur sa longue lance et appelant à lui toute sa vigueur, qui était prodigieuse, il franchit la largeur de la brèche d'un saut; puis d'un regard il nargue les ennemis étonnés, qui s'écrient qu'il est véritablement le fils chéri du Soleil. Le saut d'Alvarado est demeuré célèbre. Le lieu où la scène se passa porte aujourd'hui le nom de Saut d'Alvarado, et, de tous ses exploits, c'est celui qu'on choisit pour lui faire son nom historique. Le premier lieutenant de Cortez, le conquérant du royaume de Quiché, est désigné dans les chroniques comme Alvarado-du-Saut.

Une fois sur la terre ferme, Cortez trouve une armée qui l'attaque. Alors s'engage la bataille d'Otumba qu'il gagne après avoir cru, comme César à Munda, que c'en était fait, et qu'il ne lui restait plus qu'à mourir glorieusement. De là, il va se refaire parmi les Tlascaltèques et s'y apprête à revenir sur Tenochtitlan avec des ressources nouvelles. Je passe sur les démarches par lesquelles il s'assure de la fidélité des gens de Tlascala, sur les expéditions qui rétablirent parmi les populations son crédit ébranlé par les désastres de la *noche triste*, sur les alliances qu'il forme, sur les mécontentemens qu'il apaise, ainsi que sur les complots qu'il conjure parmi les siens. C'est une série d'évènemens et d'incidens qui tiennent du prodige; je glisse de même sur l'ambassade envoyée par les Aztèques à Tlascala, afin de supplier les Tlascaltèques de se concerter avec tout le pays d'Anahuac pour écarter ces cruels étrangers, ennemis des hommes et des dieux, et sur les débats que soulèvent ces envoyés dans le sénat de Tlascala. C'est beau cependant comme les plus dramatiques séances du sénat romain. Arrivons avec Cortez devant Mexico, où il se présente à la tête d'une armée fort nombreuse d'auxiliaires dont il a perfectionné l'armement, qu'il a soumise, sous plusieurs rapports, à une loi sévère. Une flotte de treize brigantins portant de l'artillerie doit opérer sur le lac.

Le frère de Montezuma, qui avait succédé à l'empire, est mort, après un règne de quatre mois, de la petite vérole, importée par Narvaez. A sa place a été choisi Guatimozin, neveu et gendre de Monte-

zuma, jeune homme de vingt-cinq ans, d'une bravoure à toute épreuve, d'une intelligence remarquable et d'une rare élégance en sa personne, qui avait voué aux Espagnols une haine implacable, pareille à celle que jura Annibal aux Romains entre les mains d'Hamilcar. Cortez, qui a mesuré les difficultés de son entreprise et qui ne veut rien négliger pour le succès, établit des règlemens qu'il enjoint aux siens d'observer fidèlement. Ce recueil d'ordonnances militaires nous a été conservé. Le but suprême qu'il indique à ses compagnons d'armes est la conversion des païens; c'est le secret de leur force et la condition de leur triomphe. Autrement, dit-il, cette guerre est souverainement injuste, et tout ce qu'elle nous procurerait serait un bien mal acquis. De là des dispositions qui interdisent, sous des peines sévères, le blasphème, le jeu, etc. On dirait une armée de croisés et de croisés disciplinés, et en effet Cortez se supposait le chef d'une croisade, comme avait pu le faire Godefroi de Bouillon. Du côté opposé, les prêtres, qui ont une grande influence sur Guatimozin, prêchent aux Aztèques qu'il n'y a pas de compromis possible avec les Espagnols violateurs des temples, et qu'avec eux il faut vaincre ou périr. Comme dans *la Jérusalem délivrée*, le ciel est en présence d'un olympe païen ou des anges déchus compagnons de Satan. Comme dans l'Iliade, les hommes croient voir les habitans du céleste séjour prendre parti pour eux et descendre dans leurs rangs. C'est au moins ce qui advient aux Espagnols, qui, à mainte reprise, sont persuadés qu'ils ont distingué dans les airs la vierge Marie, ou à côté d'eux saint Jacques sur son cheval blanc, ou saint Pierre patron de Cortez.

De part et d'autre, il y a une multitude innombrable de combattans, car Cortez a eu jusqu'à 150,000 auxiliaires; des deux côtés, un dévouement extraordinaire et une prodigieuse ardeur. Les Aztèques se défendent comme un peuple qui combat pour ses *autels* et pour ses *foyers*. Les Espagnols se conduisent comme des prédestinés qui ont à exécuter un arrêt du ciel, et comme des ambitieux qui ont à conquérir à la pointe de l'épée des richesses et des titres. Les Indiens auxiliaires cherchent à assouvir de longs ressentimens, à tirer des représailles d'une violente oppression; ils veulent exterminer d'anciens maîtres qui les anéantiraient eux-mêmes, si l'on n'en triomphait. Plus d'une fois la victoire est indécise, malgré le courage féroce des gens de Tlascala et la vaillance sanguinaire du prince de Tezcuco, Ixtlixochitl. C'est toujours l'intrépidité de cette poignée d'Espagnols, et c'est souvent la bravoure personnelle de Cortez qui enlève le succès, non sans l'acheter chèrement. On se bat par terre et par eau, à distance et corps à corps,

de jour et de nuit, sur les plates-formes des pyramides, sur les terrasses des maisons, sur la plage boueuse du lac. On emploie la ruse aussi bien que l'audace, et plus d'une fois les embûches de Guatimozin mettent les *conquistadores* en péril. Déjà, dans la *nuit fatale*, Cortez avait couru de grands périls. A l'attaque de Xochimilco (*le Champ des Fleurs*), l'une des villes de la vallée, il est un instant prisonnier. C'en était fait de lui si les Aztèques n'eussent voulu le réserver pour un sacrifice ultrà-solennel. Un Tlascaltèque et deux de ses propres serviteurs le dégagèrent. Le lendemain, on chercha le guerrier de Tlascala pour le récompenser; mais ce fut en vain, et il demeura accrédité dans l'armée que c'était saint Pierre en personne qui était venu au secours du général sous ce déguisement. Durant le siége même de Mexico, Cortez, à la sollicitation plus que pressante de ses compagnons, qui souffrent des pluies et du manque de vivres, se décide un jour à donner un assaut général. « On nous laisse, disaient les soldats, exposés à toutes les intempéries des saisons, livrés à la famine, pendant qu'un coup de main serait si facile contre ces païens. Est-ce que l'autre jour nous n'avons pas pénétré de vive force jusqu'au cœur de la ville, jusqu'au palais de l'empereur et au temple où Satan est adoré sous le nom de cette infame idole Huitzilopotchli? Est-ce que nous n'avons pas su mettre le feu à cet abominable sanctuaire et au palais, et précipiter du haut en bas de la pyramide les prêtres sanguinaires dont ce repaire était peuplé? Finissons-en par un assaut. — Vous aurez l'assaut, » dit le général, que les murmures ont alarmé. En effet, on convient d'attaquer en deux colonnes. Alvarado commande l'une; Cortez s'est réservé de diriger l'autre. On s'ébranle après la célébration de la messe. Cortez partage son corps en trois divisions qu'il lance successivement, en recommandant aux chefs la circonspection. Les Aztèques battent en retraite; les Espagnols, conduits par le trésorier Alderete (dans cette expédition les financiers eux-mêmes étaient des héros), et par Andres de Tapia et le frère d'Alvarado, les pressent vivement. On touche enfin au centre de la ville et on crie victoire. Tout à coup, du sommet d'un *teocalli*, on entend le cor de Guatimozin. A ce signal, les Indiens fuyards se retournent; d'autres, qui occupent les maisons, se montrent sur les terrasses; les rues latérales s'encombrent de guerriers, et il en sort des roseaux du lac à droite et à gauche de la chaussée. Ils se jettent avec furie sur les Espagnols et sur leurs auxiliaires. Le désordre se met dans les rangs, et l'artillerie ne peut plus rien, c'est une mêlée affreuse. Beaucoup d'Espagnols sont pris ou tués; Cortez, lui-même blessé, est saisi par six hommes aux formes athlétiques, qui,

le voyant presque seul, ont accouru avec frénésie en criant : A Malintzin ! à Malintzin ! Il est cependant encore une fois arraché des mains de l'ennemi; mais le cor de Guatimozin, qui semble exercer une influence magique comme celui d'Astolphe, continue de sonner, et l'impétuosité des Aztèques va toujours croissant. Ils font rouler aux pieds de Cortez plusieurs têtes espagnoles en s'écriant : Voici *Tonatiuh!* (c'était, on l'a vu, le nom qu'ils avaient donné à Alvarado.) Voici Sandoval ! (c'était l'ami le plus cher de Cortez.) Du côté de la colonne d'Alvarado, pour semer l'épouvante parmi les Espagnols, ils lançaient de même des têtes de simples soldats blancs, en faisant retentir le nom de Malintzin. Heureusement ni le général, ni Alvarado, ni Sandoval n'avaient succombé; cependant les Espagnols étaient en complète déroute; ils gagnèrent avec peine leurs retranchemens, et le soir, au coucher du soleil, ils purent contempler avec effroi l'horrible cérémonie qui se passait au sommet du grand *teocalli*. Leurs frères d'armes prisonniers étaient égorgés devant la statue du dieu, et leurs corps sanglans, précipités du haut de la pyramide, tombaient au milieu d'une foule qui s'en disputait les membres pour s'en repaître.

Cette victoire de Guatimozin inspira un grand enthousiasme parmi les Aztèques et ceux qui leur étaient restés unis. Les prêtres proclamèrent que les dieux, satisfaits du sacrifice des prisonniers espagnols, avaient promis de délivrer le pays des étrangers, et que, dans huit jours, cette promesse serait accomplie. A cette nouvelle, l'alarme se répand parmi les alliés des Espagnols. Ils désertent en grand nombre, non pour se rendre chez les Aztèques, dont ils redoutent le courroux, mais pour rejoindre leurs foyers. Cependant Cortez fait faire bonne garde dans le camp. Les sorties des assiégés sont repoussées; les huit jours se passent sans que les Espagnols aient perdu rien de plus que quelques maraudeurs. Les alliés, voyant que l'oracle est en défaut, reviennent vers les Espagnols. L'ardeur agressive des assiégés se refroidit, et ils se retrouvent bientôt en face des fléaux dont ils étaient poursuivis depuis quelque temps, la famine et les maladies épidémiques qu'engendrent la misère et l'encombrement. De l'exaltation plusieurs passent à l'abattement; ils voient avec désespoir leurs anciens vassaux démolir tous les quartiers de la ville que Cortez a envahis et niveler ses édifices.

Cortez, qui sait à quoi s'en tenir sur leur position, dépêche à Guatimozin trois chefs qui étaient parmi les prisonniers. Il le fait conjurer de se soumettre, lui promettant qu'on lui laissera la couronne, que les Aztèques garderont leurs propriétés et leurs dignités, sous la

suzeraineté du roi des Espagnes. Le jeune prince reçut les envoyés avec distinction et écouta attentivement leur message. Probablement parce qu'il n'était pas assez le maître, il s'en remit à un conseil composé des principaux chefs de l'armée et des hommes les plus considérables. Quelques-uns furent d'avis d'accueillir les propositions de Cortez; mais les prêtres, qui reconnaissaient qu'avec les chrétiens c'en était fait de leur influence, furent d'un avis opposé. « La paix est un grand bien, dirent-ils à l'empereur, pourvu que ce ne soit pas avec les hommes blancs. Il n'est pas de promesse qu'ils n'aient violée. Leur cupidité est sans bornes, et qui pourrait dénombrer leurs outrages contre nos dieux? Fions-nous aux divinités qui ont été si long-temps les protectrices de notre nation. Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre sous l'esclavage de ces étrangers menteurs et impies? » Leur éloquence enflamma Guatimozin. « Eh bien! dit-il, nous mourrons en combattant; malheur à qui parlera de se rendre ! » En réponse aux offres de Cortez, deux jours après, Guatimozin ordonne une sortie générale; elle est sans succès. Les Aztèques sont refoulés et tenus à l'étroit dans quelques-uns des quartiers. Parmi eux la famine devient plus cruelle chaque jour. Ils se nourrissent des lézards et des rats qu'ils peuvent trouver; ils recherchent les reptiles et les insectes, rongent l'écorce des arbres, et s'en vont la nuit arracher des racines. Pendant ce temps, Cortez, voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de les soumettre, poursuit l'œuvre de destruction à laquelle il s'était déterminé avec beaucoup de regret : les pyramides et les palais sont rasés, tout comme les huttes en joncs où habitait la populace. La démolition s'accomplit par les mains des alliés, auxquels les Aztèques criaient : « Malheureux ! plus vous démolissez et plus vous aurez à reconstruire, car, si nous sommes les vainqueurs, nous voudrons avoir une capitale aussi magnifique qu'autrefois, et si les hommes blancs l'emportent, ils ne seront pas moins exigeans que nous-mêmes. » Malgré l'âpreté de leurs maux, ces vaillans Aztèques faisaient bonne contenance : ils répondaient avec hauteur et dédain quand on leur disait qu'ils n'avaient plus de vivres, et l'un des chefs indiens attachés à Cortez leur ayant remontré, dans un de ces entretiens qui se reproduisaient assez fréquemment entre les sorties et les assauts, qu'ils étaient à la dernière extrémité, ils lui jetèrent des crêpes de maïs à la figure, disant qu'ils avaient des subsistances pour eux et pour les autres.

Cependant la faim et la maladie les décimaient. On les voyait amaigris sur leurs terrasses ou derrière les barricades. Quand on gagnait

sur eux une rue de plus, on y trouvait les cadavres entassés en pourriture. Eux si soigneux de la sépulture, ils avaient cessé de la donner aux morts. Dans les maisons, on rencontrait des femmes et des enfans décharnés, ne pouvant plus se traîner, car tout ce qui avait la force de se tenir debout se concentrait dans les quartiers insoumis encore. Dans cette triste situation, on les entendit plus d'une fois reprocher aux Espagnols de ne pas en finir. « Vous n'êtes pas les fils du Soleil, car il est, lui, rapide en sa course, et vous, que vous êtes lents dans votre destruction! Achevez-nous donc, afin que nous allions enfin près de notre dieu Huitzilopotchli, qui nous tiendra compte de tout ce que nous souffrons pour lui! » D'autres fois ils les bravaient, leur disant qu'ils chercheraient en vain les trésors; qu'on avait tout enseveli dans des cachettes dont ils n'auraient pas le secret. Et il ne fallait pas leur parler de se rendre : Cortez ayant adressé à Guatimozin un prisonnier d'un haut rang pour le presser de traiter, on assure que Guatimozin envoya ce parlementaire à la pierre du sacrifice.

Bientôt il ne resta plus aux Aztèques qu'un quartier, le plus incommode de tous, faisant à peine le huitième de la cité, et où il n'y avait pas assez de bâtimens pour leur donner asile. Plusieurs demeuraient, la nuit comme le jour, en plein air dans les bateaux, parmi les roseaux du lac. Chaque jour, Cortez acquérait des preuves nouvelles de l'extrémité à laquelle ils étaient réduits. Pendant quelque temps, ils avaient pu se soutenir en dévorant les prisonniers qu'ils faisaient dans les sorties. Cette ressource même leur était ravie. On en surprenait la nuit qui rôdaient pour ramasser des débris que les animaux immondes eussent dédaignés, ou pour arracher de leurs ongles une poignée d'herbes, et on raconte qu'on vit des mères égorger leurs enfans pour les manger. Une épidémie causée par les miasmes dont l'air était empesté décimait ceux qui échappaient au glaive et à la famine. Cortez fut saisi de pitié; il donna les ordres les plus formels pour qu'on épargnât tout ce qui ne commettait aucune agression; mais quel moyen de se faire obéir de ses alliés les féroces Tlascatèques et des ci-devant vassaux des empereurs aztèques, qui avaient à exercer des vengeances pour le joug pesant sous lequel on les avait courbés? En même temps il renouvelait ses efforts pour obtenir de Guatimozin qu'il se soumît. Sur les instances des chefs, le jeune monarque consentit enfin à une entrevue. On se donna rendez-vous à la vaste place du marché, sur une grande plate-forme qui autrefois servait à des représentations populaires. Cortez y fit étendre des tapis et dresser un banquet où il comptait prier son vaillant ennemi d'assouvir

sa faim. A l'heure indiquée, Guatimozin ne parut pas; il se fit excuser par les mêmes chefs qui lui avaient apporté les paroles de Cortez, soit qu'il craignît qu'on ne s'emparât de sa personne et que le sort de Montezuma, réduit à n'être plus que l'instrument passif des étrangers, lui semblât le plus grand des maux, soit plutôt que l'influence des prêtres l'eût déterminé à lutter jusqu'à la fin, sans rémission. Le *conquistador* retint à dîner ces pauvres affamés, et les renvoya avec ses complimens pour leur maître, et avec des provisions, en réitérant sa demande d'une conférence. Le fier Guatimozin retourna présent pour présent; les mêmes personnes revinrent au camp espagnol chargées des plus beaux tissus en coton, mais seules, sans l'empereur. Cortez leur renouvela ses instances les plus vives, si bien que le lendemain matin on lui apporta la promesse de la visite de Guatimozin pour midi. Ce fut encore en vain, et l'on s'aperçut que les assiégés se préparaient silencieusement à combattre dans leur dernier asile comblé de morts et de mourans. Il y eut donc, le jour suivant, une bataille ou plutôt une boucherie. Les auxiliaires de Cortez égorgèrent quarante mille Aztèques, sans distinction d'âge ni de sexe. Leur furie sanguinaire excita l'indignation de ce grand homme, qui, rendant compte de cette scène à son maître, lui dit : « Les cris des enfans et des femmes qu'on égorgeait les uns sur les autres étaient si lamentables, qu'il n'y avait personne parmi nous qui n'en eût le cœur déchiré... Jamais on ne vit cruauté pareille (à celle des alliés); jamais des êtres sous forme humaine ne se montrèrent plus étrangers à l'humanité. » Et cependant le lendemain matin, après une nuit passée sur ce lieu de désastres, Guatimozin refusa encore de se rendre ou de venir traiter avec le capitaine espagnol.

On était au 13 août 1521. Ce devait être le dernier jour de cet empire si florissant à trois années de là. Avant de donner un dernier assaut, Cortez fit inviter l'empereur à se présenter. Ses envoyés revinrent avec le *cihuacoatl,* magistrat du premier rang, qui déclara avec l'air de la consternation que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortez : « Faites maintenant ce qu'il vous plaira. — Soit, répondit Cortez. Allez dire à vos amis qu'ils se préparent; ils vont mourir. » — En effet, les troupes s'avancèrent : il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage, sur terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir, leur patriotisme, leur dévouement à leurs dieux, la force de lutter avec héroïsme une dernière fois. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers, et essaya

de s'échapper à force de rames; mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et mené à Cortez, qui le reçut avec les égards dus à une tête couronnée. Lui, s'avançant avec dignité sur la terrasse préparée pour cette triste entrevue d'un prince captif avec son vainqueur : « J'ai fait, dit-il, tout ce que j'ai pu, Malintzin, pour sauver ma couronne et mon peuple. Vous voyez où je suis tombé maintenant; faites de moi ce que vous voudrez. » Et, indiquant du doigt un poignard placé dans la ceinture du général, il ajouta avec véhémence : « Tirez cette arme, et finissez-en avec moi. — Non, répondit Cortez, vous serez traité avec un profond respect. Vous avez défendu votre capitale comme le plus brave des princes; les Espagnols savent honorer la valeur jusque dans leurs ennemis. » Il s'informa ensuite de l'impératrice, qui était fille de Montezuma, l'envoya chercher avec une escorte, et fit servir un repas à ses deux augustes prisonniers. L'empire aztèque avait cessé d'exister; la domination espagnole était établie au Mexique. La croix triomphait dans ce beau pays, et son règne était sans partage.

Lorsqu'on examine la conquête du Mexique sous le rapport religieux et sous le rapport politique, elle présente, on le voit, un rare intérêt; mais c'est un récit très attachant à d'autres titres encore. On croirait avoir pris lecture d'un poème épique ou d'un roman de chevalerie, tant les évènemens et les simples incidens y sont sur des proportions grandioses, inouies, tant les hommes s'y montrent puissans, tant le merveilleux lui-même y a de part. Quant à la grandeur des évènemens, il suffit pour la mesurer de tracer le programme de l'entreprise telle qu'elle s'est passée. Voilà un aventurier qui, parti de Cuba avec 553 soldats, 110 marins, 16 chevaux, 13 arquebuses, 32 arbalètes, 10 pièces de canon, 4 fauconneaux, ose s'attaquer à un empire dont tout lui révèle bientôt que la population est d'une admirable bravoure, dont le souverain fait d'un signe tout trembler au loin, et tient, dit-on, rangés sous sa loi trente vassaux en état de mettre chacun 100,000 hommes sous les armes. Cortez ne se propose pas seulement de faire reconnaître son maître Charles-Quint aux habitans de ce formidable empire et à leur superbe empereur comme leur suzerain, il forme la résolution de les obliger à abjurer leur religion, c'est-à-dire à faire le plus grand sacrifice qu'on puisse demander à un peuple. Il le veut, il le tente, et il ne lui faut pas trente mois pour y réussir.

Auprès d'un tel sujet le thème de l'Iliade paraît exigu et pâle. Qu'est-ce en effet sinon la brouille et le racommodement d'Achille et d'Aga-

menmon avec une action qu'on ne peut qualifier de finale, car elle ne termine rien, dans laquelle le principal des défenseurs de Troie est vaincu et tué par le plus vaillant des Grecs? L'Énéide n'est pas sur de plus larges proportions : deux chefs de peuplade, Enée et Turnus, se disputent, avec des forces à peu près égales, la main de la fille d'un roitelet du Latium. Pour chacun de ces deux chefs-d'œuvre impérissables, le poète a dû tirer de son propre fonds le merveilleux dont il a admirablement brodé l'aventure; à une réalité mesquine il a été nécessaire d'ajouter la fable; il a fallu semer le récit, avec un art infini, de traditions historiques, de notions géographiques et de la philosophie la plus avancée du temps. De la sorte l'Iliade et l'Enéide sont des espèces d'encyclopédies des deux époques, importantes dans les annales du genre humain, où elles furent écrites, mais des encyclopédies sous la forme la plus admirable et la plus entraînante, tracées de la main d'hommes du plus rare génie et du plus grand savoir. Elles offrent le tableau animé et éclatant des croyances et des opinions, des connaissances et des usages, des mœurs et des arts de deux peuples d'élite, de qui notre civilisation dérive, à qui nous nous sentons liés par un cordon ombilical. Par conséquent, elles nous saisissent, pour ainsi dire, par les entrailles, et elles resteront des monumens immortels tant que subsistera la civilisation de l'Occident, qui n'est pas près de finir, car elle prime en ce moment la terre tout entière, *du Japon jusqu'à Rome*. La *Jérusalem Délivrée* raconte le choc de deux masses, considérables cette fois, mais à peu près d'égale puissance. La foi y triomphe, parce qu'elle est la foi, conclusion juste sans doute, mais trop prévue et qui par cela même laisse le lecteur assez froid. On a eu beau y mettre du merveilleux; on n'en a point fait une merveille, quoique ce soit une magnifique composition. A la conquête du Mexique, comme valeur intrinsèque sous le rapport des prodiges accomplis, il n'y a de comparable que l'envahissement de l'Asie par Alexandre, ou la fondation de la puissance portugaise dans l'Inde. De même qu'au Mexique, dans ces deux épisodes de l'histoire du genre humain, la disproportion est énorme entre la force assaillante et celle qui est assaillie. L'infiniment petit triomphe de l'infiniment grand; la force du génie se révèle dans toute sa splendeur; par un effort sublime, l'homme dépasse d'une immense hauteur la sphère où il est resserré ordinairement, et réalise des miracles. C'est l'inattendu et l'imprévu à leur plus haute expression.

Si la conquête du Mexique, prise dans son ensemble, est prodigieuse, les détails ne sont pas moins surprenans. On ne sait quels

faits admirer le plus dans cette suite pressée d'incidens, car de toutes parts le prodige ressort des entrailles des faits, comme du diamant la lumière, comme de la pourpre ou de l'or l'éclat éblouissant. Sera-ce, en effet, l'incendie de la flotte ordonné par Cortez afin qu'il faille vaincre ou périr, ou l'audace avec laquelle le *conquistador* fait prisonnier Montezuma, dans son palais, au milieu de ses gardes, au cœur d'une capitale dévouée à son seigneur? Décernera-t-on la palme à la campagne contre Narvaez, ou à la bataille d'Otumba, dans laquelle Cortez, réduit à une poignée d'hommes presque démoralisés et sans artillerie, met en déroute les Mexicains enivrés de leurs succès de la *noche triste* et tue de sa main leur général au moment où il semble perdu lui-même? Quelle est l'histoire, quel est le roman historique où il se passe une aventure pareille au combat livré sur la plate-forme du grand *teocalli*, dans lequel on se précipite les uns les autres de cent vingt pieds de hauteur? Allez plus avant encore dans les détails, vous rencontrez à chaque instant des prouesses romanesques : c'est le saut d'Alvarado, ce sont ces deux jeunes Mexicains qui, dans la mêlée, du sommet de la grande pyramide, se prennent par la main et se ruent de toute leur force sur Cortez afin de le précipiter avec eux de toute cette hauteur, contens de mourir si par leur mort ils achètent celle de l'ennemi de leur patrie et de leurs dieux. Ou bien encore vous avez l'ascension de ces cinq soldats qui vont puiser du soufre dans le cratère du Popocatepetl. Faute de soufre, l'armée va manquer de poudre; on soupçonne que ce volcan aura une solfatare ou plutôt on en a été informé déjà. Cinq hommes sont détachés pour y aller voir. Ils montent, et Dieu sait ce que c'est que de gravir le Popocatepetl; depuis eux jusqu'en 1827, personne n'a plus osé le tenter. Après plusieurs jours, ils arrivent à la cime, malgré les laves et la cendre, malgré l'éclat de la neige qui les aveugle, malgré le froid de ces hautes régions. Un goufre de plus de mille pieds de profondeur, au fond duquel on aperçoit une flamme bleuâtre et d'où s'échappent des vapeurs empestées et brûlantes, se montre enfin ouvert devant eux. Ils tirent aux dés froidement à qui y descendra; le sort désigne le chef de la petite bande, Montaño; on le met dans un panier suspendu à une corde, et il se laisse couler dans l'abîme. Parvenu à quatre cents pieds, il fait soigneusement sa récolte de soufre, et revient comme s'il avait fait la chose du monde la plus simple, un tour de promenade dans un des jardins de Séville ou de Cordoue.

Dans ce drame apparaît une variété de caractères fortement dessinés, je ne dirai pas comme ceux de l'Énéide, ce ne serait point assez,

mais comme ceux de l'Iliade elle-même. Celui que les Aztèques appelaient *Tonatiuh* (le Soleil) à cause de sa haute stature, de sa fière contenance et ses longs cheveux blonds, Alvarado del Salto, a la vigueur colossale du grand Ajax, la vaillance du fils de Tydée, et les audacieux emportemens de l'autre Ajax, qui ne s'arrête devant rien, pas même devant le sacrilége. A côté de cette figure terrible, on aime à envisager le jeune et héroïque Sandoval, celui que Cortez appelle son fils, et qui, auprès de lui, représente le fidèle Achate ou le bien-aimé Patrocle; mais il a vingt coudées de plus que l'ami d'Énée ou que le fils de Menœtius : il commande l'admiration par l'ardeur et l'énergie de son courage; il est touchant par l'affection qu'il reçoit et par celle qu'il rend. Après l'assaut où les Espagnols ont été rudement repoussés par Guatimozin, quand il part de son campement pour aller à l'état-major-général chercher des nouvelles de Cortez, que les Aztèques se sont vantés d'avoir tué, et que seul, sur un cheval épuisé par une journée de combat acharné, il traverse une vaste plaine couverte d'ennemis impitoyables, le lecteur le suit avec un intérêt que Tancrède et Renaud excitent à peine dans les momens les plus palpitans, et que n'éveille pas le jeune Pallas à l'instant suprême. Christoval de Olid, plus tard cependant félon envers son général, Velasquez de Léon, Avila, Quiñones, Andres de Tapia, Escalante, sont assurément comparables à Idoménée, à Philoctète, à Mérion, à Ménélas, à Antiloque, à Mnesthée. Thersite, lâche au combat, plus lâche par la diffamation qu'il répand sur les héros, se retrouve à peu près dans les conspirateurs qui complotent d'attenter à la vie du général, ou dans ces quelques compagnons de Narvaez, qui, chargés de butin, veulent retourner à Cuba sans que l'entreprise ait été consommée. Le bon père Olmedo, prêtre rempli d'une foi éclairée et d'une charité inaltérable, qui tempère le prosélytisme ardent des Espagnols et retient Cortez, sur ce seul point impatient, est une physionomie bien autrement belle et pieuse que l'inanimé Calchas. Et qui voudrait changer le vigilant pilote Alaminos pour Palinure l'endormi? Le général de l'armée, Cortez, réunit la majesté inflexible du grand Agamemnon et toutes les qualités de commandement qui distinguent le roi des rois, à l'irrésistible impétuosité d'Achille et à l'habileté d'Ulysse, inépuisable en expédiens et en artifices.

Parmi les Indiens auxiliaires, on distingue le prince de Tezcuco, Ixtlixochitl, jeune homme emporté, d'une bouillante fidélité à ses nouveaux amis, qui, souvent interpellé comme un traître par les Az-

tèques, répond à l'accusation par des traits de courage presque fabuleux, et le jeune Xicotencatl, de Tlascala, héros plus complet, qui est tiraillé sans cesse entre sa haine pour les Aztèques et le soupçon que les hommes blancs viennent asservir tous les indigènes sans exception. Ce sont deux types originaux qui contrastent vivement. Quelle différence aussi entre leurs deux fins! L'un devient cacique de Tezcuco, l'autre périt sur une potence comme un déserteur, pour avoir pendant le siége quitté les rangs des Espagnols et s'être dirigé, dégoûté d'eux, vers les montagnes : exemple terrible que Cortez crut devoir donner aux récens vassaux de son souverain, afin qu'ils comprissent l'étendue de leurs devoirs et la vigueur de la main sous laquelle ils s'étaient rangés. Un autre des chefs tlascaltèques, le vieux Magiscazin, par sa prudence et sa loyauté, et par les éclairs d'énergie qui lui reviennent dans une circonstance critique, lorsque l'éloquence des ambassadeurs aztèques a presque déterminé le sénat de Tlascala à abandonner Cortez, alors fugitif, ressemble au sage Nestor, fidèle aux dieux, quand, à la vue des Grecs qui plient et d'Hector qui s'apprête à embraser la flotte, il redemande ses javelots. C'est le même qui argumente avec Cortez, comme l'eût pu faire le roi de Pylos, sur le caractère de la religion de ses pères.

Du côté des Mexicains, les traits des personnages ne sont pas moins fortement prononcés. La noble figure d'Hector ne fait point pâlir celle de Guatimozin, et on aimerait mieux être dans une ville défendue par ce dernier que sous l'égide du fils de Priam. A vingt-cinq ans, ce prince, le dernier des empereurs aztèques, se montre admirable par son activité et son esprit de ressources quand il faut organiser la résistance ou l'agression; d'une bravoure à toute épreuve, il est en même temps familier avec les ruses de la guerre. Dans ses désastres, on le voit sublime de résignation; il demeure roi sur le brasier où Cortez, cédant à l'avidité de ses compagnons, le fait placer pour qu'il déclare, dans la torture, où il a caché ses trésors, qu'il n'a point cachés, hélas! car il ne lui reste rien. Il meurt en roi, quand le *conquistador*, trompé par de fausses dénonciations pendant une pénible campagne dans l'isthme de Honduras, lui arrache la vie. Le frère de Montezuma, Cuitlahua, intrépide soldat, intelligent capitaine et patriote ardent, est un type plus séduisant qu'Agénor ou Énée. Parmi les autres chefs troyens, il n'est personne qui soit plus beau que le cacique de Tezcuco, Cacamatzin, quand il reçoit avec une généreuse indignation l'ordre envoyé par Montezuma d'obéir aux Espa-

gnols. Et dans les rangs des Aztèques, il n'y eut pas de Pâris qui lâchât pied indignement, chacun y sut mourir.

Montezuma lui-même, l'infortuné Montezuma, n'est pas un type commun. Libéral et généreux jusqu'à la prodigalité, élégant jusqu'aux dernières limites du faste, royalement affable, il est aussi d'un esprit cultivé et fin. Dans sa jeunesse, il s'était montré intrépide à la guerre, et appartenait à l'ordre des Quachictin, qui étaient les braves des braves; mais, par degrés, il était tombé dans une bigoterie imbécile. Il crut que les signes astrologiques et les antiques prédictions du pays lui commandaient de se soumettre aux Espagnols. Par une inconcevable contradiction qui révèle beaucoup de faiblesse d'ame, la superstition religieuse effaça en lui, vis-à-vis de ces étrangers audacieux, le sentiment du patriotisme, quoique Cortez se présentât avec l'intention avouée d'anéantir la religion mexicaine. Vainement à l'amour de la patrie se joignit, pour le solliciter, le sentiment de l'ambition, la passion du pouvoir qui dévore quiconque en a goûté; il ne sut trouver contre les envahisseurs que des supercheries de Grec du Bas-Empire. M. Prescott l'a comparé quelque part à Louis XIV, et c'est souverainement injuste pour le grand roi. Si, de même que Montezuma, Louis XIV eut un luxe excessif qui le conduisit à obérer les populations; si, ainsi que le prince mexicain, mais du moins lorsqu'il eut l'excuse d'un âge avancé, il se laissa dominer par de fausses idées qu'on lui présentait sous le masque de la religion, et s'il commit la faute impardonnable, et à jamais fatale à notre pays, de révoquer l'édit de Nantes, il n'en est pas moins vrai qu'en lui l'amour de la patrie resta toujours aussi ardent qu'à vingt-cinq ans. Il se sentit toujours le représentant d'une puissante nationalité qui ne devait point courber la tête, et la veille de la journée de Denain, où devait se jouer la fortune de la France, ses paroles à *l'audacieux Villars* sont sublimes. Jamais on ne lui eût, lui vivant, mis des fers. Quelque bien doués qu'ils soient d'ailleurs, les caractères indécis font une triste figure dans l'histoire. Tel était Montezuma. Louis XIV, au contraire, fut d'un bout à l'autre remarquable par sa résolution. Aussi il constitua une grande monarchie, il fonda un système politique, et Montezuma laissa un empire crouler sous lui.

Les femmes même ne font pas défaut à l'épopée de la conquête du Mexique. Ce n'est plus tout-à-fait la noble et touchante Andromaque; ce n'est pas non plus la douce et plaintive Iphigénie, ni Hécube aux incomparables douleurs, ni la tendre et inconsolable Didon. C'est pour-

tant un beau rôle encore que celui de cette jeune et belle fille des bords du Guazacoalco, issue d'un cacique, qu'une mère dénaturée vend honteusement à des marchands d'esclaves dans son enfance, et qui, cédée par un cacique du Yucatan à Cortez, devient l'interprète, l'affidée conseillère et, disons-le sans détour, l'amante du capitaine. Dona Marina, toujours à côté de Cortez, ne se borne pas à transmettre ses discours aux Mexicains. Par l'effet de cette puissance de divination que la femme qui aime possède beaucoup plus que tout homme au monde, elle lui donne, en quelque situation qu'il soit, de salutaires avertissemens. Par elle, Cortez devine les espions qui ont été dépêchés par Xicotencatl pour endormir sa vigilance, et qu'à la suite de sa découverte il renvoie à leur général, le poing coupé. Par elle de même, dans la ville sacerdotale et commerçante de Cholula, il est mis au courant de la formidable conspiration où l'on espère exterminer d'un coup la petite armée castillane. Marina produisait une grande impression sur les indigènes. « *Belle*, dit Camargo, l'historien de Tlascala, *comme une déesse*, elle semblait aux Mexicains un être supérieur à eux-mêmes, quelque chose au-delà de la nature humaine. » Sa liaison avec Cortez, qui n'était ignorée de personne, fit qu'ils le nommèrent d'après elle : son vrai nom étant Malinche, Cortez ne fut plus désigné que par le nom de Malintzin. L'entrevue et la réconciliation de Marina avec sa mère, que le plus étrange des hasards place sur le chemin de Cortez pendant l'expédition de Honduras, qui suivit immédiatement la prise de Mexico, est une page fort intéressante.

Si l'on voulait comparer les efforts matériels que rapportent l'Iliade et l'Énéide à ceux de la conquête, la supériorité encore serait tout entière du côté de ce dernier drame. La mêlée de la *noche triste* a bien plus de grandeur et d'horreur que l'assaut de la muraille dont se sont entourés les Grecs. Qu'est-ce que cette muraille elle-même auprès de celle dont se sont fortifiés les gens de Tlascala contre les Aztèques, ou en comparaison des retranchemens dont s'entoure Cortez pendant le siége? Qu'est-ce que l'attaque des vaisseaux par Hector auprès des furieux assauts que livrent les Aztèques au palais d'Axayacatl, occupé par les Espagnols, avant la *noche triste?* Que signifie la difficulté d'ériger en ais de sapin la masse caverneuse du cheval fatal à Ilion, proposé par l'artificieux Epeus, auprès de la construction de treize navires de guerre dans les forêts de Tlascala par les soins du praticien Martin Lopez, et du transport de cette *armada,* pièce par pièce, à dos d'hommes, à travers les montagnes, pendant

vingt lieues, jusqu'au lac au milieu duquel était située la capitale des Aztèques?

Le merveilleux proprement dit, l'intervention du ciel, l'historien ou le poète n'ont pas à l'imaginer pour la conquête du Mexique; les acteurs de la conquête leur en ont épargné la peine. Je l'ai déjà fait remarquer, du côté de Cortez, ces hommes éprouvés par les combats, qui ont guerroyé, les uns en Italie contre les Français, les autres sur les mers contre les Turcs, croient apercevoir saint Jacques, l'apôtre vénéré, qui tire l'épée pour eux, monté sur un cheval blanc, et la Vierge qui les encourage. Ils l'ont vu, de leurs yeux vu; l'un d'eux, Bernal Diaz l'atteste. Cortez lui-même demeure persuadé que son patron saint Pierre a pris les traits et l'habit d'un guerrier de Tlascala pour venir lui sauver la vie. Pour les Espagnols, les divinités mexicaines sont des transfigurations de Satan, qui entasse contre eux des maléfices, auquel le paradis répond, comme de droit naturel, par des miracles. Du côté des Mexicains, à l'origine les cavaliers sont pris pour des êtres à part; l'homme et la bête ne forment qu'un; c'est la fable des centaures renouvelée au sérieux, et les hommes blancs par eux-mêmes ont quelque chose de divin; on les nomme, avons-nous dit, les *dieux blancs*. Sans doute, par l'effet de sourdes rumeurs transmises des îles et du Yucatan sur ces hommes blancs et barbus arrivés de l'orient, des bruits étranges s'accréditent dans l'empire mexicain avant le débarquement de Cortez. L'imagination des hommes y joint des présages funestes. A son lit de mort, le roi de Tezcuco, Nezahualpilli, renommé pour sa science astrologique, déclare à Montezuma que c'en est fait de l'empire. Puis il semble que les dieux soient courroucés. Une comète étincelante apparaît; les eaux du lac se gonflent et envahissent subitement Mexico, sans qu'une tempête ait agité l'atmosphère, sans qu'un tremblement de terre ait ébranlé le plateau d'Anahuac sur ses bases massives; un vaste incendie désole la capitale; on entend dans les airs des voix sourdes et lugubres qui annoncent des calamités, et la princesse Papantzin, sœur de l'empereur, morte depuis quatre jours, sort du tombeau pour lui dire qu'une catastrophe est imminente. Quoi de plus merveilleux que la tradition concernant le dieu Quetzalcoatl, au teint blanc et au visage barbu, qui devait débarquer un jour en venant de l'est, ou envoyer ses descendans pour régner à sa place, tradition qui semblait indiquer si clairement Cortez, et dont celui-ci tira un parti infini!

Parmi les motifs qui autorisent les poètes à mêler le ciel d'une manière active et directe aux évènemens de la terre, et donnent, pour

ainsi dire, un corps à leurs fictions, à ce degré que le commun des hommes prend leurs récits au pied de la lettre, on peut en signaler deux principaux : l'un est l'extrême difficulté vaincue qui paraît ne pouvoir s'expliquer que par une action surhumaine; l'autre est le concours de circonstances accidentelles, au nombre desquelles cependant il n'est pas défendu de compter le génie, qui amènent des solutions contraires à toute probabilité, ce que, dans le langage familier, on nomme un bonheur *insolent*. C'est ce que le sceptique attribue au hasard, mais le vulgaire et l'homme religieux (malheur au poète qui ne l'est pas!) en font honneur à la Providence. Lorsque des faits historiques ont présenté profondément l'un ou l'autre de ces caractères, il suffit de les regarder ou de les montrer à travers la lunette de l'imagination pour y voir ou y faire voir le merveilleux. Or, il n'y a pas autre chose dans la conquête du Mexique, d'un bout à l'autre, du débarquement de Cortez à la prise de Mexico. Ce sont à chaque instant d'incroyables obstacles, surmontés par des prodiges d'intelligence, d'audace et d'énergie, ou des combinaisons fortuites qui renversent toutes les chances. Les Espagnols alors, disons mieux, la Péninsule tout entière, car qui voudrait en omettre, quand il s'agit d'héroïsme, la patrie de Vasco de Gama et d'Albuquerque? étaient à ce moment la grande nation de l'Europe et du monde, et il semblait que le ciel se plût à leur prêter assistance.

Mais je reviens à ce que je disais en commençant. Le caractère principal de la conquête lui est venu de la religion, du prosélytisme religieux. De nos jours c'est l'amour de la gloire, l'enthousiasme pour la liberté, qui portent les hommes aux grandes actions. La passion dominante alors parmi les Espagnols était celle de la propagation de la foi : ils en étaient possédés. Il fallait un mobile aussi puissant que celui du sentiment religieux militant, pour que, même avec des instrumens tels que le bras de Cortez, au service d'une pensée comme la sienne, de pareils prodiges fussent produits. Ceux qui disent que la soif de l'or a pu inspirer tant d'héroïsme et faire accomplir de si grandes choses ne connaissent pas la nature humaine ou la calomnient. J'ai essayé ici de restituer à la conquête son véritable caractère, d'assigner aux prodiges opérés par Cortez et ses compagnons leur véritable cause. Mon but n'a pas été seulement de rétablir la vérité sur un évènement historique isolé, ou de rappeler, par un exemple éclatant, à un siècle peu croyant, ce dont la foi religieuse est capable. C'est que là est la donnée fondamentale de l'histoire entière du Mexique jusqu'à nos jours; là est la clé de la situation présente de ce vaste

empire, là gît à la fois le secret de son affligeante décadence et celui de sa régénération encore possible. Cortez était un de ces géans dont la main vigoureuse imprime une impulsion si forte, qu'il n'est plus possible à un peuple de s'y soustraire, même après des siècles et quand le moteur a disparu. Le cachet de cet homme est empreint sur tout ce qui reste debout dans le Mexique, même sur ce qui a été fondé après lui. Ces beaux pays sont exclusivement catholiques, et les peuples qui y sont établis, imbus de la vie catholique jusqu'à la moelle des os, n'ont de chance que par le catholicisme et avec le catholicisme. Ceux qui les ont étudiés sont aujourd'hui à se demander si le Mexique ira s'abîmer dans la barbarie, ou s'il subira une conquête nouvelle en vertu de laquelle il passerait sous le joug pesant d'une race protestante qui se flatte que la domination du monde lui a été promise, et qui, à l'égard du Mexique, est déjà enivrée des succès qu'elle a eus au Texas, ou si, au contraire, les populations qui couvrent aujourd'hui cette magnifique contrée resteront indépendantes et se remettront en marche dans les voies de la prospérité et de la civilisation. A cause du rang que possède le Mexique dans le Nouveau-Monde, on peut croire que toutes les républiques jadis colonies de l'Espagne suivront sa destinée, quelles qu'elles soient. Or, la question qui d'ici à peu d'années se résoudra pour le Mexique, et dont la solution paraît devoir s'appliquer au nouveau continent presque tout entier, est plus voisine qu'on ne le pense de celle qui consisterait à savoir si le génie du catholicisme, mis en contact avec le génie du protestantisme, peut en supporter la rivalité, ou encore si de nos jours le catholicisme peut donner de la sève à un peuple qui paraît frappé de langueur et au moment de succomber. Faisons-le remarquer, notre patrie a plus que personne un immense intérêt engagé dans cette question, car elle a été, elle est encore le coryphée des peuples catholiques; c'est de là qu'elle a tiré sa grandeur.

FIN.

Rossany. b. fr. bdg. u. ed.

